

ISABELLE

OU

FEMME DE CHAMBRE ET COMTESSE.

I

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD

[illegible]

ISABELLE

OU

FEMME DE CHAMBRE ET COMTESSE

Roman de mœurs.

PAR E.-L. GUÉRIN.

TOME PREMIER

PARIS.

RECOULES, LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE,

RUE DE SORBONNE, N. 9

1845.

ISABELLE,

OU

FEMME DE CHAMBRE ET COMTESSE.

I.

Par une nuit pluvieuse du mois de septembre de l'année 1792, une berline attelée de deux chevaux de poste, parcourait la grande route qui traverse la petite ville de Dammartin, paisible cité quelques heu-

res avant, et que l'arrivée d'un représentant du peuple, porteur d'un décret de la Convention et muni de pleins pouvoirs, venait de jeter dans la perturbation.

Quelques minutes avant que la berline n'atteignit les premières maisons du faubourg, la générale battait par la ville, et ses sons éclatans se mêlaient aux tintemens lugubres du tocsin; les habitans se pressaient dans les rues, s'interrogeaient sans se répondre, allaient et venaient sans but, sans idée arrêtée, si ce n'est de point perdre de vue le seuil de leurs portes, restées entr'ouvertes, et qui avaient pour sentinelles vigilantes, leurs femmes en cornettes.

L'inquiétude se lisait sur tous les visages, et l'effroi était dans tous les cœurs; on se demandait si les Prussiens marchaient sur Paris, afin de délivrer Louis XVI et sa fa-

mille, ou bien si le roi, sorti de la prison du Temple, songeait à faire châtier les fauteurs et les partisans de la révolution.

Les plus étranges conjectures étaient formées et détruites aussitôt; les interpellations se croisaient et restaient sans réponse, car les habitans qu'on croyait les mieux instruits, les gardes nationaux qui s'étaient armés à la hâte pour courir à la maison commune, en revenaient l'arme à volonté, le sabre entre les jambes, et en grommelant entre leurs dents.

— C'était bien la peine, disait l'un en regardant d'un œil courroucé les personnes qui s'approchaient pour le questionner, j'ai risqué de gagner une fluxion de poitrine pour assister à la lecture d'un décret dont je n'ai pas entendu un seul mot…

— La patrie est en danger! criait un

autre; nous sommes menacés et le moment de se montrer est arrivé!

En disant ceci, le garde national s'éloignait rapidement et regagnait sa demeure.

La scène que nous venons de retracer se répétait à chaque pas; les gardes nationaux, convoqués bruyamment à la maison commune, avaient assisté à la lecture d'un décret, lecture faite d'une voix enrouée par le représentant du peuple, et dont le petit nombre n'avaient pu saisir que quelques phrases inintelligibles et les mots *patrie*, *émigré*, *agens de Cobourg*, après quoi les tambours avaient battu un ban, et le commandant de la garde civique fait rompre les rangs, ce qui signifiait que chacun était libéré de tout service pour cette nuit-là.

Les groupes épais, formés dans la Grande-Rue, avaient patiemment supporté, pendant une heure environ, les inconvéniens

d'une pluie fine et serrée, qui tombait avec une persévérance contre laquelle une inquiète curiosité pouvait seule lutter ; mais cet aliment venant à manquer, les groupes se dispersèrent, et en moins de quelques minutes, les rues redevinrent désertes et obscures, les lumières qui vacillaient derrière les vitres des croisées, s'éteignirent peu à peu, et quand la berline arriva devant la porte du *Brutus Français*, principale auberge et relai de poste de Dammartin, le silence avait succédé au bruit, le calme à la tempête; aussi le postillon, en mettant pied à terre, s'écria-t-il avec l'accent de la surprise :

— Tiens! personne pour changer mes bêtes! Oh hé! Rossignol! Guillaume! Toinon!... on aurait dit que toute la ville était flambé, et le temps de traverser le faubourg

il n'y paraît plus!... Est-ce que je rêvais sur ma grise?

Pendant que le postillon appelait et se questionnait, la portière de la berline s'ouvrait, et deux hommes, qui étaient dans la voiture, sautaient légèrement sur le pavé en regardant autour d'eux avec une attention qui décelait de la crainte, ou le pressentiment d'un danger qu'ils voulaient éviter; ils laissèrent le postillon dételer ses chevaux, et jurer en toute liberté, et avant de pénétrer dans l'auberge pour y demander la cause du retard apporté à leur voyage, ces deux hommes s'éloignèrent de la berline; mais à dix pas de là, l'un d'eux s'arrêta brusquement en disant à son compagnon :

— Où allons-nous?

— Je ne sais; la nuit est noire et les chemins sont détestables.

— Nous sommes ici...

— A Dammartin.

— Et nous avons encore, pour arriver à Paris?

— Neuf bonnes lieues, monsieur le marquis, et c'est une promenade aussi fatigante que dangereuse par le temps qu'il fait.

— En ce cas, entrons à la poste et demandons des chevaux!

— Entrons à la poste! répéta sourdement et d'un air résigné, le compagnon du marquis.

Les deux voyageurs revinrent sur leurs pas, et comme ils s'apprêtaient à franchir le seuil de la porte cochère, le postillon, qui se promenait dans la rue en sifflant une

chanson patriotique, vint leur barrer le passage.

— Minute, mes gentilshommes de l'ex-cour, comme dit le bourgeois, qui a l'honneur d'être officier municipal; vous êtes deux aristocrates, je les flaire d'une lieue, donc, je suis certain de ce que j'avance; mais du moment que les aristocrates paient généreusement les postillons qui les mènent, ce sont des hommes comme les autres... Etes-vous des hommes?

En disant ceci, le postillon ouvrait une large main, qui se ferma quand il y sentit tomber deux écus de six francs que son importunité lui valait.

— C'est peu! se dit-il, et un geste de mécontentement accompagna le mouvement qu'il fit pour glisser dans sa poche; le louis d'or, ajouta-t-il en clignant les yeux, c'est l'usage! et puis ça tient moins de place!

Les deux personnes auxquelles il avait cédé le passage et indiqué du geste la salle des voyageurs, entrèrent dans une vaste pièce du rez-de-chaussée, qui servait à la fois de salle à manger et de salon d'attente; une cheminée, aux proportions gigantesques, occupait l'un des angles; et comme on venait d'y jeter un fagot qui s'allumait en pétillant, avant de demander des chevaux, le marquis et son compagnon songèrent à réchauffer leur membres engourdis par le froid, la servante qui attisait le feu, et qu'ils n'avaient pas aperçue, accroupie qu'elle était dans un coin de l'âtre, releva la tête en voyant les deux voyageurs s'approcher, et les regarda niaisement; son rire étouffé, auquel le marquis ne fit pas d'abord attention, devint si bruyant, sa joie, qu'elle manifestait par des : oh! oh! accompagnés de battemens de mains, cette

joie stupide, que rien ne semblait justifier, parut si extraordinaire aux voyageurs, qu'ils ne purent s'empêcher de questionner cette servante.

— Je peux pas dire, répliqua la servante en continuant de rire aux éclats et de faire des contorsions; vrai, je peux pas, parce que notre maître... Oh! oh! fit-elle en se tordant les mains.

L'épithète de *sotte!* nettement articulée, s'échappa des lèvres du marquis et vint bourdonner aux oreilles de la servante qui se contenta de murmurer:

— Ouiche! pas si sotte!

Et elle abandonna furtivement le coin de l'âtre, où elle s'occupait d'attiser le feu, et se dirigea vers la porte.

— Nous voulons des chevaux! lui cria le marquis en la regardant sortir.

Puis, il prit une chaise, la plaça devant

la cheminée, et s'y étendit le plus commodément qu'il put, et pendant quelques instans, il repoussa, avec la pointe de sa botte, les tisons qui venaient rouler à ses pieds ; son compagnon était resté debout, la tête appuyée contre le manteau de la cheminée, et paraissait absorbé dans de sérieuses réflexions.

Le voyageur qui se faisait appeler monsieur le marquis, était un jeune homme de vingt-cinq ans environ ; sa taille était petite, mais bien prise ; l'élégance de ses manières, la noblesse de son maintien et l'expression de fierté qui animait sa physionomie, auraient suffisamment indiqué le rang qu'il occupait dans la société, alors même que le bon goût de ses vêtemens, la blancheur extraordinaire de ses mains, la beauté des diamans qui brillaient à plusieurs de ses doigts, et surtout ce vernis d'imper-

tinence qui se trahissait dans ses gestes et le son de sa voix n'eussent point fait reconnaître en lui un gentilhomme de l'ancienne cour, un de ces hommes que la populace poursuivait de ses huées, et que la Convention nationale accablait du poids de sa haine en les rendant l'objet des mesures les plus rigoureuses.

Le marquis s'appelait Frédéric de Longpont, héritier d'un grand nom et d'une fortune, qui, quoique partagée par une sœur, se montait encore à cent mille écus de revenus. Le marquis de Longpont avait un de ces caractères incertains, irrésolus, qui sont incapables de grandes résolutions et de persévérance dans leurs projets ; ce ce que le marquis désirait un jour, il ne le voulait plus le lendemain ; orgueilleux, hautain et rempli d'amour-propre et de vanité, Frédéric de Longpont avait parfois des

accès de bonhomie qui se manifestaient par un laisser-aller de langage et de manières dont sa livrée retirait toujours quelques gratifications; toutefois, son humeur facile n'était pas de longue durée; le caractère altier, impérieux reprenait bientôt le dessus, et il faisait expier, aux pauvres diables dont son or galonnait les habits, les courts instans d'égalité que ceux-ci avaient goûté.

C'est à un de ces accès de bonne humeur que le piqueur du marquis, grand garçon aux membres robustes, à la poitrine large et bien développée, devait la faveur d'avoir voyagé, pendant deux ou trois postes, en tête-à-tête avec son noble maître, qui l'avait pris en affection, à cause de sa bonne mine et de son habileté à dompter un cheval, deux qualités qui lui faisaient honneur à lui, marquis de Longpont, assez orgueil-

leux pour n'estimer son équipage, ses chevaux et sa livrée, que parce que le monde pouvait les lui envier, le monde! ce témoin importun dont il prisait le suffrage et méprisait les arrêts.

Le piqueur du marquis de Longpont se nommait André. Unique enfant de la femme de charge de l'hôtel, André avait été domestique en naissant; l'esprit de domesticité s'était infiltré dans tous les pores de cet enfant qui prononçait distinctement le mot de *maître* et balbutiait encore celui de maman.

A dix ans, le petit André portait une culotte velours de mer, et un habit couleur noisette, galonné sur toutes les coutures; on le coiffait d'un chapeau à cornes, également bordé d'un large galon d'or, et qui, concurremment avec un ample jabot de fine batiste, rendaient imperceptible la figure

rougeaude, espiègle et pleine de malice du petit laquais.

A l'âge de dix ans, André n'était qu'un jouet qu'on faisait venir au salon pour divertir, par ses réparties et ses réflexions, souvent heureuses, la noble société de la marquise de Longpont, veuve inconsolable, d'un mestre-de-camp des armées de Sa Majesté Louis XV, et qui s'efforçait de trouver, au sein de bruyantes réunions, des distractions à une douleur qui devait la conduire au tombeau, un mois après que son époux était passé de vie à trépas.

Or, il y avait trois ans que la terre de Longpont, située dans le Languedoc, avait reçu la dépouille mortelle du mestre-de-camp, et que sa veuve jouissait d'une santé à laquelle son médecin portait peut-être envie.

Pendant que la marquise de Longpont se

consolait, en recevant tous les vendredis, et en allant assidûment à Versailles, pour y faire sa cour à la reine Marie-Antoinette, le petit valet de chambre, le jeune André, grandissait pour le service de l'héritier du nom des Longpont, qui, lui aussi, s'élevait, s'instruisait et se formait aux bonnes manières sous les yeux d'un précepteur tonsuré, pauvre abbé disgracié par son évêque, et qui avait trouvé un refuge honorable dans la famille du marquis de Longpont ; il avait offert, pour témoigner sa reconnaissance, de se charger de l'éducation du jeune Frédéric. L'offre avait été acceptée, et le même jour qui avait vu le pauvre abbé entrer en fonctions, avait été aussi celui du départ de mademoiselle Pauline de Longpont pour Orléans. Un couvent devait lui servir d'asyle jusqu'au moment où

elle reparaîtrait dans le monde sous l'égide tutélaire d'un époux.

Quand la marquise de Longpont, victime d'une imprudence commise en sortant du bal, rendit son ame à Dieu, Frédéric atteignait sa dix-huitième année, son valet-de-chambre, André, en comptait vingt. Le marquis, auquel son titre d'ainé, son caractère emporté et hautain et l'éducation qu'il avait reçue, donnaient une sorte de prépondérance sur sa sœur, timide pensionnaire sortie du couvent des Ursulines d'Orléans pour venir recevoir les derniers conseils et la bénédiction d'une mourante, le marquis, habitué déjà à ne faire que ses volontés, déclara formellement à sa sœur qu'elle ne retournerait pas au couvent, qu'elle resterait à l'hôtel pour en faire les honneurs, et se choisir un époux parmi les nombreux amis qui vinrent s'abattre, comme

une nuée d'oiseaux de proie, dans les salons du jeune marquis.

A cette époque, Frédéric de Longpont, qui faisait son entrée dans le monde, et qui jusqu'alors s'était contenté des services de son valet-de-chambre André, Frédéric se vit en butte à des sarcasmes dont sa toilette et sa coiffure étaient les motifs, et son novice valet-de-chambre la cause bien innocente; André n'avait point de dispositions pour l'état qu'il exerçait avec une sorte de résignation qui ressemblait à du dégoût : maladroit, inhabile, sans idée nouvelle, comme le jeune marquis le lui reprochait alors avec amertume, le pauvre garçon commettait journellement des bévues dont son noble maitre portait la peine dans les cercles brillans où il essayait déjà de conquérir une réputation d'amabilité et de galanterie; et le soir, quand il revenait à l'hôtel, André,

qui l'attendait pour le déshabiller, devinait à l'examen de la physionomie de Frédéric qu'elle serait la durée des reproches que ce dernier allait lui adresser.

La situation du jeune valet-de-chambre devenait chaque jour plus insupportable, et son maître, qui avait une sorte de respect pour les traditions de famille, traditions qui consistaient à voir naître et mourir une génération de domestiques, son maître lui dit un jour :

— André, nous ne ferez jamais qu'un médiocre valet-de-chambre ; quelle partie du service de mon hôtel vous convient-il de remplir ?

André répondit qu'il avait toujours désiré être garde-chasse, et que le jour où il serait dans le bois, le fusil sur l'épaule, ce jour-là serait le plus heureux de sa vie.

Le lendemain, André prenait la route du

Languedoc ; son jeune maître lui avait dit, en le voyant partir pour sa terre de Longpont :

— Soyez heureux, André, et conduisez-vous comme un honnête homme doit le faire : je ne vous oublierai pas !

André partit tout joyeux en songeant à l'existence nouvelle qui allait commencer pour lui, et en se répétant les paroles du marquis, paroles d'avenir qui avaient éveillé dans son ame un sentiment qu'il ignorait : l'ambition.

Six années s'écoulèrent.

André était toujours simple garde-chasse, le plus habile tireur, peut-être, entre tous ses camarades; mais, enfin, il n'était que garde-chasse, et malgré lui, il éprouvait d'amers regrets en se rappelant qu'il s'était trouvé pendant quelque temps à la tête d'une domesticité de grand seigneur, et qu'avec

plus de souplesse et d'aptitude dans le caractère, il aurait pu devenir le confident indispensable de toutes les bonnes fortunes de son maître qu'il avait quitté ayant déjà une présidente, deux comtesses et une vieille duchesse, qui toutes quatre l'honoraient de leurs bontés; inutile de dire que la duchesse ne figurait sur la liste des maîtresses du jeune marquis que comme un guide bienveillant, dont il recevait docilement les utiles leçons.

Pauline de Longpont se maria, et cet hymen, qui la faisait comtesse de Beaulieu, fut l'occasion de fêtes brillantes, de fastueuses distractions que le marquis voulut procurer à son beau-frère; après les cercles, les dîners d'apparat, les bals, qui eurent pour théâtre son hôtel du faubourg Saint-Honoré, Frédéric imagina de faire goûter au comte de Beaulieu les plaisirs de quel-

ques grandes chasses au cerf et au sanglier; sa terre de Longpont comprenait deux mille arpens de bois, six gardes-chasse et deux valets de chenil, qui soignaient tant bien que mal une meute dans laquelle on pouvait citer trente lévriers remarquables et bon nombre de chiens d'arrêts et de chiens courans, paisibles animaux qui étaient censés dévorer dans une année la subsistance de vingt familles d'artisans; aussi, le marquis de Longpont, qui n'était rien moins qu'avare, disait cependant, en parlant de sa terre : « Qu'il y entretenait une meute qui lui coûtait bien chère! » Son intendant aurait pu ajouter qu'elle lui rapportait, à lui, bon an mal an, plus de cinq cents écus.

Ce fut pendant une des chasses qui eurent lieu à la terre de Longpont, que le marquis, reconnaissant André, auquel il ne songeait plus, et qui venait de se distinguer en abat-

tant un sanglier acculé à un arbre, prouesse qui lui valut de nombreux éloges et le souvenir de Frédéric; celui-ci daigna demander à son garde-chasse s'il était content de son sort, demande qu'il accompagna de l'épithète de philosophe!

— J'ai changé d'idée, lui répondit André sans s'émouvoir du ton railleur avec lequel le marquis venait de le questionner; si aujourd'hui, comme il y a six ans, vous me disiez : « Quel emploi vous plaît-il d'occuper dans mon hôtel? » Je répondrais.....

Le marquis l'interrompit du geste, et après un moment d'examen, espèce d'inventaire physique qu'il lui fit subir, il dit, avec le ton d'une protection bienveillante :

— André, vous feriez un excellent piqueur.... si vous saviez monter à cheval...

— Cet exercice m'est familier, répliqua

André, si monsieur le marquis en voulait la preuve...

— Inutile, dit machinalement Frédéric, vous nous accompagnerez à Paris, quand nous y retournerons.

Et voici comment l'apprenti valet-de-chambre, après avoir régné sur la livrée de l'hôtel de Longpont, était retombé dans les écuries où son emploi de piqueur le confinait toute la journée et l'éloignait du foyer des intrigues dont l'antichambre était le théâtre, et qui avait pour principaux acteurs, une jolie et gracieuse soubrette, au service de la comtesse de Beaulieu, — car le marquis avait exigé que son beau-frère vint habiter avec lui; — l'intendant de la comtesse, vieux sournois qui souriait à tout le monde, afin de conserver un équilibre parfait dans l'hôtel, et le valet-de-chambre du marquis de Longpont, l'heureux rem-

plaçant d'André qui était tout disposé à le regarder comme un usurpateur et à le traiter comme tel.

Maintenant que nous connaissons les deux voyageurs de la berline, nous retournerons dans le salon d'attente du *Brutus Français*, la meilleure auberge et le relai de poste de la ville de Dammartin.

Frédéric et son piqueur André attendaient patiemment, l'un assis, l'autre accoudé contre la cheminée, qu'on vint leur annoncer que leurs chevaux étaient attelés, et qu'ils pouvaient continuer leur route; quelques minutes s'écoulèrent dans cette attente, et le plus profond silence continuait de régner dans l'intérieur de l'auberge; l'importun sifflement du postillon qui les avait amené ne bruissait plus à leurs oreilles, tout semblait reposer, et Frédéric, qui n'était pas d'humeur à passer la nuit,

étendu sur une chaise, se leva et fit le tour de la salle en appelant à haute voix :

— La fille! holà! quelqu'un!

André gardait toujours la même attitude, au point que son immobilité fit croire à son maître qu'il s'était endormi. Tout-à-coup, la porte de la salle s'ouvrit avec fracas, et ce bruit, en arrachant le piqueur à ses réflexions, provoqua un éclat de rire qui vint expirer sur les lèvres du marquis de Longpont, car le spectacle qui s'offrait à sa vue n'avait rien de rassurant.

Devant la porte, et quelques pas en dehors, se tenait un gros homme, bouffi, rougeaud, et dont l'énorme figure, affligée de deux yeux gris, ronds et presque imperceptibles, n'exprimaient qu'une sotte vanité, une imbécile confiance en lui-même; cet épais personnage, qui était coiffé d'un

bonnet de coton, retenu sur le sommet de la tête par un ruban rouge, balançait de la main gauche l'écharpe tricolore qu'il portait en sautoir, sans doute pour mieux la faire remarquer aux deux voyageurs qu'il voulait intimider, tandis que sa main droite agitait d'un air menaçant une feuille de papier grisâtre dont il s'apprêtait à leur donner lecture.

Derrière lui, et à ses côtés, se pressaient les garçons d'écuries, les marmitons, cuisiniers, filles d'auberge et de basse-cours, chacun armé de pelles, broches, balais, fourches, et de coutelas, innocens instrumens qui n'avaient jamais servi qu'à découper des viandes; au milieu de cet attirail grotesque, qui eût provoqué la gaîté de de l'homme le plus taciturne, Frédéric devina qu'une pensée menaçante agitait tous les esprits, et que cette démonstration allait

être le commencement de persécutions dont il serait le héros et la victime.

Le maître de l'auberge du *Brutus Français*, après s'être assuré, par un coup d'œil interrogateur, des dispositions pacifiques des deux voyageurs, s'avança d'un pas lent et mesuré jusqu'au milieu de la salle, et là, à la clarté produite par une lampe de cuivre qui projetait sur son individu sa lumière rougeâtre, il lut, d'une voix qu'il chercha à rendre imposante, le décret suivant, rédigé en forme de proclamation.

» Citoyens,

» La patrie est en danger, l'ennemi est à
» nos portes, la trahison veille dans l'inté-
» rieur, et de toutes parts surgissent des
» agens de Pitt et de Cobourg; aidés des

» aristocrates, qui se sont mis à la solde des » tyrans que nous combattons pour assurer » l'indépendance de la France, ces agens, » plus faciles à reconnaître qu'à signaler à » votre patriotisme éclairé, parcourent nos » campagnes pour soulever les populations » en faveur de Capet... »

— Dites Louis XVI, monsieur l'aubergiste, fit observer Frédéric d'une voix impérative.

— Je suis, en ce moment, officier municipal, répliqua le gros homme d'un ton capable, et c'est en cette qualité que j'agis et vous somme de garder le silence. Je continue :

« En faveur de Capet, avais-je dit. Ces » agens de trouble et de corruption, qu'il » importe à la patrie de châtier, ont été » mis hors la loi par le décret de la Con-

» vention, annexé à la présente proclama-
» tion. En conséquence, vous êtes requis
» de les saisir et de les livrer aux autorités
» municipales, qui les feront garder à vue,
» dans un lieu sûr, jusqu'au moment où
» le représentant du peuple, en mission
» dans votre département, aura définitive-
» ment prononcé sur leur sort. »

— Et il y a une récompense nationale! s'écria une voix, que Frédéric reconnut pour être celle de la servante au rire niais, aux exclamations joyeuses.

— Au nom de la loi et de la république une et indivisible, dit l'aubergiste-fonctionnaire, en balançant de nouveau son écharpe tricolore, je vous arrête!

Et du geste, le gros homme désignait à sa force armée improvisée les deux voyageurs, dont l'un, Frédéric de Longpont,

avait fait un mouvement pour se précipiter sur l'aubergiste, tandis que son piqueur, André, auditeur attentif pendant la lecture qui venait d'être faite, se frappait le front, comme un homme qui a pris une résolution, et s'efforçait, par ses signes, de faire comprendre à l'aubergiste - fonctionnaire qu'il avait quelque chose d'important à lui communiquer; mais celui-ci, se croyant plus sérieusement menacé par André que par le marquis, allait diriger sur lui ses plus braves accolytes, quand la servante, qui croyait avoir fait une bonne œuvre en dénonçant des agens de Pitt et de Cobourg à son maître, dénonciation qui devait lui rapporter cinq cents francs... en assignats, se pencha à l'oreille de l'aubergiste, afin de lui faire entendre qu'un des deux suspects voulait lui parler.

— Non pas! s'écria involontairement

l'épais et timide fonctionnaire, il pourrait se porter envers moi à des voies de fait, à des violences, à des...

André s'était avancé; l'aubergiste, poussé par la servante, en avait fait autant, bien malgré lui toutefois; et l'entretien, sollicité par le premier, et refusé par le second, eut lieu rapidement et à voix basse.

— Vous vous méprenez sur le rang et les intentions de l'homme que j'accompagne, dit André; ce n'est pas un agent...

— A d'autres! répliqua l'aubergiste, ma conviction est formée.

— C'est un membre de l'ex-famille royale qui rentre en France, ajouta André d'une voix sourde et en secouant rudement le bras du grotesque officier municipal; la capture est bonne.

— Je m'en ferai honneur, dit le fonc-

tionnaire avec un aplomb qui fit sourciller André.

Néanmoins, il ne se découragea point, et reprit, avec le ton de l'indifférence :

— A vous l'honneur de l'arrestation, mais à moi le bénéfice de la capture; ma part est meilleure que la vôtre!

L'aubergiste écarquilla ses petits yeux; sa cupidité s'éveillait; mais sa dignité d'officier municipal parla plus haut dans son ame que le désir incessant d'amasser de l'argent qui le tourmentait, au point qu'on le désignait habituellement sous le nom du gros avare. Cette fois, la patrie eut un serviteur désintéressé dans la personne du maître de poste de la ville de Dammartin; et, après un moment d'hésitation, cet ordre s'échappa de sa bouche :

— Emparez-vous de ces deux suspects,

citoyens domestiques, et conduisez-les au numéro 4! Allez!

— J'aurai ma récompense nationale? dit la servante, en se plaçant entre son maître et les deux voyageurs qu'il avait mis en état d'arrestation.

L'aubergiste répondit gravement :

— Oui, Toinon, oui, tu auras la récompense; la loi te permet d'y compter, puisqu'elle s'y engage formellement; mais il faut veiller sur lesdits suspects. Je vais te donner mes instructions en conséquence.

Frédéric de Longpont était accablé; aussi n'opposa-t-il aucune résistance aux hommes qui l'arrêtaient. Quant à André, il repoussa, en ricanant, les garçons d'écurie qui s'apprêtaient à le prendre au collet, et passa devant en disant :

— Indiquez-moi le chemin, citoyens

domestiques, et ne vous donnez pas la peine de me conduire.

— Il est excessivement gai, murmura l'aubergiste, en fermant prudemment la marche de ce cortége d'un nouveau genre; il n'a peut-être rien à craindre... Si j'en avais la certitude... si je...

Toinon, l'intrépide servante, avait pris les devants, tenant à sa main droite la lampe de cuivre, dont la lumière terne et vacillante éclairait à peine le long corridor à l'extrémité duquel se trouvait située la chambre du numéro 4, transformée, par décision municipale, en une prison d'arrêt. André, pendant le court trajet de la salle, où il venait d'être arrêté avec le marquis de Longpont, à la porte de la chambre dans laquelle on les séquestrait, André avait étudié les êtres, compté les marches de l'escalier, les portes et les fenêtres, et

quand on le poussa, fort rudement, dans l'intérieur de la chambre, où le marquis avait déjà pénétré en poussant un profond soupir, qui annonçait le découragement de son ame, André s'était dit mentalement :

— Je sais votre bicoque sur le bout de mon doigt, mes drôles; faites bonne garde, moi, je vais agir.

La porte de la chambre se referma, et le marquis et son piqueur se trouvèrent dans l'obscurité.

— Fatale imprudence! voyage maudit! murmura Frédéric, en étendant les bras afin de trouver une chaise sur laquelle il put s'asseoir.

— Pas un mot, monsieur le marquis, lui dit André qui était resté près de la porte; on parle dans le corridor, et j'écoute.

C'était Toinon, à laquelle l'aubergiste-fonctionnaire donnait ses instructions.

— Ne quitte pas cette porte, lui dit-il, et sois muette, si les agens de Pitt et de Cobourg te questionnent ou cherchent à te séduire..... Prends garde, surtout, de te laisser séduire, car ils ont la langue dorée et la bourse bien garnie; moi, je vais dresser mon procès-verbal, et quand il sera terminé, j'irai le porter au citoyen représentant du peuple, qui m'a fait l'affront d'accepter une chambre chez mon collègue le perruquier.

— J'aurai la récompense nationale? demanda Toinon avec le ton de l'inquiétude.

— Est-ce que je ne t'ai pas dit, lui répliqua son maître, que la loi récompensait le dénonciateur; ceci est positif: tu as dénoncé deux suspects, donc, tu dois avoir la récompense sus-mentionnée dans le dé-

cret que j'ai en poche; mais comme tu ne sais pas lire, il est inutile que je te le montre..... Veille bien à cette porte, et, avant le lever du soleil, une force imposante viendra s'emparer des criminels, qui seront fusillés, Toinon, fusillés sans rémission...

— Oh! mon Dieu! fit la servante en joignant les mains, est-ce bien vrai?

— C'est encore la loi qui le dit, répondit l'aubergiste, et, indubitablement, le représentant du peuple ne pourra se dispenser d'obéir à la loi; nous sommes tous ses très-humbles domestiques, à la loi!

En disant ceci, l'aubergiste s'éloigna pesamment; et comme il allait rentrer chez lui, un de ses garçons d'écurie monta rapidement l'escalier en criant:

— Not' maître! Rossignol est en faction

dans le jardin, mais y dit que vot' fusil n'a pas de chien!

— Imbécile! le principal, c'est qu'il soit armé d'un fusil; ça en impose!

Et le gros fonctionnaire s'enferma dans sa chambre pour rédiger son procès-verbal.

— Je n'entends plus rien, dit André en se dirigeant en tâtonnant vers son maître; mais ce que je sais maintenant me suffit.

— Pour vous consoler, sans doute, répliqua Frédéric avec le ton de l'aigreur.

— Si j'étais décidé à mourir, il en pourrait être ainsi, dit André; mais j'ai moins de résignation et le plus vif désir de me soustraire aux honneurs d'une fusillade.

— Quoi! les misérables oseraient...

— Nous traiter en ennemis de la France, oui, monsieur le marquis; et franchement, de vous à moi, auraient-ils tort? Vous avez assisté et contribué à la prise de Verdun...

et Verdun est une ville française, et vous étiez dans les rangs de l'armée prussienne.

— André! ce langage...

— Est nécessaire, monsieur le marquis, pour vous convaincre du péril de notre situation et de l'impérieuse nécessité où nous sommes de tout tenter pour échapper à la fusillade qui nous est réservée.

André s'approcha de la fenêtre.

— Toutes leurs précautions ont été prises, dit-il, mais nous les déjouerons. En montant ici, j'ai compté trente marches... c'est vingt-cinq pieds environ qui séparent cette fenêtre du sol..... Vous sentez-vous assez de vigueur, assez d'adresse pour les sauter, désarmer le nigaud qui fait sentinelle en chantant, afin de combattre la peur qui le domine, et quand il sera étendu par terre, de gagner la campagne à toutes jambes..... Tout ceci est un jeu d'enfant

pour le premier rustre venu, mais pour un grand seigneur...

— J'échouerais, dit Frédéric, et si vous n'avez que ce moyen...

— Je me réserve de l'employer, reprit André; reste le moins dangereux et le plus difficile...

A ce moment, le piqueur baissa la voix, et ces mots : « Fusillés! mon Dieu! fusillés! si je l'avais su! » vinrent bourdonner fort distinctement à son oreille, malgré les sanglots étouffés qui les accompagnaient.

— C'est la grosse servante, se dit André; déjà des regrets d'une mauvaise action!... Si je pouvais... Essayons!

Il gratta doucement à la porte, en prononçant le nom de Toinon.

— Heim! qui m'appelle? demanda la servante d'une voix mal assurée.

— Un ami, répondit André, ouvrez cette porte.

— Nenni, dit vivement la servante, oubliant sa pitié pour ne songer qu'à l'argent qui lui était promis... et ma récompense?

— Sotte! il dépend de moi de la tripler.

— Ouiche! répliqua la servante, c'est une gourde que vous nous bâillez-là!

— Niaise! en voulez-vous pour preuve deux louis d'or?

— Des louis! pour moi! ouiche! c'est pour me séduire!

— C'est pour faire votre fortune et la mienne. Il ne tenait qu'à cet imbécile d'aubergiste de partager cette bonne aubaine; mais il a mieux aimé me la faire perdre... Toinon, si vous voulez devenir riche, plus riche que votre maître, il faut m'ouvrir cette porte, et me conduire à l'instant

même auprès du représentant du peuple.

— J'peux pas, le bourgeois m'a défendu de bouger.

— Mais, Toinon, vous n'aurez plus de bourgeois, puisque vous serez assez riche pour payer des domestiques.

— Vrai!

— Ne parlez pas si haut, le prince dort en ce moment.

— Ah! c'est un prince, se dit Toinon, et lui, il est le domestique qui veut le dénoncer..... absolument comme moi..... Eh bien! c'est mal! si j'aime tant l'argent, c'est pas pour m'acheter des affiquets, mais pour me mettre en ménage avec Rossignol... C'est égal, j'vas lui dire ce que cet autre vient de m'chanter à travers de c'te porte..... Tout de même, s'il y avait du vrai?... Plus riche que le bourgeois! un des gros bonnets de Dammartin! ajouta-t-

elle en soupirant bruyamment, ça serait fièrement heureux..... J'vas en jaser avec Rossignol.

— Eh bien, André, elle s'éloigne!

— Pour assurer votre fuite, monsieur le marquis.

— Comment!

— Vous le saurez plus tard; l'important, c'est qu'elle vous prenne pour moi... Mon habit de livrée, ma veste rouge, mon chapeau galonné, en voilà plus qu'il n'en faut pour aider à la ressemblance..... Allons, monsieur le marquis, faisons comme une comédie que j'ai lue; troquons d'habits, et soyez valet pour sauver vos jours.

— André, je n'accepte pas votre généreux dévoûment; un descendant des Longpont ne fuira pas honteusement; il saura mourir.

— Monsieur, la nuit est froide et je suis

en chemise ; votre habit d'abord, nous discuterons ensuite.

Frédéric céda machinalement, et bientôt il eut endossé la livrée de son piqueur qui, de son côté, faisait de grands efforts pour caser ses membres robustes dans l'habit vert d'Artois que son maître vient de quitter ; il y réussit aux dépens de plusieurs coutures qui s'échappèrent en même temps.

— Qu'importe ? dit André, on remplace un habit, mais un homme !...

Un bruit de pas se fit entendre. C'était Toinon qui revenait ; Rossignol avait abandonné son poste pour accompagner l'objet qu'il courtisait, en attendant que son magot fut assez gros pour se décider à épouser.

André se rapprocha du jeune marquis :

— Du sang-froid, de l'abandon et le sourire sur les lèvres, lui dit-il, et quand vous

serez dans la rue, songez à la fusillade; vous êtes brave, je le sais, mais cette idée-là vous donnera des jambes... Une fois hors de la ville, ralentissez votre marche, et ne concevez point de craintes, mon habit vous protégera; cependant, vous agirez prudemment en le vendant à qui voudra l'acheter... Les Français sont maintenant tous égaux, et la vue d'une livrée galonnée d'or pourrait vous attirer de mauvaises plaisanteries ou vous susciter une méchante affaire..... Procurez-vous des haillons, et vous rentrerez tête levée dans Paris, où nous nous retrouverons... s'il plaît à Dieu!

— André, cette action vous honore.

— Marquis de Longpont, quand vous me reverrez à Paris, vous pourrez m'adresser vos remercimens. On ouvre cette porte. Ne vous troublez pas. Je suis un prince que

vous allez vendre à beaux deniers comptans... Pour moi, je repose!

André se jeta sur le lit et fit entendre un bruyant ronflement qui ne l'empêchait pas d'observer, du coin de l'œil, ce qui se passait autour de lui. Toinon entre; elle tenait une lanterne d'écurie, grossier fallot qui lui servit à reconnaître si c'était bien le domestique du prince, qu'elle allait conduire, en compagnie de Rossignol, auprès du représentant du peuple.

— C'est lui! dit Toinon en se rapprochant de Rossignol qui n'osait entrer; c'est bien lui, l'autre dort. — Et elle dirigea sa lanterne du côté du lit. — Il dort bien, ajouta-t-elle; profitons de son sommeil pour nous en aller, et ne faisons pas de bruit.

Rossignol prit le marquis par le bras, Toinon referma doucement la porte, et ils s'en allèrent tous trois de compagnie.

— Il est sauvé! se dit André après avoir prêté l'oreille l'espace de quelques minutes; ils sont maintenant hors de cette auberge, et si le marquis ne perd pas la tête, demain il embrassera sa sœur, la jolie et infortunée comtesse de Beaulieu... Moi aussi, j'ai quelqu'un qui attend mon retour avec impatience... Pauvre Isabelle, quelle sera sa douleur en ne me voyant pas revenir avec M. de Longpont?... chassons ces souvenirs, et au plus pressé!

Il s'approcha de la fenêtre et s'efforça de l'ouvrir, en prenant toutefois les précautions les plus minutieuses pour n'être pas entendu; mais comme la chambre où il se trouvait était inhabitée depuis long-temps, l'humidité avait gonflé le châssis de la fenêtre, et la secousse qu'il fut obligé de lui imprimer pour l'ouvrir fit détacher plusieurs

vitres qui tombèrent sur le carreau de la chambre en faisant un grand fracas.

— Maladroit! murmura André.

— Couche-le en joue! cria-t-on dans le jardin.

André entendit distinctement le bruit sec que produit un fusil qu'on arme.

— Ne nous montrons pas, se dit le piqueur en s'éloignant de la fenêtre, par le temps qui court, il ne faut pas lutter avec plus fort que soi, mais ruser...

André attendit, compta les minutes, et pensa au marquis de Longpont qui devait, dans le moment, courir sur la grande route ou sauter les fossés, les taillis, pour faire perdre sa trace, et cette idée-là vint lui rafraîchir le sang; car il avait arraché son maître à une mort certaine; c'était une bonne action, la première peut-être qu'André eût faite, et tandis qu'il s'en énorgueil-

lissait, Toinon et Rossignol revenaient à l'auberge en pleurant et en s'injuriant, et se trouvaient, en y rentrant, face à face avec leur maître qui, ayant terminé son procès-verbal, se disposait à le porter au représentant du peuple.

Les explications qui suivirent cette rencontre furent vives; l'aubergiste-fonctionnaire cria, s'emporta et menaça Toinon et Rossignol du ressentiment de la nation, et prenant l'initiative, il les enferma tous deux dans une écurie, puis distribua ses autres domestiques autour de la chambre du prisonnier, ordonnant à chacun de faire feu si l'agent de Pitt essayait de prendre la fuite.

Or, les deux garçons d'écurie n'avaient qu'un fusil en état, l'autre n'étant qu'une arme de parade, un corps sans ame; quant aux marmitons et aux filles de service, leurs balais et leurs broches n'étaient tout au

plus que des armes défensives, néanmoins ils répondirent tous, d'une commune voix, qu'ils brûleraient la cervelle au susdit suspect si la fantaisie lui prenait de vouloir rejoindre son compagnon.

L'aubergiste , entièrement rassuré par cette promesse unanime, se rendit chez son collégue, le perruquier, qui avait eu l'audace de faire accepter, au représentant du peuple, une chambre dans sa maison.

Le gros fontionnaire resta chez son collégue jusqu'à six heures du matin.

Et quand il revint à son auberge, flanqué du représentant du peuple, et ayant derrière ses talons vingt gardes nationaux, requis pendant la nuit, et marchant sous les ordres de son collégue, le perruquier; ce ne fut pas sans éprouver un mouvement de stupeur qu'il aperçut tous ses subordonnés

groupés devant sa porte et se disputant comme s'ils eussent été au club.

— Vous ne me l'avez pas donné à garder, celui-là, dit Toinon en s'avançant au-devant de son maître, eh ben! il s'est ensauvé comme l'autre!

— Par la porte! cria l'aubergiste d'une voix retentissante.

— Par la fenêtre, reprit Toinon d'un air radieux.

— Par la fenêtre! répéta l'aubergiste d'une voix étouffée, je suis un homme perdu!

— Citoyen, lui dit le représentant du peuple, tu es un maladroit, un incapable! et la nation ne veut pas de ces gens-là pour la gouverner; en conséquence, je te destitue de tes fonctions d'officier municipal.

— Destitué! articula piteusement l'au-

bergiste; citoyen représentant, l'injustice de cette décision me semble...

Il n'acheva pas; le député de la Convention l'avait terrifié par son regard menaçant; avant de s'éloigner, le représentant donna des ordres afin qu'on se mît à la poursuite des deux fugitifs; pendant que les plus zélés patriotes se joignaient aux gardes nationaux pour les aider à faire une battue dans les environs, l'aubergiste, rendu à la vie privée, à ses fourneaux et à ses chevaux de poste pour n'avoir pas su séquestrer deux ennemis de la république, l'aubergiste, qui ambitionnait le titre de maire de Dammartin, voulut se venger par un coup d'éclat, et dans sa colère, il chassa Toinon et Rossignol, en leur prédisant d'une voix sinistre qu'ils mourraient tous deux sur un échafaud.

— Ouiche! fit Toinon en haussant les

épaules, Rossignol et moi sommes d'honnêtes gens.

— Raison de plus, ajouta l'aubergiste en courroux.

Et il rentra dans la salle des voyageurs et se laissa tomber sur une chaise en murmurant d'une voix sourde :

— Mon unique espoir est à jamais détruit ; et je suis destitué !

II.

L'hôtel du marquis de Longpont était situé à l'entrée du faubourg Saint-Honoré, alors vulgairement appelé Honoré de par la municipalité parisienne, ennemie de tous les saints et zélée pour les réformes, comme on sait; cet hôtel avait, à l'extérieur, quelque chose de grandiose et d'imposant qui

attirait tous les regards; sa lourde porte cochère, coquettement sculptée de bizarres figures, sa gracieuse colonnade, dont les chapitaux supportaient des balustres surmontés de vases de marbre blanc, et ses trois corps de logis, avec leurs cheminées gigantesques, leurs girouettes dorées, qui criaient péniblement sous les efforts du vent, tout cet ensemble décelait l'habitation d'un grand seigneur.

Que de fois les indigens, les pauvres souffreteux, qui étaient voisins du somptueux hôtel, avaient murmuré en entendant les sons éclatans d'un orchestre qui faisait danser trois cents personnes! que de fois les commères, les bavards et les curieux du quartier étaient venus stationner des heures entières devant l'hôtel de Longpont, afin de voir passer les équipages qui y conduisaient de nobles invités, de graves magistrats, de

petits abbés musqués, redevenus homme du monde et de plaisir! que de fois aussi d'adroits filous, que le lieutenant de police laissait vivre et s'engraisser dans un quartier de Paris, s'étaient donné rendez-vous devant l'hôtel du marquis, afin d'y exercer leur criminelle industrie!

Cette partie du faubourg était devenue un lieu de réunions populaires; on bravait le froid, le vent de bise, la pluie même, pour critiquer des toilettes qu'on n'apercevait que de très loin et l'espace de quelques minutes seulement; mais il restait la ressource de questionner la livrée, et elle était nombreuse aux jours de réception! aussi, les cabarets voisins faisaient-ils d'excellentes affaires, grâce aux nombreuses libations dont les commères du quartier abreuvaient les grands drôles qui, pour reconnaître cette généreuse politesse, racontaient la vie pri-

vée des maîtres qu'ils servaient, en embellissant considérablement des détails d'intérieur fort insignifians, des aventures plus qu'ordinaires, et payaient ainsi, en calomnies, leur écot.

Depuis la porte Saint-Honoré jusqu'à l'hospice Beaujon, pas une mansarde, un petit coin décoré du nom de *loge*, dont les chétifs habitans ne connussent tous les noms et la vie des nobles invités, des riches financiers et des artistes qui fréquentaient l'hôtel du marquis de Longpont, beaucoup mieux, peut-être, que l'amphitryon qui les conviait à ses fêtes et à ses banquets.

La profusion qui régnait à l'hôtel de Longpont, et que dans le voisinage on qualifiait hautement de gaspillage, cette profusion profitait également aux parasites en bas de soie et aux malheureux en sabots et en guenilles qui vivaient et mouvaient dans des

bouges puans et malpropres, où la bienfaisance de la jeune comtesse de Beaulieu, de la sœur du marquis de Longpont, allait les chercher pour leur prodiguer les secours et les consolations dont ils avaient tant besoin.

Le malheur rend injuste, et l'indigent, obligé de vivre avec sa misère, de s'habituer aux plus dures privations, l'indigent appelle l'homme riche un égoïste, sans doute parce qu'il ne partage pas sa fortune avec lui; la jeune comtesse de Beaulieu faisait d'abondantes aumônes, et au lieu de la bénir, les malheureux dont elle soulageait la misère avaient plutôt à la bouche des paroles de blâme que de remercîmens, alors qu'elle les visitait, et qu'insoucieuse et folle, elle donnait sans discernement, s'en rapportant à deux valets qui l'accompagnaient dans ses excursions du matin, pour faire la

part plus grosse à ceux-ci qu'à d'autres.

Et puis, la comtesse était grande dame, et grande dame fière et hautaine, même en s'occupant de bonnes œuvres qui devaient attirer sur sa tête les bénédictions du ciel; elle avait une toilette pour aller visiter ses pauvres, et ce n'était pas la robe la moins élégante, le plus simple chapeau, qu'elle choisissait; la comtesse aimait à briller dans son salon comme dans les mansardes, et elle croyait se faire pardonner son luxe et ses visites officielles en donnant du pain à une vingtaine de familles.

Combien elle se trompait!

— Je sèche quelques pleurs, se disait-elle avec un sentiment d'orgueil, et du moins, il est des malheureux qui béniront le nom que je porte.

Pauvre comtesse! la tempête révolutionnaire venait d'engloutir la monarchie;

Louis XVI et sa famille étaient au Temple! La noblesse, parmi laquelle se trouvaient les amis, les parens, toutes les affections, les joies de la jeune comtesse de Beaulieu, la noblesse s'était divisée, dispersée; Paris comptait dans son sein bon nombre de grands seigneurs qui s'honoraient de siéger sur les bancs des Girondins, tandis que leurs frères en aristocratie, dont quelques mois avant ils partageaient les idées et les sentimens, se rassemblaient sur les frontières et dans la Vendée, et s'apprêtaient à disputer, les armes à la main, aux membres de la fougueuse Convention nationale, l'autorité dont ceux-ci s'étaient emparés après la sinistre journée du 10 août.

La noblesse avait perdu toute son influence, et ne pouvait plus s'appuyer sur un gouvernement dont naguère elle faisait la force principale; le peuple ne tremblait

plus devant un comte ou un marquis, et la fortune de ces castes privilégiées n'était point une barrière qui pût forcer les cent mille rois de la grande cité à les traiter avec respect et cérémonieusement.

L'égalité avait été proclamée, mais à voir fonctionner les rouages de la vaste machine administrative qui faisait trembler l'Europe, il était aisé de deviner que les classes opprimées jusqu'alors allaient avoir aussi leurs jours de terribles représailles, et que cette égalité ne serait qu'un mot dont on se servirait pour éblouir et soulever les masses.

Le faubourg Saint-Honoré, par sa position isolée, se voyait à l'abri des secousses révolutionnaires dont le centre de Paris était chaque jour le théâtre; l'horrible instrument, que la municipalité laissait en permanence à l'entrée des Champs-Élysées, et qui attirait une foule avide de jouir des der-

nières angoisses des malheureux qu'on y suppliciait, était en quelque sorte les colonnes d'Hercule que la population n'osait ou ne voulait point dépasser; satisfaite d'avoir vu couler le sang, la lie de la grande ville, qui n'avait pas de guenilles et ne mendiait jamais son pain, s'écoulait bruyamment, et tout rentrait dans le silence quand l'exécuteur et ses aides remontaient dans le fiacre qui les avait amenés.

Les échos de l'hôtel de Longpont ne répétaient point les épouvantables clameurs qui portaient la terreur dans l'ame des habitans dont les maisons se trouvaient placées sur le chemin que bourreau, patiens, spectateurs et gendarmes parcouraient quotidiennement, car la justice révolutionnaire ne se fatiguait pas de frapper les coupables qu'on lui livrait, et la jeune comtesse de Beaulieu, que son époux et son frère avaient

laissée seule à Paris, avec quelques domestiques, la comtesse pouvait croire aux innocens mensonges des personnes qui l'entouraient, et qui toutes semblaient être d'accord pour lui persuader que Paris était tranquille, et qu'on parlait de rétablir le roi sur son trône, alors qu'une constitution plus en rapport avec les besoins de la nation aurait été votée ; enfin, on était parvenu à lui cacher les sanglans événemens des 2 et 3 septembre.

Son époux et son frère étaient en Prusse, et si l'ennui s'emparait de son ame, si cette espèce de réclusion, à laquelle elle s'était condamnée, lui était parfois insupportable, au moins elle n'avait pas à trembler pour des jours qui lui étaient chers ; car le comte et Frédéric ne lui avaient fait, au moment de partir, qu'une demi-confidence. Leur commun voyage ne devait avoir pour but

qu'une mission diplomatique, et Pauline de Beaulieu n'avait point de raisons pour suspecter la sincérité de cette allégation.

La sécurité la plus complète régnait donc dans les appartemens de l'hôtel de Longpont, et si les domestiques de la comtesse s'entretenaient entre eux des événemens dont Paris avait le privilége, ce n'était que le soir, quand les portes de l'antichambre avaient été fermées, que les volets interceptaient les lumières qu'on pouvait apercevoir de la rue du faubourg, et que la comtesse, en se retirant dans sa chambre à coucher, avait dit à sa femme de chambre :

— Mademoiselle, vous pouvez vous coucher, je n'ai plus besoin de vos services.

Et dix minutes après, la comtesse agitait ses cordons de sonnette. Son mouchoir était tombé dans la ruelle de son lit, ou bien Sultane, sa petite chienne, avait renversé sa

veilleuse ; la femme-de-chambre connaissait les petites manies de sa maîtresse, et c'était du salon voisin, où elle était restée, qu'elle accourait à ses ordres ; puis, quand la comtesse avait grondé Sultane, en l'envoyant coucher sur une bergère, elle-même ne tardait pas de s'endormir, oubliant souvent de congédier l'intelligente domestique, qui, alors, se retirait sans bruit, et comme une mère qui craindrait de troubler le sommeil de sa fille chérie.

La femme-de-chambre de la comtesse, que la livrée, à l'exemple de sa maîtresse, n'appelait que mademoiselle Antoinette, et que Frédéric de Longpont affectait de ne nommer que Isabelle, uniquement, disait-il, pour contrarier sa sœur, qui avait impérieusement exigé que sa femme-de-chambre changeât son nom d'Isabelle en celui d'Antoinette, qui, suivant elle, convenait mieux

à sa situation, Isabelle ou Antoinette, après que la comtesse de Beaulieu était endormie, au lieu de se retirer dans le petit cabinet pratiqué derrière le boudoir de sa maîtresse, se rendait à l'antichambre, espèce de frontière entre les appartemens du comte et du marquis, et qui servait de lieu de réunion aux domestiques de l'hôtel.

Là, M. Renaudin, l'intendant de M. de Beaulieu, venait présider ou plutôt diriger la discussion de ce petit club de laquais, car la femme-de-chambre y exerçait une heureuse influence, dont la comtesse avait été la première à ressentir les effets.

C'était Antoinette, — puisqu'en dépit de son baptistaire elle portait ce nom, — c'était elle qui avait eu l'idée de taire à la comtesse de Beaulieu les exécutions et les massacres qui, depuis la prise du château des Tuileries, ensanglantaient Paris et désho-

noraient la nation française. Douée d'une extrême sensibilité, qu'elle ne poussait jamais jusqu'à l'exagération et aux grimaces, Antoinette éprouvait pour sa maîtresse une respectueuse amitié, une tendre sollicitude, qui lui suggéraient des prévenances, des attentions que la comtesse recevait d'un air qui voulait dire :

— Je vous paie généreusement, et je vous sais gré de le reconnaître par vos soins attentifs.

Et cependant, Pauline de Beaulieu n'était pas une méchante femme ; élevée pour le monde, habituée de bonne heure à commander et à ne jamais obéir, — et ceci n'avait pas changé quand elle s'était mariée, car son époux l'adorait et faisait toutes ses volontés, — Pauline avait dans son intérieur, pour tous ceux qui étaient placés au-dessous d'elle, un caractère hautain, impé-

rieux même, et ne cherchait point à en tempérer les fâcheux éclats par ces mots de douceur et d'affabilité qui font pardonner aux maîtres leurs emportemens. Pauline était jolie, elle avait de l'esprit, — on le lui avait dit si souvent ! — les talens d'agrément, la musique, la peinture, lui étaient familiers, et dans un bal, sa taille gracieuse, ses manières pleines d'abandon, la supériorité avec laquelle elle dansait le menuet, lui assuraient tous les suffrages, lui captivaient tous les cœurs... et puis, elle était riche, elle était comtesse, et pendant longtemps elle avait pu dire : « Je vais à la cour! »

Mais le palais de Versailles était désert , et les Tuileries, cette lourde succursale du château de Louis XIV, recelait dans son sein les bureaux des pouvoirs exécutifs de la nation : le comité de salut public, et le

comité des recherches; il n'y avait plus de cour, et on travaillait de manière à dire bientôt : il n'y a plus de courtisans!

Pauline avait éprouvé un vif chagrin en apprenant par son époux le renversement d'une monarchie qui avait autour d'elles beaucoup de femmes aimables et belles, et bien peu de défenseurs dévoués; la captivité de ses nobles amies, de la princesse de Lamballe, de madame Élisabeth, et de la marquise de Tourzel, lui inspirait parfois de tristes réflexions; mais l'espoir, ce baume de l'ame, l'espoir, que sa femme-de-chambre entretenait par son apparente sécurité et ses contes ingénieux, la berçait de ses folles rêveries qu'elle prenait souvent pour une réalité, car, en s'éveillant, elle se disait très-sérieusement :

— Ce soir, j'irai au cercle de S. A. R. madame Élisabeth.

Mais les hôtes du Temple ne recevaient que les officiers municipaux et le commandant de service, geôliers à écharpes et à épaulettes dont les visites leur étaient plus pénibles qu'agréables.

On comprendrait difficilement l'inertie de la comtesse de Beaulieu, sa coupable indifférence envers ses anciens amis, si une promesse sacrée, faite à son époux, ne l'eût retenue pour ainsi dire captive dans son propre hôtel; le comte de Beaulieu, cédant aux conseils de Frédéric, qui lui avait dit : « L'honneur nous appelle dans les rangs de l'armée prussienne, partons! » Le comte avait répété : « Partons! » mais avant de s'éloigner de sa Pauline, qu'il chérissait tendrement, il lui avait fait promettre de ne pas sortir de son hôtel, de ne voir personne, et l'exclusion était rigoureuse, car le comte avait ajouté :

— Pauline, sois malade pour le monde, et en bonne santé pour ton époux et ton frère!

Il y avait vingt-sept jours que M. de Beaulieu et son beau-frère Frédéric avaient quitté Paris; vingt-sept jours pendant lesquels la comtesse de Beaulieu avait passé des après-midi, des journées entières les yeux fixés sur une pendule, comptant les minutes, les heures, et appelant de tous ses vœux le moment où elle serait dégagée de sa parole, quand Antoinette entra avec précaution dans son boudoir, et après un moment de silence employé à se recueillir et à examiner le visage de sa maitresse, elle lui dit en souriant :

— Une bonne nouvelle ferait-elle bien plaisir à madame la comtesse?

— Une bonne nouvelle! répéta la jeune femme avec vivacité; M. de Beaulieu est de

retour ? Vous l'avez vu ? Mais parlez donc, mademoiselle!

— M. le marquis vient d'arriver, dit Antoinette, mais avant de l'introduire, je crois nécessaire de vous rassurer...

— Mon frère est blessé!

En prononçant ces mots, Pauline se leva et s'élança vers la porte, qui s'ouvrit et livra passage à un homme mal vêtu, coiffé d'un bonnet de laine, et le visage couvert par un bandeau noir qui le rendait méconnaissable : c'était Frédéric de Longpont.

Pour se faire reconnaître et dissiper les inquiétudes de sa sœur, Frédéric jeta son bonnet de laine, son bandeau, et l'énorme perruque qui le vieillissait de dix années au moins.

— Mon frère! s'écria Pauline d'un ton joyeux, mon cher Frédéric! pourquoi le comte n'est-il pas avec vous?

— Tu le sauras, ma Pauline, répliqua le comte avec le ton de l'embarras, tu le sauras... mais plus tard.

— Rien de fâcheux n'est arrivé à mon époux? — Et en faisant cette question, Pauline attachait sur son frère un regard interrogateur. — Marquis de Longpont, je n'ai pas un malheur ni une imprudence à déplorer? ajouta-t-elle après un moment de silence.

Frédéric posa un doigt sur sa bouche, et se retournant ensuite du côté d'Antoinette, du geste, il lui indiqua la porte.

— Laissez-nous, lui dit-il, et faites en sorte que la nouvelle de mon retour soit tenue secrète, au moins jusqu'à demain matin... Je n'exige pas davantage de la discrétion de mes gens!

Antoinette sortit, pensive et inquiète, car

l'ordre qu'elle venait de recevoir semblait être le présage de quelque malheur.

Quand Frédéric et Pauline furent seuls, ils se regardèrent sans oser prononcer une parole ; la sœur tremblait à l'idée d'interroger, et le frére craignait d'être obligé de répondre aux questions qui lui seraient faites ; enfin, Pauline rompit ce silence qui lui torturait le cœur, et ce fut d'une voix brève qu'elle dit à Frédéric :

— Marquis de Longpont, vous voulez en vain retarder le moment où vous me donnerez des nouvelles de mon époux; cette horrible incertitude me tue! Je veux connaître la vérité ; je vous supplie, Frédéric, je vous ordonne de me dire pourquoi le comte de Beaulieu ne vous a pas accompagné? Qui peut le retenir loin de moi? Cette mission diplomatique, vous seul en étiez chargé, et vous voici de retour, et vous ne pouvez me

dire le jour, l'heure où mon époux reviendra. Mais il est donc mort?

Et Pauline se mit à pleurer.

Avant de s'expliquer, Frédéric voulut apaiser le bruyant chagrin de sa sœur, mais il ne put y parvenir, et ses exhortations ne provoquèrent que des sanglots et des plaintes amères contre lesquels il n'eut pas la patience de lutter. Commodément assis sur une moelleuse bergère, Frédéric s'y étendit, croisa les jambes et s'endormit en murmurant d'une voix entrecoupée par de vigoureux baillemens:

— A six heures... Pauline. . tu m'éveilleras... pour dîner.

Et bientôt on n'entendit dans l'élégant boudoir que des sanglots étouffés, et un ronflement bruyant, cadencé.

— Il dort! s'écria Pauline en essuyant les pleurs qui inondaient son charmant vi-

sage; il dort! et me laisse seule avec ma douleur, mes appréhensions!... Oh! le mauvais cœur!

La comtesse ignorait que son frère avait fait une douzaine de lieues à travers des terres détrempées par de grosses pluies, qu'il s'était perdu dans Paris, en voulant revenir à son hôtel sans demander le chemin qu'il fallait prendre pour y arriver, et qu'enfin, à peine de retour, il se voyait contraint de repartir pour dérober sa tête au décret de proscription qui la menaçait.

Pendant que le marquis de Longpont se livrait aux douceurs d'un repos réparateur, la nouvelle de son retour, que la femme de chambre n'avait pu tenir secrète, le concierge étant de moitié dans cette confidence, cette nouvelle était venue réveiller dans l'ame de l'intendant Renaudin des idées qui y sommeillaient, en attendant une

occasion favorable pour se produire au grand jour.

Cette fois, le club révolutionnaire de l'hôtel, abandonnant le lieu ordinaire de ses séances nocturnes; la vaste antichambre qui séparait les appartemens du comte de Beaulieu de ceux du marquis de Longpont, le club, convoqué à la hâte par l'intendant Renaudin, vint se réunir dans une des cuisines de l'hôtel.

Le concierge, le cocher, un garçon d'écurie, le cuisinier et son marmiton, le valet-de-chambre du comte et celui du marquis, le frotteur et la femme de chambre, qui s'était rendue la première à l'invitation de Renaudin, tels étaient les membres du club : l'intendant se flattait d'être l'ame qui pense et la volonté qui fait agir.

Renaudin ouvrit la séance par ces mots :

— Monsieur le marquis de Longpont est de retour?

— Il est arrivé secrètement, ajouta le concierge.

— Et dans un piteux état... si j'en crois votre rapport, dit le cocher en s'adressant au concierge.

— Et moi, son valet-de-chambre! il ne m'a pas fait appeler!

— On vient de me commander six poulets froids, des petits pâtés, également froids, articula le cuisinier; que veulent-ils faire de tout cela?

— Mais, le manger apparemment; reprit Antoinette en souriant.

— C'est possible, dit Renaudin, c'est même probable; mais c'est pour manger en fuyant; ce sont des provisions de bouche afin de n'avoir à craindre la disette ou les

mauvaises auberges qu'on rencontrera sur son chemin.

— Il faudra une voiture, dit le cocher, car si j'en crois votre rapport, et il s'adressa de nouveau au concierge, le marquis est arrivé à pied, comme le premier venu.

— Qu'a-t-il fait de sa berline? dit le garçon d'écurie; nous n'avons qu'un landau et un cabriolet qui ne peuvent courir la poste; a-t-il donc brisé sa berline?

— Et chassé son insolent piqueur, ajouta le valet-de-chambre du marquis en élevant la voix.

— Si vous disiez fidèle, monsieur Dubois, reprit Antoinette d'un ton sévère, j'aurais pu vous apprendre pourquoi André n'était pas revenu avec son maître.

— Comme si mademoiselle Antoinette le savait! comme si monsieur Frédéric lui

avait fait des confidences !... Le temps n'est plus...

Et le valet-de-chambre Dubois se mit à rire aux éclats.

L'intendant Renaudin, qui tenait à conserver les bonnes grâces de la femme-de-chambre, prit aussitôt la défense du piqueur André.

— Monsieur Dubois a sans doute oublié, dit-il gravement, que mademoiselle Antoinette est recherchée en mariage par le piqueur du marquis de Longpont ; il a donc eu tort de se servir de l'expression : « Chassé ! » On ne chasse pas un serviteur honnête et dévoué, monsieur Dubois.

— Dans cette maison, on ne chasse pas même les fripons, répliqua Dubois en regardant Renaudin de manière à se faire comprendre de tous ceux qui l'entouraient.

— Je m'en suis aperçu , monsieur le valet-de-chambre, répliqua Renaudin en ricanant ; mais ce qui n'a pas été fait jusqu'alors pourra se faire; vienne une occasion, et vous en aurez la preuve.

— Je l'attendrai avec la plus vive impatience, Monsieur Renaudin, continua Dubois, et puisque le futur époux de mademoiselle Antoinette, le piqueur André, nous a remis sur le compte de son maître, je demande qu'avant de partir, d'émigrer, le marquis de Longpont récompense nos services passés et notre dévouement à sa personne, par des sommes en numéraire, des objets mobiliers ou des diamans, mais point d'assignats! Il est bien entendu qu'à chacun selon son zèle.

— Égalité dans le partage, fraternité ou la mort! articula le garçon d'écurie d une

voix sinistre ; la république une et indestructible l'a dit.

— Et elle avait raison de le dire, reprit Renaudin ; tous les hommes sont égaux! Tous les hommes sont égaux et doivent s'entr'aider! c'est pourquoi je demande à être votre intermédiaire auprès du jeune Frédéric de Longpont pour lui présenter votre projet sous l'aspect le plus favorable...

— Et s'il refuse d'y souscrire, interrompit Dubois, si cette sotte pensée lui venait à l'esprit... Oh! alors, malheur à lui !

Antoinette ne peut retenir un mouvement d'indignation.

— Qu'oseriez-vous donc tenter? s'écria-t-elle.

— La fin de cette journée vous l'apprendra, citoyenne Antoinette, fiancée du bel André.

Et Dubois se rapprochait de la femme-de-chambre en riant ironiquement.

— Si le marquis est généreux, ajouta-t-il, je te demanderai la permission de te faire mon cadeau de noces, à la condition que je serai ton garçon d'honneur.

Antoinette allait répondre, quand des clameurs s'élevèrent dans la rue du Faubourg, et vinrent jeter l'épouvante dans l'ame des laquais de l'hôtel. Le plus profond silence régna dans la cuisine, toutes les oreilles étaient attentives, et on entendit distinctement les mots : « Arrêtez! arrêtez ! c'est un agent de Pitt ! un Vendéen ! un aristocrate ! A la lanterne, le suspect! » Des battemens de mains, des éclats de rire accompagnaient les vociférations d'une troupe d'hommes et de femmes qui couraient à travers le faubourg, heurtant à toutes les portes, lançant des pierres dans les

croisées, et qui, par intervalles faisaient retentir les airs des cris : « Vive la nation ! Vive la république ! A bas monsieur et madame Véto ! (1) »

— Hum ! hum ! grommela l'intendant ; voici qui ressemble à une insurrection.

Le bruit produit par des vitres qui se brisent en tombant sur le pavé vint encore augmenter les terreurs du club sur lequel Renaudin comptait pour le coup de main qu'il méditait ; il s'était dit : « Ce sont des hommes solides, des hommes qui n'ont peur de rien, ils m'aideront ! » Mais en les voyant pâlir et trembler à l'idée qu'ils allaient peut-être avoir à lutter contre une populace en furie qui déjà, sans doute, s'apprêtait à envahir l'hôtel, Renaudin,

(1) La multitude désignait ainsi Louis XVI et Marie-Antoinette.

dont le courage était au moins équivoque, ne put cependant s'empêcher de dire à haute voix :

— Eh quoi! vous avez tous le désir de vous enrichir par un moyen illicite, dangereux! et pas un de vous n'ose bouger de sa place pour savoir ce que nous avons à craindre? Vous avez peur! vous êtes tous des lâches!

Antoinette se dirigea vers la porte, et avant de sortir, s'adressant à Renaudin :

— Je vous laisse au milieu de gens qui, à votre instigation, ont conspiré la ruine de leurs maîtres, lui dit-elle; jusqu'à ce moment, j'ai fait tous mes efforts pour laisser ignorer à la comtesse de Beaulieu, à ma bonne maîtresse, les horreurs commises au nom de la liberté, et je vous rends cette justice, monsieur Renaudin, vous m'avez bien secondé dans mon projet; mais aujour-

d'hui, l'homme que je croyais honnête se montre cupide; celui dont je me plaisais à faire l'éloge aspire secrètement à s'emparer des biens d'une famille à laquelle il doit ce qu'il est. C'est une noire ingratitude dont je ne serai point la complice. Agissez de votre côté, moi, je vais faire mon devoir en prévenant de grands malheurs.

— Elle va vous dénoncer au marquis! s'écria Dubois sans oser faire un mouvement pour retenir Antoinette.

— Il faut l'empêcher de sortir, dit Renaudin, dont le teint était blafard, et qui depuis quelques instans tremblait de colère.

— Oui! oui! crièrent les autres domestiques; il ne faut pas que la femme-de-chambre nous quitte!..... elle ne sortira pas!

— Quel est celui d'entre vous qui aura la hardiesse de l'en empêcher?

L'homme qui venait d'adresser cette question menaçante était entré furtivement dans la cuisine, et, se plaçant entre la femme-de-chambre et le groupe au milieu duquel Renaudin s'était prudemment retiré, il réitéra sa question avec le ton de l'ironie.

— André! c'est vous! s'écria Antoinette avec l'accent de la surprise.

— André! répétèrent les autres domestiques qui ne pouvaient reconnaître le piqueur du marquis de Longpont.

C'est qu'en effet André n'avait point sur les épaules un habit de livrée et des bottes à l'écuyère aux jambes; c'est qu'André était vêtu comme un marquis, mais un marquis débraillé, sali, chiffonné, et qui

aurait fait l'orgie quarante-huit heures durant.

Renaudin crut avoir deviné le motif qui avait décidé André à s'introduire furtivement dans l'intérieur de l'hôtel, et pour la première fois de sa vie, il se sentit assez de courage pour mettre à exécution ce qu'il avait résolu. Quittant le groupe, au milieu duquel il s'était retranché, Renaudin s'avança au devant d'André, et lui dit :

— Des clameurs, significatives pour qui sait les comprendre, viennent de se faire entendre au dehors ; le peuple poursuivait un homme qu'il voulait accrocher à la lanterne ; mais cet homme a su se soustraire à la mort, en escaladant une muraille, et en s'introduisant furtivement ici... Qu'on dise un mot, et cet homme, innocent ou coupable, périra violemment... André, ce

mot, que personne, peut-être, n'oserait prononcer, ce mot, je le dirai, répéta Renaudin en élevant la voix, si Antoinette ne nous promet de garder le silence... Vous pouvez obtenir cela d'elle, et sauver votre tête?

— Des conditions! dit André ; et pourquoi veut-on qu'elle garde le silence! Avez-vous donc commis un crime dont elle a été le témoin involontaire? ou voulez-vous le commettre et l'empêcher de sauver les victimes que vous avez résolu d'immoler? Pas un de vous ne répond?

André tira des poches de son habit deux pistolets et les arma.

— Je veux une réponse, continua-t-il en ajustant Renaudin et le valet-de-chambre Dubois, je veux ma part du complot que vous avez ourdi.

— Vous êtes fou, mon cher monsieur André, vous êtes fou! dit Renaudin en

essayant de sourire ; nous n'avons que des dessins honnêtes, des dessins...

Un violent coup de sonnette vibra jusque dans la cuisine, et produisit l'effet d'une commotion électrique sur tous ceux qui s'y trouvaient rassemblés. Antoinette sortit précipitamment en disant :

— C'est la sonnette de madame la comtesse !

— C'est pour le dîner de monsieur le marquis, ajouta le cuisinier en bousculant son marmiton qui alla se heurter le front contre un fourneau ; eh vite ! dépêchons !

André désarma ses pistolets, les remit dans sa poche, et saisissant le bras de Renaudin, il lui dit, en le prenant à part :

— Monsieur l'intendant, le peuple, qui me poursuivait tout-à-l'heure est allé plus loin exhaler son impuissante fureur. Je n'ai plus rien à craindre, tandis que vous,

monsieur, vous devez trembler pour votre place qu'il dépend de moi de vous faire perdre.

Renaudin voulut balbutier quelques mots.

— Veuillez ne pas m'interrompre, continua André en s'animant; j'exige que toutes les personnes qui sont ici... j'en excepte le cuisinier dont le service est nécessaire... j'exige qu'elles me suivent à l'instant même dans une des caves de l'hôtel; vous serez des nôtres, M. Renaudin...

— Mais je ne comprends pas trop ce caprice...

— Un peu de patience, M. Renaudin; ne vous ai-je pas dit que je voulais ma part du complot que vous avez ourdi?

— Nos parts en seront moins fortes, mais André est un homme de cœur et de résolution, un brave garçon, surtout.

Et le valet-de-chambre Dubois, qui avait prononcé son éloge, offrit cordialement la main au piqueur.

André fit un geste de mépris, et s'adressant au cuisinier qui mettait sa broche en mouvement :

— Jacquemin, lui dit-il d'une voix impérative, prenez les clefs des caves, allumez votre lanterne, et passez devant nous.

Le cuisinier obéit, et André s'empara du bras de Renaudin, et fit défiler devant lui valets-de-chambre, cochers, concierge, garçon d'écurie et jusqu'au marmiton ; tous prirent le chemin des caves, le cuisinier en tête. Pendant le trajet, l'intendant murmurait entre ses dents : « C'est drôle ! c'est fort original ! » Mais quand André s'arrêta devant la porte du caveau qui recelait les vins fins et les liqueurs, ce qui était

situé à trente pieds sous terre; Renaudin conçut des craintes et allait les communiquer à ceux qu'il regardait déjà comme des compagnons d'infortune, mais ceux-ci descendaient gaiement les quarante marches conduisant à ce caveau souterrain.

La pensée que les meilleurs vins du marquis allaient être mis au pillage, cette pensée avait fait sourire le cocher; le concierge en tressaillait de joie; quant aux deux valets-de-chambre, ils riaient tout bas de l'exclamation échappée au garçon d'écurie :

— Je vais me procurer un divertissement vineux! avait-il dit, en se précipitant, le premier, dans l'étroit escalier du caveau.

Le petit marmiton tremblait de tous ses membres : il avait peur des revenans.

André descendit, tenant toujours par le

bras l'intendant Renaudin, et quand ils furent arrivés devant la double-porte que le cuisinier s'apprêtait à ouvrir, le piqueur prit la lanterne des mains du Vatel aux gages d'un marquis, et le renvoya en lui disant :

— Jacquemin ! retournez à votre broche.

Le cuisinier avait le plus profond respect pour les vigoureux poignets du piqueur de son noble maître, aussi, s'empressa-t-il d'obéir.

— Nous sommes tous réunis ! s'écria André, en élevant la lanterne pour s'en assurer par lui-même.

— Tous, répliqua Renaudin, et tous impatiens de connaître les motifs de cette mystérieuse réunion ?

André était placé près de la porte : un coup-d'œil rapide lui apprit que rien ne

s'opposait au projet qu'il avait conçu et qu'il mit à exécution en lançant sa lanterne au fond du caveau ; l'obscurité le favorisait, il fit un bond en arrière, poussa violemment la porte, retira la clé de la serrure, et avant de monter l'escalier, il dit, en élevant la voix : « Jusqu'à demain, mes braves » conjurés ! » Puis, il s'enfuit précipitamment, sans oublier toutefois de refermer la double-porte et de garder les clés.

— Les oiseaux sont en cage, se dit André ; Jacquemin est un poltron que je ferais entrer dans la plus petite de ses casseroles, si la fantaisie m'en prenait... il conservera sa liberté... Maintenant, à nous deux, fidèle Isabelle !

Et le piqueur s'achemina lentement vers l'anti-chambre.

III.

La femme-de-chambre y entrait, venant de l'appartement de la comtesse de Beaulieu. A la vue d'André, ses joues se colorèrent d'un vif incarnat, ses yeux s'animèrent d'une expression de tendresse, et elle lui serra la main, en disant, du ton le plus affectueux :

— Cher André, vous avez exposé vos jours pour sauver votre maître ; c'est une belle action qui vous honore à mes yeux.

— Qui m'honore, répéta André d'un ton ironique : oui, vous avez raison, Isabelle, cette action, fort ordinaire après tout, me donne des droits à votre reconnaissance ; elle vous a conservé un amant qui vous est cher.

— Un amant, balbutia la jeune fille en pâlissant.

— N'essayez pas de nier, Isabelle, jai des preuves de votre trahison, des preuves irrécusables. Il fallait que je fusse bien aveuglé pour croire que je l'emporterais, dans votre cœur, sur un marquis... Vainement, mes camarades d'anti-chambre semblaient avoir pris à cœur de détruire mes illusions, en me répétant sans cesse que vous n'étiez entré au service de la comtesse de Beau-

lieu, que par la protection de son frère, le marquis de Longpont, et qu'il lui avait fallu vaincre les répugnances de sa sœur pour la décider de garder à son service une femme-de-chambre qui avait des manières de grande dame, une éducation plus qu'ordinaire et un nom de baptême qu'il fallut changer par égard pour les trente quartiers de noblesse de madame de Beaulieu. J'étais un fou, que je croyais à la sincérité de votre amour, à vos paroles menteuses, à ce bonheur que vous me faisiez espérer... Tout cela n'était que fausseté!! odieux calcul!... En effet, un mari pouvait vous être nécessaire pour cacher la suite inévitable de vos scandaleux désordres, et vous vous étiez dit, sans doute, que le piqueur de votre noble amant se trouverait très honoré d'être ce mari complaisant.

— André, vos suppositions m'outragent, et si la colère ne vous égarait...

— De la colère ! mais, non, je suis calme et de sang-froid ; on ne ramène pas à soi un cœur qui s'est donné à un autre... Vous appartenez au marquis de Longpont, Isabelle, vous lui appartenez corps et ame... Il serait bien ingrat de ne pas récompenser tant d'amour, de sollicitude... — Et André serra la main de la jeune fille, et lui dit : Vous serez marquise de Longpont ; il est juste que le séducteur épouse sa victime.

— André, ne parlez pas ainsi !

— Et pourquoi ? avez-vous donc peur du bonheur qui s'offre à vous... Mieux vaut un marquis pour époux qu'un pauvre diable aux gages du premier venu qui pourra payer ses services... le sort d'un domestique est trop précaire pour être envié...

— Vous avez de l'ambition, André !

— J'en aurai pour nous deux, Isabelle, dit André en relevant fièrement la tête, et puisque l'occasion est favorable, je ne la laisserai pas échapper. Venez, suivez-moi.

Et André serra convulsivement la main de la jeune fille et l'entraîna vers l'appartement de la comtesse de Beaulieu.

Frédéric, en entendant du bruit, s'était levé pour en connaître la cause, et ce fut lui qui ouvrit la porte du boudoir où il était en tête à tête avec sa sœur.

—Ah! c'est vous, André, dit-il en voyant entrer son piqueur, soyez le bien-venu. — Et s'adressant à sa sœur : — Ma chère Pauline; remercie mon libérateur de son généreux dévouement; bon Dieu! ajouta-t-il avec le ton de l'effusion, je lui dois la vie.

— Nous saurons récompenser cette belle

action, lui dit la comtesse sans daigner regarder en face l'homme que son frère venait de proclamer son libérateur ; une pension suffisante à vos besoins...

— Je ne demande pas d'argent ! s'écria André en élevant la voix.

— Cependant, reprit la comtesse, dans votre situation, il me semble qu'une pension...

— Ne me satisferait pas, dit André, et puisque vous voulez absolument vous acquitter envers moi, je dois vous faire connaître le prix que je mets au service que j'ai rendu au marquis de Longpont.

Et André tira d'une des poches de l'habit qu'il avait troqué avec Frédéric à l'auberge du *Brutus Français*, un élégant souvenir en maroquin vert, fit jouer le bouton d'acier qui le fermait secrètement, puis y chercha deux lettres, qui se trouvaient avec des pa-

piers insignifians, et les déploya lentement et en regardant alternativement Frédéric et Isabelle.

Le marquis suivait, d'un œil inquiet, tous les mouvemens de son piqueurs; quant à Isabelle, honteuse et confuse, elle tenait ses yeux baissés et attendait, en tremblant, les résultats du projet conçu par André.

La comtesse de Beaulieu jouait avec sa petite chienne, l'espiègle Sultane, qui s'amusait à lui déchirer les garnitures de sa robe.

André s'avança près de la cheminée, s'y adossa, afin que la comtesse, qui était assise à l'un des angles, et le marquis de Longpont un peu en arrière, mais le visage tourné du côté du foyer de la cheminée, pussent tous deux le voir et l'entendre. Isabelle avait eu la pensée de s'enfuir, mais elle n'en avait pas eu la force, et elle

resta debout, la main appuyée sur le dossier d'un fauteuil.

Sultane ne connaissait pas André, aussi quitta-t-elle la garniture de robe qu'elle avait mise en lambeaux pour japper après lui.

— Vous devez avoir besoin de repos, André, lui dit la comtesse, vous pouvez-vous retirer, monsieur le marquis vous le permet, et moi, je vous y engage,

— Je ne profiterai pas encore de cette permission, dit André; avant de sortir de ce boudoir j'ai un devoir à remplir.

— Un devoir! répéta la comtesse d'un ton qui indiquait sa surprise, mais, en vérité, marquis, cet homme n'est pas dans son bon sens, votre aventure de Dammartin a troublé sa raison.

— Non, madame la comtesse, non, André n'est pas fou, il sait ce qu'il dit et ce qu'il veut; monsieur votre frère le devine,

sans doute, car il n'ose me regarder en face.

— Depuis quand un valet a-t il la hardiesse de parler ainsi à son maître? s'écria Frédéric en se renversant sur son fauteuil; je vous défends de prononcer un mot et vous ordonne de sortir.

André haussa les épaules et lut à haute voix la lettre suivante :

« Frédéric,

» Votre absence me rend la plus malheu-
» reuse des femmes; elle me laise en butte
» aux exigences, aux caprices de votre
» sœur. »

— Que signifie cette lettre, demanda la comtesse, par qui a-t-elle été écrite?

— Ma chère Pauline, dit Frédéric avec

vivacité, cela ne saurait t'intéresser. — Et s'adressant à André : — Je vous ordonne de me rendre ce portefeuille et les papiers qu'il contenait.

— Lecture faite, je pourrai peut-être accéder à ce désir, dit André ; quant à présent, écoutez, marquis de Longpont, et vous aussi, comtesse de Beaulieu.

Et André continua de lire.

« Vous ne savez pas, Frédéric, tout ce
» qu'il y a d'amertume dans la condition
» précaire où votre amour m'a placée,
» quelles humiliations il me faut dévorer en
» silence; ma tendresse me donne du cou-
» rage, et chaque jour je me dis : A de-
» main, peut-être il sera ici! La journée
» s'écoule, la nuit vient et j'espère vous
» presser bientôt sur mon sein, vous em-
» brasser la première, avant votre sœur ;

» que je m'efforce d'aimer pour vous plaire,
» Frédéric, et qui ne peut oublier un seul
» instant la distance qui sépare une com-
» tesse de sa femme-de-chambre. »

— Quoi! Antoinette a eu l'audace d'écrire ces lignes! dit Pauline dont l'œil flamboyait; marquis de Longpont, vous avez pu vous oublier jusqu'à former une liaison avec cette fille! une domestique à mes gages!

Isabelle voulut balbutier quelques mots, mais André ne lui en laissa pas le temps.

— Nous passerons la nuit pour lire deux malheureuses lettres, dit-il en frappant du pied; marquis de Longpont, veuillez imposer silence à votre sœur; il m'importe de bien établir les faits, avant de dicter des conditions; vous ne pouvez, marquis, vous refuser à me donner toutes les satisfactions

que je vous demanderai. Votre liaison avec Isabelle ne saurait être mise en doute... Le fragment de lettre que je viens de lire suffit pour établir le preuve que vous vous êtes oublié, je me sers des expressions de madame la comtesse, jusqu'à aimer une domestique! En voici une autre qui me concerne. Je lis!

» Frédéric,

« Ce que vous exigez de moi me parait
» blâmable; je ne me crois pas assez mé-
» chante pour faire froidement et avec in-
» tention, le malheur d'un homme qui
» m'aime sincèrement; André est un gar-
» çon honnête, zélé pour votre service et
» qui vous est tout dévoué; André a d'ex-
» cellentes qualités qui feront le bonheur de
» la femme qu'il choisira, mais je ne me

» déciderai jamais à l'accepter pour époux.

» Au moment de fermer ma lettre, je » reçois un billet, signé de vous, Frédéric, » et dans lequel vous me suppliez, au nom » de notre amour, de prendre André pour » époux, je pourrais résister à un ordre, » mais à une de vos prières, je ne m'en sens » pas le courage. Je lui dirai que je con» sens à devenir sa femme, que j'espère » qu'il me rendra heureuse, et, avec un peu » de coquetterie, j'achèverai de tourner la » tête de ce pauvre garçon.

» Mais ce soir, Frédéric, je veux l'expli» cation franche et sincère de votre con» duite envers moi. Je vous attendrai.

» ISABELLE. »

— C'est scandaleux! s'écria la comtesse de Beaulieu en s'agitant sur son fauteuil.

— Nous sommes en famille, reprit André, et nul ne peut se scandaliser ici.

— Marquis de Longpont, renvoyez donc ce laquais à l'antichambre, son langage me crispe, m'agace les nerfs.

— J'ai besoin de toute l'indulgence de madame la comtesse de Beaulieu, reprit André avec un flegme imperturbable, et j'espère ne pas la réclamer en vain. J'ai dit que nous étions en famille et que nul ici n'avait le droit de se scandaliser... En effet, du moment que monsieur le marquis de Longpont consent à tout réparer par un mariage.

Frédéric, auditeur attentif jusque-là, autant par nonchalance que par ce sentiment de supériorité intime qui lui faisait dire que tout ce verbiage cesserait quand il le voudrait, Frédéric, en entendant André prononcer le mot *mariage* ! se leva brus-

quement, et partageant alors l'indignation dont sa sœur était animée, il s'écria :

— Monsieur André, il est des services qu'on ne devrait jamais accepter de gens de votre espèce ; la nuit dernière j'ai été votre obligé, mais ne croyez pas tirer un grand profit du dévouement que vous avez fait paraître à mon égard... De vous à moi rien de commun... Je vous donnerai de l'or pour vous récompenser, mais n'exigez pas davantage, si vous ne voulez éprouver un refus formel.

Marquis de Longpont, je vous ai dit que la nécessité, l'impérieuse nécessité vous obligeait d'épouser la jeune fille que vous avez séduite, déshonorée, et vous avez feint de ne pas me comprendre... Eh bien! maintenant, vous n'êtes plus le maître de dicter des conditions... Isabelle sera marquise de Longpont !

— Jamais! jamais! dit Frédéric d'un ton énergique.

— Monsieur le marquis, ajouta Isabelle d'une voix tremblante, croyez bien que je ne partage pas les idées d'André, et que la violence qu'il veut vous faire.

— Isabelle! je vous ordonne de vous taire! s'écria André d'un ton menaçant; votre perfidie m'a donné des droits sur vous, et je n'en userai que pour assurer votre bonheur; c'est de la générosité, sans doute, mais au moment de devenir votre beau-frère, je ne me sens pas la force de vous accabler de reproches... Vous serez la femme de monsieur de Longpont, car les titres de comte et de marquis sont à jamais abolis, mais en perdant d'antiques parchemins, vous conserverez une fort belle fortune.

— Décidément, cet homme est fou! dit comtesse de Beaulieu.

— Pas si fou, madame, reprit aussitôt André en souriant, car je ne me suis pas oublié; et la Convention nationale aidant, je ferai un excellent mariage, qui me rendra riche... — Et il se rapprocha de la comtesse. — Pauline de Beaulieu, lui dit-il d'une voix solennelle, je vous demande votre main.

La comtesse se mit à rire aux éclats, et elle regarda son frère comme pour lui dire : « Mais délivrez-moi donc de la présence de ce pauvre insensé! »

Frédéric avait les yeux fixés sur un cordon de sonnette, que sa main ne pouvait atteindre, et qu'il eût agité vingt fois pour se débarrasser d'André, si celui-ci, qui avait deviné son intention, ne l'eût en quelque sorte tenu prisonnier sur le fauteuil qu'il occupait.

Le piqueur ne se découragea pas du ton

railleur avec lequel la comtesse venait d'accueillir sa demande en mariage, seulement, il s'étonna de trouver la jeune femme aussi folle, aussi rieuse, après la perte cruelle qu'elle avait faite et qui la rendait veuve et maîtresse de ses actions ; il attribua cette manière d'agir à une force de caractère qu'il admirait dans une femme ; aussi, ne prit-il aucun ménagement pour lui rappeler qu'elle pouvait former de nouveaux liens, les premiers ayant été violemment brisés.

— Je ne vous comprends pas, lui dit la comtesse, qui ne prêtait que peu d'attention à ce que disait André; quels liens ont été brisés violemment ?

— Les vôtres, comtesse de Beaulieu ; votre époux ...

Frédéric ne fit qu'un bond de son fauteuil à la place où était André, et s'atta-

chant à lui avec toute la vigueur de la re solution, il l'étreignit en disant :

— Misérable, pas un mot de plus !

Mais André ne craignait pas de lutter avec un être aussi frêle que le marquis; aussi, dédaignant la menace que celui-lui faisait, il ajouta, en élevant la voix :

— Comtesse de Beaulieu, vous êtes veuve; votre époux a été tué sous les murs de Verdun, par une balle française!

— Ah! marquis de Longpont, comme vous m'avez trompée!...

En achevant ces mots, la comtesse succomba à la profonde émotion que lui causait la mort de son époux, annoncée aussi brusquement.

— Ce n'est qu'un évanouissement, dit André en repoussant le marquis de Longpont et en le contraignant de s'asseoir.

Pendant que ceci se passait entre le

marquis et son piqueur, Isabelle prodiguait les soins les plus empressés à la comtesse, et s'efforçait, à l'aide d'un flacon de sels, de la rappeler à la vie; la jeune fille, honteuse du rôle qu'André lui faisait jouer, ne put s'empêcher de lui témoigner toute l'indigation qu'elle en éprouvait.

— Vous êtes un méchant homme! lui dit-elle.

— Pauvre fille! lui répliqua dédaigneusement André, connaissez donc vos amis et fiez-vous à eux.

— Ne croyez point aux discours de cet homme, reprit Isabelle en s'adressant au marquis; il est d'accord avec vos autres domestiques, pour vous dépouiller, pour vous dénoncer, peut-être.

— Et ajoutez, pauvre fille, que je puis envoyer à l'échafaud le dernier des marquis de Longpont, qui, en mourant, entraînerait

après lui, sa sœur, la veuve du comte de Beaulieu... Et ici, marquis, ce n'est point une vaine menace que je vous fais pour vous effrayer... Le décret de la Convention, qui punit de mort tous les émigrés rentrés en France, ce décret n'a que peu de jours d'existence, aussi l'exécute-t-on avec rigueur, et on peut vous l'appliquer, monsieur, car vous avez émigré ; vous vous êtes trouvé dans les rangs de l'armée prussienne, à la prise de Verdun; gentilhomme français, vous avez porté les armes contre la France, votre patrie, et après avoir laissé parmi les morts un des vôtres, l'époux de votre sœur, vous vous êtes dit : « Retournons à Paris! » C'était de la démence, mais un grand seigneur comme vous, ne pouvait croire qu'on oserait attenter à sa liberté, à sa vie... Erreur, monsieur le marquis, les priviléges ont été déchirés par le

peuple, et tout noble que vous êtes, il se trouvera dans Paris plus d'un officier municipal pour vous décréter d'arrestation, et vous envoyer à la Force ou au Luxembourg, deux prisons auxquelles le bourreau rend de fréquentes visites.

— Quelle horreur ! dit Isabelle.

— Ce sont de tristes vérités, sans doute, dit André en soupirant, mais il importe de vous les faire connaître, monsieur. Quand je suis arrivé ici, un seul projet occupait ma pensée : celui de me venger d'une indigne trahison. Amant bafoué par la femme que j'idolâtrais, je m'étais promis de la tuer et de vous provoquer en duel, vous, marquis, auquel j'avais sauvé la vie; échanger une balle avec vous, tel était le prix du service, dont vous n'aviez pas dû perdre encore le souvenir... Au moment de pénétrer dans cet hôtel, je suis assailli par plusieurs

hommes qui prétendent me reconnaître. — C'est un aristocrate! un chouan! disent-ils en me menaçant. — Je veux nier. — A la lanterne, le marquis! s'écrie-t-on. — Une mort violente m'a toujours fait peur, et en cette occasion, le désir de m'y soustraire doubla mes forces et mon courage... et puis l'obscurité me favorisait. Je pris la fuite. La rue voisine longeait le mur du jardin de l'hôtel : je m'y jetai, bien décidé à escalader la muraille pour échapper aux furieux qui me poursuivaient en hurlant à mon oreille le décret qui punit de mort les émigrés rentrés en France... Je parviens à m'introduire dans votre hôtel, marquis de Longpont, et sous les habits de livrée de vos domestiques, je retrouve les fanatiques de la rue, les furieux qui en veulent aux jours de ceux qui sont nobles et riches..... On conspirait aussi votre ruine, et je vous

l'avoue, la pensée qu'on pouvait vous forcer à morceler votre fortune, à la partager entre gens qui n'avaient aucun droit à invoquer pour vous y contraindre, cette pensée m'a suggéré le hardi projet que je mets à exécution dès à présent... Je ne suis ni un insensé ni un sot... J'ai calculé toutes les chances pour ou contre moi, et maintenant je suis certain de gagner... Vous ne vous heurterez point à l'échafaud, marquis de Longpont, en m'opposant un imbécile refus... La main d'Isabelle, de la femme-de-chambre de votre sœur, voilà le bouclier qui vous préservera des fureurs populaires; vous aurez bien mérité de la patrie et des sans-culottes en brisant votre blason... Et votre sœur, la veuve d'un émigré mort dans les rangs d'une armée prussienne, votre sœur suivra votre exemple; elle perdra son titre de comtesse pour de-

venir la femme d'un valet-d'écurie, de M. André, homme de rien aujourd'hui, mais qui demain, si les circonstances le servent, saura se placer honorablement.

— Je vous croyais honnête homme, André, dit le marquis avec le ton de l'accablement, je me suis trompé !

La comtesse avait repris l'usage de ses sens, mais elle était trop absorbée dans sa douleur pendant qu'André faisait longuement connaître ses projets, pour qu'elle pût élever la voix et témoigner son indignation et le mépris qu'elle éprouvait pour l'homme qui semblait maîtriser son frère et le fasciner du geste et de la voix; mais quand le piqueur lui eut dit quel était son espoir, elle se leva et se jeta dans les bras de son frère en lui disant :

— Frédéric, mais c'est affreux que d'être

ainsi torturée!...... Donne de l'or à cet homme... qu'il prenne mes diamans, notre argenterie, fais qu'il soit riche et que nous n'entendions jamais parler de lui ni de son indigne complice.

— Madame la comtesse, dit Isabelle d'une voix ferme et respectueuse, je n'entrerai jamais dans une famille qui rougirait de m'avoir choisie... Quoi qu'en dise André, je ne consens point à devenir la femme de votre frère...

— Mais vous voulez bien être sa maîtresse! s'écria André du ton de l'emportement; écoutez, Isabelle, ce que j'ai résolu s'accomplira.. nous serons riches tous deux... heureux, nous ne pouvons l'être... La comtesse sera toujours grande dame et et méprisera son mari... Quant au marquis, à défaut de danseuses d'opéra, il ira chercher des distractions dans les coulisses

du théâtre de la République... La tragédienne remplacera la danseuse... Il a été infidèle amant, il sera époux inconstant.... Mais qu'importe! votre enfant aura un nom et du pain.

— Son enfant ! dit Pauline.

Isabelle baissa les yeux et murmura d'une voix faible :

— Il n'est que trop vrai, et dans quelques mois...

— Je savais cela ! articula sèchement Frédéric.

— Et, généreusement, monsieur le marquis hâtait les préparatifs de notre mariage, reprit André; sans notre voyage aux frontières, je serais l'époux d'une femme dont le cœur appartiendrait à un autre, et le père d'un enfant qui aurait mis la désunion dans notre ménage... Grand merci! dernier des Longpont, mais je n'accepte pas vos

lourds bienfaits, et grace à la république, je vous contraindrai de subir ma volonté... Notre double mariage se célébrera le même jour... il est trop tard maintenant, pour se mettre en quête d'un notaire qui dressera nos contrats... — Demain je m'en occuperai... D'ici là, monsieur le marquis, n'essayez pas de m'échapper par la fuite... Vous êtes mon prisonnier, et à la première tentative, je vous traiterais en ennemi... c'est-à-dire, sans pitié.

Et André montra les pistolets qu'il avait en poche.

— Résignez-vous, marquis, et faites comprendre à madame votre sœur qu'il vaut mieux se mésallier que de jeter sa tête au bourreau .. Venez avec moi, Isabelle.

Et André n'attendit pas le consentement de la jeune fille pour la faire sortir du boudoir, dont il referma la porte derrière

lui; puis la barricada avec un large divan, sur lequel il entassa plusieurs fauteuils; un lourd guéridon couronnait ce rempart improvisé; Isabelle regardait agir André de cet air stupide que l'étonnement et la surprise peuvent donner à la physionomie spirituelle; l'énergie, l'activité, les discours d'André, sa résolution de la marier à M. de Longpont, et d'épouser en même temps la veuve du comte de Beaulieu; ce brusque changement de caractère, cette subite métamorphose d'un homme qu'elle croyait sans énergie, et d'un désintéressement à servir de modèle, et qui se révélait à elle comme un ambitieux capable de tout sacrifier pour arriver au but qu'il s'était proposé d'atteindre, telles étaient les causes de la morne stupeur qui agissait avec tant de force sur l'esprit d'Isabelle, et lui ôtait l'usage de la parole; la jeune fille ne revint à

elle que quand André s'approcha en lui frappant familièrement sur le bras :

— Vous allez me suivre, dit-il ; ma chambre vous servira d'asile pour cette nuit.

— Vous me faites horreur ! lui réplique Isabelle.

— Rassurez-vous, belle fiancée d'un marquis ! Je respecterai votre innocence, votre vertu, et je serai certain que je vous retrouverai demain matin, alors que le notaire me demandera la future épouse du sieur Longpont, ex-marquis, et citoyen de la république française... Vous avez une tête folle, exaltée, et pour m'empêcher de faire votre bonheur et le mien, vous seriez capable... Je lis dans vos yeux que vous en avez le désir... de protéger la fuite de votre noble amant, dût-il vous en coûter la vie... Oh ! les femmes ne sont pas généreuses à

demi!... Ma chambre est située au troisième étage... la porte ferme comme un cachot de la Force... quant aux toits, ils sont inaccessibles... Je suis bien tranquille du côté de la fenêtre... elle est à soixante pieds du sol..... la chute serait mortelle..... Vous voyez, chère Isabelle, que ma sollicitude a songé à tout... Laissez-vous rendre heureuse, et si vos scrupules pouvaient vous décider à dire *non!* alors que l'officier municipal vous demandera si vous acceptez le sieur Longpont pour époux, songez à votre enfant, Isabelle, à la misère qui l'attend, et répondez *oui!* Et d'ailleurs, avez-vous le droit de refuser pour lui le nom et la fortune de son père?

— Mais quel intérêt vous fait agir en ma faveur? dit la jeune fille avec le ton de l'insistance ; un ami ne se conduirait pas autrement, et vous devez me haïr.

— Vous êtes du peuple, ma pauvre fille, et le peuple a relevé la tête et a brisé ses chaînes ; ses volontés sont des lois, ses caprices ne rencontrent plus d'obstacles... Le jour des représailles est arrivé ; assez long-temps, nous avons obéi, c'est à notre tour de commander... ce sont les principes que chacun professe hautement et librement... Une ame strictement honnête, trouverait sans doute beaucoup à reprendre dans cette morale en vogue... mais elle est commode; aussi, plaira-t-elle à beaucoup de gens qui se feront un devoir de la propager.

Tout en parlant, André conduisait Isabelle dans la chambre qu'il occupait, quand il habitait Paris ; la jeune fille avait peur de l'homme qui disposait, avec autant de tranquillité d'esprit, de l'avenir des maîtres qu'il avait été habitué à respecter et à

craindre, aussi n'opposa-t-elle point de résistance, ne lui fit-elle aucune objection pour se soustraire à la séquestration dont elle était menacée. André l'introduisit dans sa chambre, et l'y enferma en s'excusant de ne pas rester pour lui tenir compagnie.

— C'est dans votre intérêt, ma chère Isabelle, ajouta-t-il avec l'accent de l'ironie; quand vous serez la femme d'un ci-devant marquis et moi l'époux d'une ex-comtesse, je pourrai vous consacrer quelques instans de mes loisirs; jusques-là, dispensez-moi de ces politesses qui sont l'occupation des oisifs.

Et André ferma sa porte à double tour, et après s'être assuré de la solidité de sa serrure, il descendit l'escalier en récapitulant ce qu'il lui restait à faire.

— Ne perdons pas la tête, se disait l'au-

dacieux laquais en s'installant dans l'antichambre ; le marquis et sa sœur se consultent, réfléchissent, se disputent, peut-être, mais finiront par tomber d'accord... Ils subiront le double mariage que je leur impose comme une triste et impérieuse nécessité... Avant de leur annoncer la visite du notaire, je le consulterai sur quelques articles de notre contrat... j'ai déjà des idées.... quant à la valetaille de l'hôtel, à l'honnête Renaudin, surtout, maître hypocrite et fripon fieffé, avant de le chasser, je lui ferai rendre gorge... Intendant de cette famille depuis dix années! que de vols il a dû faire! Nous compterons ensemble, mon drôle, et l'homme d'écurie vous prouvera qu'il en sait autant que vous, calculateur habile, homme de chiffres et de subtiles chicanes...

L'horloge de Saint-Philippe-du-Roule

sonnait minuit. — Allons, s'écria André, le sort en est jeté ; la journée qui commence verra se décider plus d'une importante question maintenant en litige... Le marquis sera marié en dépit de lui-même ; la comtesse aura à ses côtés un époux avec lequel elle divorcerait de grand cœur le lendemain, si celui-ci n'avait l'adresse de l'en empêcher... Le Renaudin ira se mettre en quête de quelque grand seigneur à dépouiller... Quant à la jolie, mais trop coquette Isabelle, je lui apprendrai comment je me venge d'une femme, alors qu'elle sera madame de Longpont... Ha! ha! fit-il en donnant carrière à un violent éclat de rire, l'ex-marquis ne s'attend pas à la surprise que je lui ménage... sa fatuité mérite une leçon... je la lui donnerai.

Et tout en essayant de vaincre le som-

meil qui l'accablait, André y succomba, et s'endormit en murmurant :

— Le fat ! vouloir me faire épouser sa maîtresse ! cela se pratiquait du temps des tyrans… et nous sommes libres !

IV.

En prolongeant le tête-à-tête du frère et de la sœur, André avait eu raison de dire qu'ils réfléchiraient, se consulteraient, se disputeraient, peut-être; quant à tomber d'accord, il pouvait le désirer, mais non en être persuadé.

Pauline, depuis quelle était comtesse de

Beaulieu, avait perdu cette timidité qui la faisait trembler devant son frère et la soumettait, docile esclave, à des caprices contre lesquels sa faible voix n'osait protester ; habituée à vouloir ce que Frédéric voulait, à n'agir que d'après ses conseils, à aimer ceux qu'il aimait, partageant ses haines et ses goûts, et subissant continuellement l'influence de son frère, Pauline, jusqu'au jour où le comte de Beaulieu lui avait dit : « Je vous aime! voulez-vous de moi pour époux!» jusqu'à ce jour la jeune fille, timide et craintive, avait subi sans murmurer le joug fraternel ; mais du moment que le mot *amour* vint résonner doucement à son oreille, et que celui qui prononçait ce mot était jeune, de bonne mine, d'une naissance illustre, qu'il possédait, enfin, toutes les qualités qu'elle devait exiger de celui qui aspirerait à sa main, de ce moment, Pauline comprit la

faute qu'elle avait faite en se plaçant sous la tutelle d'un frère jaloux de ses droits, de son autorité, et qui en fit le plus sévère usage en bannissant de ses salons l'audacieux amant de sa sœur, le comte de Beaulieu qui, avant de lui demander sa main, avait voulu s'assurer par lui-même que mademoiselle de Longpont contracterait, sans nulle répugnance, l'hymen qui devait combler tous ses vœux et le rendre le plus heureux des hommes.

La résistance, et une résistance énergique à l'injuste volonté de son frère, parut un devoir à Pauline; les soins délicats, la tendresse que lui témoignait le comte, son langage passionné lui inspirèrent mille idées; elles surgirent de son cerveau comme de vives étincelles, et allumèrent dans son cœur le plus terrible incendie; ses progrès furent si rapides que Frédéric, vé[illegible]ta-

blement effrayé de l'opiniâtreté de sa sœur et de sa résolution, hautement annoncée, de prendre pour époux le comte de Beaulieu, Frédéric revint sur sa détermination, et daigna donner un consentement dont on le menaçait de se passer.

A compter de ce jour, Pauline s'habitua à ne faire que ses volontés, et cela dut lui paraître bien doux, à elle qui, jusqu'alors, n'avait fait que celle des autres; le caractère timide fit place au caractère impérieux, arrogant; et la jeune fille, qui n'osait donner un ordre, devint la femme la plus capricieuse, la plus difficile à servir, au point que Frédéric, que sa paresse d'esprit rendait incapable de persévérance, ne lutta pas pour conserver intact ce despotisme fraternel contre lequel on se révoltait; il subit à son tour la tyrannie bienveillante d'une sœur qui le chérissait tendrement, et que

son instinct de femme rendait ingénieuse à le retenir près d'elle, à lui faire trouver d'agréables distractions parmi les amis intimes de son mari qu'elle réunissait tous les mercredis dans son salon.

La jeune fille ne s'était jamais inquiétée de la conduite de son frère; la femme mariée voulut s'enquérir de ses liaisons et de la moralité de ses plus chers amis; cette tentative hardie ne fut pas heureuse; cette fois elle trouva Frédéric tout disposé à lutter pour conserver ce qu'il regardait comme ses franchises.

— Chère petite sœur, dit-il à la jeune comtesse de Beaulieu, la vie privée d'un garçon doit être impénétrable aux regards d'une mère comme d'une sœur; qu'il te suffise, pour rassurer ta tendresse alarmée, de te rappeler que je suis trop bon gentilhomme pour oublier jamais que je dois conserver, exempt

de souillures, le nom de nos ancêtres!

Or, un marquis, avant 89, année néfaste pour l'aristocratie! un marquis bon viveur pouvait, sans se déshonorer, sans souiller son blason, faire beaucoup de dettes et ne pas les payer; il pouvait avoir des maîtresses à ses gages, une ou deux passions de cœur — de celles que les grisettes et les petites bourgeoises inspirent à un grand seigneur, caprices qui ont rencontré des obstacles ou une vertu armée de griffes et de dents; — un marquis bien en cour, et qui se respectait, faisait bonne guerre à la chasteté des femmes mariées, et défendait la vertu de la sienne, quand le ciel et des arrangemens financiers lui en donnaient une; il la protégeait contre les entreprises des galans, fût-ce même à la pointe de l'épée; le duel n'était pas encore déclaré action stupide et barbare; aussi se battait-on pour un regard

de travers comme pour la plus grave insulte.

Frédéric menait joyeusement la vie, jouait gros jeu, ne payait pas régulièrement ses fournisseurs, hantait les coulisses de l'Opéra, pendant les représentations, et le boudoir de la danseuse en vogue quand le rideau était baissé; Frédéric mettait volontiers l'épée à la main, mais seulement dans les occasions solennelles; sa malheureuse adresse lui évitait bon nombre de ces parties d'honneurs; deux ou trois hommes tués l'avaient mis en réputation; sous le rapport des mœurs, Frédéric n'était pas un Caton, mais on pouvait lui rendre cette justice : c'est qu'il n'affichait point de scandaleux dehors; le jeune marquis poussait jusqu'au rigorisme le respect de lui-même.

Ce fut donc pour lui un sujet d'étonnement et d'amer déplaisir quand il se vit en

butte aux reproches de sa sœur ; d'abord, il garda un dédaigneux silence, espérant que Pauline comprendrait combien sa morale était déplacée; mais quand celle-ci, après avoir sévèrement blâmé la coupable intrigue qui lui avait donné pour femme de chambre, la maîtresse de son frère, vint à l'interpeller sur sa conduite envers elle, et qu'elle qualifia énergiquement de déloyale, Frédéric, calme et muet jusqu'alors, releva le gant que Pauline lui jetait; il n'attendit pas qu'elle lui fît subir un minutieux interrogatoire, il alla au-devant avec toute l'impétueuse franchise qui le caractérisait.

— Tu es une méchante, Pauline, lui dit-il en laissant tomber sur sa sœur un regard mécontent ; tu peux accuser mon esprit de légèreté, d'inconséquence, tu peux, sans doute, t'indigner de voir près de toi une jeune fille, aussi jolie qu'elle est malheu-

reuse, à laquelle tu as le droit de parler avec hauteur et dédain, et que moi, ton frère, je dois traiter avec égard parce qu'elle est mon égale, sinon dans le monde, au moins dans l'intimité... Je ne chercherai pas à m'excuser, car ce que j'ai fait, Pauline, je le ferais encore... Ce n'est qu'un caprice que le temps affaiblira, mais ce caprice m'inspire assez de jalousie pour vouloir surveiller, aisément et sans peine, celle qui y donne lieu. Laissons-là ta femme de chambre, qui dès ce moment cesse de l'être et redevient libre, et écoute-moi sans colère, et avec résignation et courage. Je vais te parler de ton époux, Pauline.

— De mon époux que vous avez assassiné! marquis de Longpont, répliqua la jeune comtesse en sanglottant; ah! j'ai raison de dire que votre conduite envers moi, envers ce pauvre Adolphe a été déloyale...

Vous connaissiez les dangers que vous alliez affronter, et lui, les ignorait... Mais vous ne savez donc pas, Frédéric, que c'est un crime de séparer violemment deux époux, et ma tendresse inquiète, en vous voyant partir avec le comte, ne me suggérait qu'un désir : celui de voir revenir près de moi celui que j'aimais de toutes les forces de mon âme... Pardonnez-moi, Frédéric, mais l'amour rend égoïste... et puis, ne pouvais-je pas vous haïr, vous qui m'enleviez mon époux, je ne sais plus sous quel prétexte honorable... et c'était pour le conduire à la mort !

— La noblesse française avait un devoir à remplir envers son roi, dit Frédéric avec le ton de la dignité ; elle devait tenter de l'arracher à ses bourreaux.

— Et c'était en entraînant le comte à la frontière que vous espériez sauver Louis XVI ?

— Petite sœur, dit ironiquement Frédéric, permets-moi de ne pas discuter avec toi une résolution approuvée par de bons et vieux gentilshommes dont, après tout, je n'ai fait que suivre les sages avis... Pour nous autres partisans de la cour, vois-tu bien, les ennemis de la famille royale sont les ennemis de la France; les combattre et les vaincre, c'est délivrer le sol de la patrie des misérables qui ont conspiré sa ruine...

— Et qu'il fallait vaincre, marquis de Longpont, répliqua la jeune comtesse; vous aviez tiré l'épée du fourreau, et vous deviez ne l'y faire rentrer qu'après avoir ramené Sa Majesté à Versailles.

— Admirable! s'écria le jeune marquis en riant forcément; on irait vite s'il n'y avait qu'à vouloir; malheureusement, petite sœur, les corps d'armée ne manœuvrent pas comme les idées; mais avec un peu de patience, nous

arriverons au but que ton généreux enthousiasme a désigné d'avance... Plus de Convention nationale! de pouvoir exécutif! de Tuileries et de garde civique! Une assemblée de notables tous les ans, des ministères zélés et dévoués, des gardes-du-corps, des suisses habillés en bleu, puisque le rouge ne plaît pas au peuple, et enfin, pour résidence, le château de Versailles, entouré de larges fossés, défendu par cent pièces de canon, ce sont des gages de sécurité pour l'avenir... Voilà les conditions que Sa Majesté le roi de Prusse imposera au peuple français.

— Et en attendant, nous sommes les jouets de ce peuple, reprit tristement Pauline, qui ne partageait pas la confiance que son frère avait en Sa Majesté prussienne; n'avez-vous pas eu, ce soir, une preuve de sa force et de notre faiblesse; ne sommes-

nous pas à la discrétion d'un valet, qui nous retient ici prisonniers... Une femme n'a que le courage de son sexe! elle peut inspirer une détermination, faire naître une généreuse idée, mais c'est aux hommes, marquis de Longpont, qu'il appartient de lutter énergiquement et résolûment contre l'adversité... Vous avez peur de cet André.

— Peur! répéta Frédéric en pâlissant de colère; madame, un gentilhomme n'a jamais peur d'exposer sa vie pour défendre les siens, mais il peut manquer de courage quand son adversaire n'est qu'un laquais... on se sert d'un bâton pour châtier les gens de cette espèce, non d'une épée.

— Ainsi, marquis, si vous étiez attaqué sur un grand chemin, vous ne défendriez pas votre vie, parce que les voleurs ne seraient pas gentilshommes; vous vous laisse-

riez lâchement assassiner, pour ne point tacher votre épée de leur sang?

— Madame la comtesse, je sais que l'exagération est le partage des femmes, mais vous usez trop largement du droit qu'elles ont de déraisonner. On ne marie point les gens malgré eux!

— Oui, sans doute, mais malgré eux, on les traîne à l'échafaud... Cet André ne vous a pas dissimulé ses coupables projets, et ce n'était point une vaine menace... le langage de ce valet avait une logique qui m'épouvantait... L'ambition fera quelque chose de cet homme, monsieur le marquis, l'ambition nous a désigné comme une proie facile, et votre André, avec lequel, à votre place, je m'eusse battu... il vous a sauvé la vie la nuit dernière, et ce service doit être un titre de noblesse à vos yeux... cet André accomplira votre ruine... qu'il prenne ma fortune, je

ne la regretterai, puisqu'elle servira à payer ma rançon... mais, vous, Frédéric, subirez-vous l'ignominie d'une alliance qui me donnerait une belle-sœur pour femme de chambre !

— Non, ma chère Pauline, non, je ne deviendrai jamais l'époux de votre femme de chambre ; l'abandonner à elle-même serait une infamie, lui donner mon nom une réparation ridicule dont je ne tarderais pas à me repentir... L'amour n'est pas toujours vivace au fond du cœur, ou quand il s'éteint, c'est dans le monde, au sein de la société que nous cherchons d'autres jouissances... Je peux estimer des qualités que je connais, mais cela ne suffit pas ; il faut que ce monde respecte la femme qui portera mon nom... il ne faut pas qu'on dise dans le même salon où je serais avec elle : « Ce pauvre marquis est un grand sot !

« il a épousé une fille de rien. » On ne dira pas cela de moi, je vous le jure !

— Bien, Frédéric, bien, votre résolution me rassure; cependant, je me demande comment vous ferez pour vous soustraire à l'hymen qui vous est imposé... Ce boudoir n'a pas d'issue, et cette porte a été barricadée par le misérable André qui veille, sans doute, dans la chambre voisine.

Laisse-le veiller et rêver, petite sœur ; le principal, c'est de déjouer ses calculs ; et je suis certain de les déjouer.

— Songez à ses affreuses menaces, Frédéric, et soyez prudent... N'exposez pas vos jours pour conserver votre fortune... rappelez-vous que nous avons des amis qui ne laisseraient pas mendier le dernier des Longpont.

— Petite sœur, dans les circonstances

où nous nous trouvons, il ne faut compter que sur soi... c'est l'ami le plus sûr... Toutefois, pour nous tirer d'embarras, j'ai foi en l'amitié d'une personne qui se relevera à tes yeux par la noblesse de son dévoûment... Je veux parler d'Isabelle, de ton ancienne femme de chambre...

Pauline fit un mouvement d'impatience et de dépit; Frédéric secoua tristement la tête d'un air découragé et dit :

— Je garderai le silence, puisque tu refuses de m'écouter. Cette réponse de Frédéric ressemblait à une prière; elle désarma le courroux de la jeune comtesse qui balbutia d'un ton aigre-doux :

— Parlez donc, puisque vous tenez absolument à m'entretenir d'elle.

Frédéric rapprocha son fauteuil de celui de sa sœur, et après s'être recueilli pendant quelques instans, il commença ainsi :

— Ma liaison avec Isabelle, n'est pas l'effet du hasard qui met en présence deux personnes, indifférentes jusqu'alors l'une à l'autre, et qu'un lien sympathique, un regard, une adroite flatterie, souvent réunit dans une même communauté de sentimens; des circonstances bizarres m'ont fait connaître cette jeune fille...

— Pauline, je vais te parler de notre mère, dit Frédéric d'une voix émue, de notre mère mourante. Nous venions de recevoir sa bénédiction; agenouillés au chevet de son lit, tu t'étais évanouie en l'entendant t'adresser son dernier adieu. On t'emporta sans connaissance hors de sa chambre, et je restai seul avec elle. — Frédéric, me dit ma mère en me faisant signe de me pencher près d'elle, car sa voix s'affaiblissait de minute en minute, Frédéric, j'ai une prière à t'adresser.

Jure-moi de remplir religieusement mes dernières intentions. — Je fis ce serment en pleurant, et elle ajouta : — Mon fils, depuis la mort de ton père, le premier jour de chaque mois, je sortais à pied, sans domestique, et j'allais porter à une pauvre veuve, qui demeure dans la rue Saint-Antoine, quatre louis que je lui remettais en m'informant de ses besoins présens et de l'état de sa santé. C'était un devoir que je m'étais imposé, et auquel je n'ai jamais manqué. Tu continueras à servir, toi-même, cette pension, jusqu'au jour où la pauvre veuve n'en aura plus besoin, c'est-à-dire, quand Dieu l'aura rappelé à lui. J'ai ta promesse, Frédéric. — Et notre mère me serra convulsivement la main... et mourut.

— Et cette pauvre veuve? dit Pauline avec le ton de l'intérêt.

— Pendant quelques mois, reprit Frédéric en s'efforçant de surmonter son émotion, je me rendis ponctuellement rue Saint-Antoine, et j'acquittais, entre les mains d'une femme, jeune encore, mais vieillie par le chagrin, cette pension de quatre louis qu'elle recevait en me remerciant du geste, et en répondant par *oui* et *non* aux questions que ma mère m'avait dit de lui adresser.. — Cette somme est-elle suffisante à vos besoins? lui disais-je. — Oui. — Ainsi, vous n'éprouvez point de privations? — Non. — L'état de votre santé est satisfaisant. — Oui. — Son laconisme ne se démentait pas une seule fois pendant mes premières visites; aussi, mais sans vouloir manquer à la promesse que j'avais faite à ma mère, je ne jugeai pas absolument nécessaire de porter moi-même les quartiers de pension que sa bienfaisance

assurait à la veuve au-delà du tombeau. Ce fut un laquais, mon valet-de-chambre, je crois, que je chargeais de faire cette ennuyeuse commission.

— Ah! c'était mal! dit Pauline avec vivacité; ta conscience a dû te le reprocher plus d'une fois, Frédéric.

— Ma conscience me laisserait parfaitement en repos, continua le jeune marquis en souriant mélancoliquement, et jusqu'au jour où mon valet-de-chambre vint exciter ma curiosité, je ne pensais à la veuve que le premier de chaque mois, pour lui envoyer ses quatre louis. — Monsieur le marquis, me dit un [illegible]in ce drôle avec le ton de fam[illegible] que je lui tolérais parfois, j'[illegible]couvert une perle de beauté, d'innocence et de candeur. — Et tu veux me la faire connaître? dis-je. — Si cette distraction peut être agréable à monsieur le mar-

quis, je le mettrai en rapport avec la mère de cet objet charmant. — Ah! il y a une mère! m'écriais-je en ricanant, et elle est de bonne composition ? — Mais pas trop ; cependant on pourra lui faire entendre raison. — J'abrège ces détails, ma chère Pauline; le laquais, auquel j'accordais plus de confiance qu'il n'en méritait, m'apprit que c'était la fille de la pauvre veuve qu'il voulait me donner pour maîtresse, et que des signes certains, d'une détresse qu'on s'efforçait de lui cacher, lui avaient révélé que les quatre louis qu'il lui portait tous les mois ne suffisaient pas à ses besoins journaliers. — Aussi, ajouta-t-il avec le ton d'une sotte confiance, je suis persuadé qu'on acceptera des bienfaits offerts en votre nom, et avec de certaines conditions bien douces à remplir quand on a seize ans à peine, un cœur sans expérience, et que

celui qui vous les impose est jeune, bien fait de sa personne, riche et marquis! — L'impudent coquin me flattait, mais il dépassa le but qu'il avait voulu atteindre; ses ignobles calculs m'inspirèrent un profond dégoût, et je résolus de me débarrasser de cet intermédiaire dont la grossière logique pouvait blesser d'honnêtes susceptibilités. Le premier prétexte me servit à renvoyer le drôle, et quelques jours après, Dubois, mon valet-de-chambre, l'avait remplacé. Je ne fis pas la faute de prendre un confident, et Dubois ne fut pas chargé de payer la pension de la veuve. Je devais, à la mémoire de ma mère, de n'initier personne à un bienfait dont je voulus connaître la cause. Ma première visite, à la maison de la rue Saint-Antoine, pouvait m'en donner les moyens, et sans attendre que le mois fut terminé, je me rendis chez la veuve,

en me demandant quelles obligations la marquise avait pu contracter envers cette femme, car je n'attribuais plus à la bienfaisance cette pension servie avec tant de mystère et d'exactitude :

— Pourquoi suspecter les intentions de notre mère? dit Pauline avec l'accent du reproche.

— Petite sœur, ce qui m'avait été dit de la détresse de la veuve, surtout la présence, chez elle, d'une jeune fille dont ma mère ignorait, peut-être, l'existence, devaient me faire un devoir de questionner, d'interroger celle qui vivait de nos bienfaits. Elle ne refusa pas de répondre, et malgré son laconisme, j'appris ce qu'il m'importait de savoir.

— Une bonne action toute simple, toute naturelle, dit Pauline.

— Un crime! s'écria Frédéric, et un crime ignoré! impuni!

— Ainsi, ces bienfaits n'étaient qu'une réparation!... Oh! c'est impossible! cette femme a menti, Frédéric, elle accusait notre mère, et vous avez pu ajouter foi à ses discours mensongers!

— Cette femme bénissait le nom de ma mère, et chaque jour, elle priait Dieu pour elle.... Non, Pauline, non, cette malheureuse ne mentait pas quand elle m'a raconté sa lugubre histoire. Une lettre, signée de la main de notre père, une preuve irrécusable, dont elle pouvait se servir pour ternir l'éclat de notre nom, cette preuve, elle me l'a confiée en me disant: Votre famille répare, autant qu'elle peut, le mal que votre père a fait à la mienne. Je n'ai plus de haine maintenant, détruisez donc ce papier qui servait à l'alimen-

ter. J'obéis à la veuve, et elle me raconta comment le malheur, qu'elle déplorait chaque jour, était arrivé.

Pauline redoubla d'attention. Frédéric poursuivit.

— Le marquis de Longpont était colonel d'un régiment de cavalerie qui vint tenir garnison à Paris. Parmi les officiers qui composaient son état-major, le marquis en avait distingué un, espèce de bourru, dont on citait la rigidité pour la discipline et les mœurs, misantrope de carême et philosophe de régiment, qui frondait par son silence les actes qu'il n'approuvait pas.

Au fond du cœur, c'était un excellent homme que le lieutenant Parent, mais il était fier de son épaulette, conquise à la pointe de son épée, et d'un avancement qu'on n'accordait que fort rarement aux

hommes sans naissance, alors même qu'ils avaient des droits incontestables à faire valoir. Parent était officier de fortune, et pour lutter sans trop de désavantage avec ses camarades, officiers de la faveur et du bon plaisir, Parent se fit un caractère brusque, affecta des manières fort peu engageantes, et tout en conservant, dans ses rapports avec les autres officiers, le ton amical et les égards de politesse que se doivent les gens bien nés, notre bourru savait se tenir à l'écart de toutes les joyeuses orgies qui servent de délassement à des militaires oisifs; s'il ne jouait pas, c'est que le jeu l'ennuyait; le vin et la fumée du tabac lui étaient contraires, les longues veillées lui donnaient des spasmes nerveux; enfin, Parent refusait toujours les propositions qui lui étaient faites d'un air qui semblait dire : Je suis vivement contrarié

de ne pouvoir accepter. Et le prétendu rigoriste maudissait tout bas, et quand il était seul, sa position précaire qui lui interdisait de folles dépenses; soldat, Parent avait toujours eu un écu à dépenser au cabaret ; lieutenant, il était obligé de fuir les cafés et de vivre avec la plus stricte économie. Notre père avait distingué cet original qui d'ailleurs était un excellent officier, et il saisissait avec empressement les occasions de l'avoir à sa table. Parent avait voulu refuser les invitations de son colonel, mais celui-ci connaissait son respect pour la discipline, et usant de son autorité, il lui disait : « Lieutenant, après dîner, nous nous occuperons de diverses améliorations que je veux introduire dans mon régiment. » Le marquis, en se liant avec l'homme qu'on qualifiait quelquefois, avec l'accent de l'ironie, de parvenu et d'offi-

cier de fortune ! le marquis avait conçu un projet qu'une indiscrétion d'un trompette de son régiment avait fait naître. Ce soldat était chargé d'une lettre, qu'il devait porter chez une dame, que le lieutenant Parent connaissait, et qu'il fréquentait avec beaucoup d'assiduité depuis que le régiment tenait garnison à Paris; cette dame était jolie, et le soldat s'étonnait que son bourru de lieutenant eut des connaissances aussi douces. C'étaient les expressions dont il se servait pour raconter, aux domestiques du marquis, les détails de sa visite qui s'était terminée par le don d'une pièce de vingt-quatre sous, afin de le récompenser de quelques questions auxquelles il se flattait d'avoir répondu d'une manière satisfaisante. Mon père voulut connaître cette dame si jolie, à laquelle son lieutenant rendait tant de visites assidues, et ce désir il

le satisfît aussitôt qu'il eût été formé, et il apprit que son misanthrope de lieutenant était marié.

— C'était se montrer mari prudent que de cacher ainsi sa femme à ses camarades de régiment, interrompit Pauline.

— Hélas! cette prudence ne lui servit à rien. Le marquis devint éperdument épris de la femme de son lieutenant, et mit tout en œuvre pour la séduire. Son grade, le prestige de la naissance et de la fortune, son amabilité et surtout le désir de plaire le firent triompher d'une résistance opiniâtre, désespérée, de scrupules qu'il lui fallut combattre et détruire un à un… La destinée du malheureux lieutenant s'accomplit, et il fut mari trompé, bafoué, mais il ne le fut pas long-temps. Sa jalousie avait deviné un rival, que sa persevé-

rance lui fit connaître. Parent provoqua son colonel, mais celui-ci refusa de se battre avec l'homme qu'il avait si cruellement outragé! Le lieutenant exaspéré par ce refus, osa insulter publiquement le marquis de Longpont, son supérieur, et le traiter de lâche et d'infâme devant plusieurs officiers du régiment.

Le malheureux fut arrêté le même jour, en vertu d'une lettre de cachet, que mon père alla solliciter à Versailles, et qui lui fut accordée sur sa demande. Et tandis que l'époux trompé exhalait son impuissante fureur dans un cachot de la Bastille, mon père installait sa maîtresse, la femme du malheureux qu'il venait de faire à jamais séquestrer, dans un appartement somptueux d'une maison située au Marais.

— Vous aviez raison de le dire, Frédéric, c'est un crime qu'une aussi méchante action!

— Cette liaison eut des suites. Une fille naquit. C'était Isabelle. Sa coupable mère, en lui donnant le jour, croyait fixer près d'elle son séducteur; et cet enfant fut la cause ou le prétexte d'un abandon que le marquis n'essaya pas même de justifier. Il écrivit à sa victime la lettre, que celle-ci conservait comme un témoignage de sa honte et de l'impudeur de l'homme auquel elle avait fait de si grands sacrifices. Un rouleau de cinquante louis accompagnait l'impertinente missive du marquis. — J'accepte cet argent, dit la malheureuse femme à la personne qui venait de lui apporter cette triste nouvelle, je l'accepte, non pour moi, mais pour son enfant. — Quatre années s'écoulèrent sans que le marquis entendît parler de la femme du lieutenant Parent, qui s'était tué, en cherchant à fuir de la prison où il languissait,

sans espoir de recouvrer sa liberté; mais un jour que le marquis se promenait à cheval sur les boulevards, il s'entendit appeler par une voix de femme. Il se retourne, et reconnaît sa victime dans la mendiante qui implorait sa charité.

— Du pain et un nom pour ton enfant! lui dit-elle en le menaçant du geste. — Le marquis s'efforce de l'apaiser par le don d'une bourse assez bien garnie, mais cette femme repoussait l'argent en disant d'un air égaré : — Du pain et un nom pour ton enfant... Je t'attends chez moi, marquis de Longpont; je demeure en face de l'exécrable Bastille, rue Saint-Antoine! — La foule s'amassait déjà; le marquis eut peur du scandale; il piqua son cheval et disparut. A son lit de mort seulement, et sept ans après, le séducteur se rappela sa victime, et ce fut dans le sein de sa femme, de no-

tre mère, qu'il déposa cette pénible confidence. La marquise accepta tout le poids d'une réparation aussi tardive : c'est l'origine de cette pension que notre mère payait elle-même à la pauvre veuve, à la condition que celle-ci ne lui parlerait jamais de sa fille, et qu'elle la ferait entrer dans une communauté religieuse. La veuve souscrivit à tout ce qu'on exigeait d'elle, et se sépara de sa fille bien aimée, de son unique enfant, elle fit violence à son cœur de mère afin de conserver à la pauvre petite créature pour l'avenir. Te l'avouerai-je, Pauline, j'eus la cruauté d'excuser la faute de mon père en regardant Isabelle, qui était la vivante image de sa mère à l'âge de dix-huit ans. La pauvre veuve n'avait pas eu la peine de me le dire; un médaillon, accroché à la muraille, m'apprit combien elle avait été belle: et sa fille promettait de lui ressembler.

Désormais, la maison de la rue Saint-Antoine me verra tous les jours, me disais-je en cherchant les moyens de justifier mes étranges visites... Le soin de ramener l'aisance dans un intérieur, où on ne connaissait à peine les commodités de la vie, me permit deux ou trois visites pendant lesquelles je me trouvais avec un ecclésiastique de la paroisse voisine, qui, lui aussi, venait fréquemment chez la veuve. Cette rencontre me donna l'explication d'une détresse que je n'osais chercher à m'expliquer, en songeant que les bienfaits de notre mère suffiraient pour faire vivre modestement toute une famille. La veuve achetait l'expiation de sa faute par des messes et des aumônes, dont l'ecclésiastique, son confesseur, s'était fait le distributeur charitable; et le bon prêtre, non content de vendre l'absolution du péché à la mère,

voulait encore le faire commettre à la fille. Isabelle était une proie qu'il convoitait. Cette certitude me détermina, car j'hésitais encore. Je déclarai mon amour à la jeune fille, et ce ne fut pas sans beaucoup de peines que je parvins à la décider de se confier à moi. Notre liaison ne fut point connue de la pauvre veuve, qui n'avait plus qu'une pensée, un devoir : faire son salut et mériter une place dans le ciel. Elie s'éteignit dans nos bras en murmurant une prière pour échapper aux tourmens du purgatoire. A quelques jours de là, Isabelle quittait, pour n'y jamais rentrer, la maison de la rue Saint-Antoine. Tu cherchais une femme de chambre, ma chère Pauline, et comme je ne voulais pas qu'Isabelle devint, sous mon patronage, une de ces femmes qu'on cite du bout des levres, et qu'on montre au doigt, je résolus de la placer

près de toi; c'était de l'égoïsme bien entendu, car, grâce à cet arrangement, Isabelle était soumise à une surveillance de tous les instans; je pouvais épier ses actions, surprendre ses plus secrètes pensées; je n'ai jamais abusé de ma position pour tyranniser cette pauvre fille, qui éprouve le plus sincère attachement pour notre famille... En ce moment, elle s'occupe sans doute de nous en donner une nouvelle preuve... Mais quoi qu'il arrive, je suis certain qu'elle ne me contraindra jamais à lui donner mon nom.... Mes bienfaits lui sont acquis, et ma protection la préservera de plus d'un péril... Aussi, ne suis-je pas inquiet des événemens que la journée nous prépare.

— Puisses-tu dire vrai, Frédéric, lui répliqua sa sœur; les premières lueurs du jour vont ramener dans ce boudoir l'im-

pudent laquais qui prétend me faire descendre, dans ma propre estime, en lui accordant ma main, à laquelle il n'aspire que parce que cette main peut répandre sur lui une pluie d'or.

— Le drôle a sans doute eu plus d'une conférence avec ton intendant Renaudin, et il sait, à un écu près, ce que te rapportent les baux de tes fermages, le revenu des cinq ou six bicoques que ton mari possédait dans Paris; il ne te fera pas grace de ta superbe habitation de la Guadeloupe... Deux cents noirs... trois avocats (1) pour régir et faire marcher ces mauricauds, enfin un revenu de plus de vingt mille écus! .. Pauvre petite sœur, tous ces avantages rendront le

(1) *Avocat*, c'est le nom qu'on donne aux intendans des colonies.

drôle exigeant... Heureusement que nous ne sommes pas à sa merci.

Et Frédéric se leva du fauteuil sur lequel il était nonchalamment étendu, et ouvrit la croisée du boudoir, afin de ranimer ses esprits engourdis en respirant l'air frais du matin; mais à peine avait-il mis la tête à la fenêtre qu'il se vit interpellé par André, qui se promenait dans la cour de l'hôtel, un pistolet dans chaque main.

— Marquis de Longpont! cria-t-il en s'arrêtant brusquement, je vous ordonne de rentrer et de fermer cette fenêtre!

Frédéric feignit de n'avoir pas entendu, et pour braver le valet qui le menaçait, il se mit à chanter :

O Richard! ô mon roi!
L'univers t'abandonne,
Sur la terre il n'est que moi,
Qui s'intéresse à ta personne!

— Marquis de Longpont! hurla André, cette romance n'est plus de mode, et je vous ordonne de vous taire, car la maison voisine est habitée par des Marseillais, honnêtes républicains qui se sont distingués... aux massacres des prisons, ajouta André en baissant la voix.

Frédéric allait répliquer en continuant la romance de Richard Cœur-de-Lion, quand un violent coup de marteau retentit bruyamment sur la plaque de bronze de la porte cochère; ce bruit fit tressaillir Pauline; Frédéric pâlit, et murmura d'une voix sourde :

— Serait-ce une visite domiciliaire ?

— C'est Jacquemin qui m'amène un notaire, dit André en allant ouvrir.

V.

Ce fut un officier de la garde nationale qui s'offrit aux regards étonnés d'André quand il entr'ouvrit la porte, afin de s'assurer si c'était bien Jacquemin qui venait de frapper ; le commandant de la civique le

salua poliment et s'apprêtait à entrer, mais André l'en empêcha et voulut savoir l'état de ce visiteur matinal.

— Je suis notaire, répondit gravement l'officier, et voici mon premier clerc.

Un jeune homme aussi vêtu d'un habit de garde national, apparut aux côtés de l'officier public; il portait sous son bras un énorme portefeuille en maroquin violet avec un élégant fermoir d'acier; c'était un signe d'une profession qui ne demande pas à être exercée l'épée au côté, et le hausse-col sur la poitrine; sans la présence de Jacquemin, qui se félicitait par une pantomime assez énergique, d'avoir rempli fidèlement les instructions qu'André lui avait données en l'envoyant à la recherche d'un notaire, André eût pensé qu'il était tombé dans un piége, qu'il pouvait facilement éviter, en faisant lui-même la com-

mission dont Jacquemin s'était chargé avec empressement.

Le notaire avançait lentement ; son clerc le suivait en jetant des regards curieux autour de lui ; Jacquemin et André venaient ensuite.

— J'ai été le relancer au corps-de-garde, dit Jacquemin en s'approchant d'André pour n'être pas entendu du notaire. Tout le monde est soldat aujourd'hui, ajouta le cuisinier avec un profond soupir, et si on m'avait laissé faire, je serais comme tout le monde : un défenseur de la patrie, un ennemi des aristocrates... la femme de chambre de la comtesse se moquait de moi quand je parlais de m'engager ; elle me disait que la patrie n'était pas toujours une maîtresse facile à servir ; qu'elle avait ses caprices, ses jours de migraine, de...

Jacquemin cherchait le mot, et ce fut en

levant la tête, pour le trouver, sans doute, qu'il s'aperçut qu'il pérorait pour lui-même, et qu'André n'était plus à ses côtés.

— C'était bien la peine de faire du patriotisme, grommela-t-il entre ses dents, le plus féroce ennemi des aristocrates n'était pas là pour m'entendre !

André avait fait entrer le notaire et son clerc dans un petit salon du rez-de-chaussée, dont la fenêtre ouvrait sur le jardin, et qui par sa position isolée convenait parfaitement à ses projets.

Le notaire, qui s'appelait Maréchal, s'était assis devant un guéridon sur lequel il trouva un écritoire et des plumes ; son clerc avait approché un pliant auprès de son patron ; l'énorme portefeuille de maroquin fut placé dessus, et de cet arsenal de contrats, de testamens, de donations et de ventes, le notaire sortit une liasse de

papier timbré, encore blanc de sa primitive innocence, et avant de faire son choix il demanda à André si c'était pour un testament.

— Il s'agit de dresser deux contrats de mariages, répliqua André, mais avant, je désirerais avoir avec vous quelques instans d'entretien...

Le clerc tailladait une plume et ne bougeait pas.

— D'entretien particulier, ajouta André en élevant la voix.

Cette fois le clerc recula sa chaise en regardant son patron qui lui fit signe de sortir.

— Le jardin est magnifique, dit André en refermant la porte ; vous y trouverez un casse-cou.

Puis il revint s'asseoir en face du notaire, et après quelques minutes d'un examen mi-

nutieux, attentif, André s'écria avec le ton de l'entrainement :

— Ma foi, mon cher monsieur, vous me faites l'effet d'un brave et digne homme auquel on peut confier un secret sans avoir à craindre qu'il ne soit divulgué.

— Les notaires ressemblent un peu aux confesseurs, dit M. Maréchal d'un ton capable; nous sommes les dépositaires de l'honneur des familles; nous touchons du doigt bien des infirmités morales! ajouta-t-il en hochant tristement la tête.

— Oui, reprit André en souriant, mais comme ces infirmités-là se grossoyent dans votre étude et se résument en de fort bons actes que vous faites chèrement payer tout en les blâmant, vous en vivez.....

— Monsieur! ce langage!

— Pourrait être plus poli, mais ma pensée serait la même, quoique déguisée ; je

tenais à vous [illegible] que les hommes font souvent ce qu'ils condamnent.

— Je n'ai pas de temps à perdre en d'inutiles discussions, dit le notaire en rassemblant son papier timbré ; mes devoirs de citoyen me rappellent à mon poste, et je vais.....

— Dresser deux contrats de mariage, reprit André en retenant le notaire par le bras ; vous êtes vif, monsieur..... Votre nom, je vous prie.

— Joseph Maréchal, répliqua le notaire en se radoucissant.

— Eh bien ! M. Maréchal, j'irai droit au but, et je vais vous expliquer sans détour ce que je veux et ce que j'attends de votre complaisance.

Le notaire fit une laide grimace et garda le silence. André s'[illegible] sur le guéridon, et, les yeux fix[illegible] froide

et impassible de l'homme auquel il allait confesser ses hardis projets, il lui dit :

— La révolution a renversé tous les priviléges, nivelé toutes les conditions ; les hommes sont égaux, la Convention nationale l'a décrété; il n'est donc plus question, aujourd'hui, de mésalliance. Un marquis peut épouser sa servante, comme une duchesse son laquais ; tous les bons citoyens doivent applaudir à ces mariages de fusion qui éteignent d'anciennes haines, et donnent à la patrie des citoyens pour l'avenir.

M. Maréchal approuva par un signe de tête l'exorde de son nouveau client, et celui-ci, flatté de l'attention que le notaire mettait à l'écouter, poursuivit l'exposé des motifs de sa conduite.

— Animé des principes que je viens d'avoir l'honneur de vous exposer, dit André, j'ai exigé d'un homme riche la seule répa-

ration qu'il était possible de faire accepter à la famille de la jeune fille qu'il avait séduite ; le futur a cent mille écus de revenu et un titre de marquis inutile à énoncer dans un acte ; la future ne possède pas un sou, mais elle a de beaux yeux, une taille divine, et le plus joli pied.....

— Tous avantages inutiles à insérer dans un acte notarié.

— Ils vaudront cependant à la future deux cent mille livres, montant de son douaire. L'époux se nomme Frédéric de Longpont, et sa future Isabelle Parent...... veuillez prendre ces noms dont je vais vous dicter l'orthographe.

Le notaire écrivit, en disant d'un ton railleur :

— Le futur ne fait pas d'autres avantages à sa fiancée?

— Vous mettrez qu'elle lui apporte en dot vingt mille écus comptant.

— Vous êtes en mesure de me représenter cette somme? demanda le notaire en souriant de la surprise qui se peignait sur le visage d'André.

— Non, certes! et d'ailleurs, j'oubliais la pensée philosophique qui préside à ce mariage; la future apporte ses vertus en dot, sa beauté et un nom honorable.

— Ceci est pour la propre satisfaction de la personne qu'elle épouse; je n'ai rien à y voir.

— Passons au second contrat, reprit André en se frappant le front; et c'est ici, monsieur le notaire, que j'ai besoin de vos conseils, car il me faut un acte qu'on ne puisse attaquer, un acte par lequel je serai le maître absolu des biens apportés à la

communauté. Quelques mots d'explication, et vous allez me comprendre.

— Je vous écoute, monsieur, répliqua froidement le notaire.

— La personne à laquelle je vais m'unir ne m'aime pas. D'impérieuses circonstances ont décidé ce mariage qui peut n'être point éternel; il faut donc prévoir une séparation de corps qui entraînerait après elle la séparation de biens.

— C'est penser sagement, dit le notaire.

— J'y ai mûrement réfléchi, reprit André; aussi, ai-je résolu d'assurer un avenir qu'un caprice de femme pourrait compromettre; et, pour parvenir à ce résultat, je n'ai trouvé qu'un moyen : celui de morceler, à mon profit, la fortune de ma future femme; je la contraindrai à m'abandonner ses titres de propriété qui me rendront légitime possesseur d'un avoir que j'estime à

quatre cent mille livres, sur lesquelles je lui en laisserai généreusement le quart.

— C'est de la délicatesse bien entendue, murmura le notaire en clignant les yeux.

— Maintenant, monsieur, continua André, que vous savez comment il faut nous rédiger nos deux contrats, permettez-moi de vous adresser une question à laquelle je vous invite à répondre franchement : Aimez-vous l'argent?

— Mais, monsieur, une semblable question me semble déplacée; je suis notaire, et ma réputation.....

— Laissons là votre réputation qui vous sert d'enseigne pour achalander votre étude; vous aimez l'argent, et cent louis d'honoraires vous feraient le plus grand plaisir, eh bien! cette somme vous sera comptée aussitôt après la signature des deux contrats, je vous en donne ma parole d'honneur.....

Vous, de votre côté, vous allez vous engager à ne faire aucune observation, à ne répondre à aucune demande qui vous serait adressée pendant la lecture et la signature des contrats..... Je ne vous demande que du silence..... Certes, votre rôle est facile à remplir.

Le notaire se leva, prit son papier timbré d'une main, son portefeuille de l'autre, et se dirigea vers la porte.

— Où allez-vous? lui dit André.

— Je me retire, monsieur; vous pensiez avoir trouvé un complice, et c'est à un dénonciateur que vous avez confié vos projets criminels. Si vous parveniez à consommer la coupable spoliation que vous méditez et que vos victimes élèvent la voix et s'adressent aux tribunaux pour obtenir justice, je joindrais mon témoignage à leurs accusations, et croyez qu'il serait d'un grand

poids pour déterminer votre condamnation.

— Des menaces! — Et André se leva, s'avança au-devant du notaire qui revenait près du guéridon pour y prendre sa tabatière qu'il avait oubliée; dans ce mouvement, André se trouva près de la porte dont il poussa le verrou, puis, croisant dédaigneusement les bras, il s'écria d'une voix forte :

— Monsieur le notaire, vous êtes un imprudent et un insigne maladroit! Un imprudent, parce que vous avez menacé un homme qui peut se venger de vous..... Oh! ne tremblez pas ainsi, j'ai horreur de l'assassinat; et aujourd'hui que le bourreau se charge des vengeances particulières, il y aurait sottise et folie à tremper soi-même ses mains dans le sang de son ennemi..... Une dénonciation tue aussi et aussi bien qu'une lame de poignard ou une balle de

pistolet..... et moi, je puis vous dénoncer.

— Misérable!

— Vous êtes un insigne maladroit, car vous refusez de gagner de forts beaux honoraires sans vous compromettre, sans que votre probité ait à souffrir de l'acte de complaisance que j'exige de vous... Est-il donc si difficile d'être muet l'espace d'une heure seulement ?

— Je ne répondrais pas de mon indignation, dit le notaire avec le ton de l'emportement; ainsi, cessez d'insister et de me supplier, car je ne veux pas vous servir.

— Vous refusez cent louis, qui ne vous seraient point payés en assignats, mais en numéraire ayant cours, et vous compromettez le repos de votre famille, l'avenir de vos enfans par intérêt pour des gens que vous ne connaissez pas, que vous ne reverrez peut-être jamais!... Des gens, placés

comme vous, sous le poids d'une dénonciation qui les conduira à l'échafaud, ce que ce double mariage sauverait... Vous ne savez donc pas ce que la vengeance peut enfanter de crimes! Vous voulez détruire toutes mes espérances par un refus, que je qualifierai d'insensé et d'extravagant! vous croyez que je me résignerai sottement!

— Il est d'autres notaires dans cette ville, et...

— Ils ne connaissent pas mes secrets dont vous êtes maintenant le dépositaire et que vous me menacez de divulguer... et d'ailleurs, le temps me presse... Vous dresserez ici nos deux contrats, ou vous ne sortirez de ce salon que pour marcher en prison!

— Monsieur, cette violence envers un homme revêtu d'un caractère légal, cette violence...

— J'ai peu de temps à perdre en d'inutiles discussions, c'est vous qui l'avez dit, monsieur le notaire, en me servant de vos paroles, je vous répéterai, pour la dernière fois, que je veux votre détermination ; réfléchissez avant de me répondre.

Le notaire n'était point un lâche, mais il tenait à la vie, et il savait avec quel empressement on accueillait les dénonciations qui pleuvaient quotidiennement au bureau du comité des recherches, et qu'elles étaient les suites de ces accusations anonymes, le renvoi immédiat devant le tribunal révolutionnaire qui n'acquittait que bien rarement les prévenus traduits à sa barre. Cette dernière considération décida le notaire à souscrire aux volontés du misérable auquel il se promettait, en même temps, de jouer un tour de son métier.

— Je dresserai les deux contrats, dit-il à

André, en prenant place devant le guéridon.

— Je compte sur votre silence!

— Je serai muet, avant et après la lecture des contrats.

— J'ai votre parole d'honneur!

— Je ne la prodigue pas inconsidérément, monsieur; je m'engage à vous servir de notaire, et à remplir toutes les conditions que vous m'imposez... que voulez-vous de plus?

— Vous avez raison, dit André, la défiance est au moins inutile. Dressez les deux actes, moi je vais chercher les conjoints.

Le notaire allait se lever pour appeler son clerc qui se promenait dans le jardin. André devina sa pensée.

— Ne vous dérangez, lui dit-il, je vais vous envoyer votre scribe.

Et quand celui-ci eût pris place auprès de son patron, André referma la porte, en

retira prudemment la clé qu'il mit dans sa poche, et alla trouver Jacquemin, qui le servait autant par intérêt que par la terreur qu'il avait vu lui inspirer. Le cuisinier n'avait pas quitté le vestibule; il y attendait les ordres de son nouveau maître. André l'envoya se promener devant la fenêtre du petit salon, qui ouvrait sur le jardin, avec l'injonction de crier au voleur! si quelqu'un tentait de sortir par cette issue.

— Toutes mes précautions sont prises, dit André en montant rapidement l'escalier qui conduisait à la chambre où Isabelle était enfermée; reste à vaincre des répugnances, des susceptibilités... mais grâce à la visite minutieuse que j'ai faite du souvenir de Frédéric, je sais certaines particularités qui m'aident à dompter la résistance qu'Isabelle va m'opposer.

Il était arrivé devant la porte de sa

chambre; avant de l'ouvrir, il se pencha pour écouter; le profond silence qui y régnait fit naître ses soupçons; déjà la clé frôlait l'orifice de la serrure, quand un soupir étouffé parvint à son oreille, en même temps que le bruit léger que produit une plume criant sur le papier qu'elle noircit.

— Entrons, se dit André, emparons-nous de la correspondance, si elle peut nous être nuisible.

En disant ceci, le laquais ouvrit brusquement la porte. En le voyant entrer, Isabelle poussa un cri perçant et se précipita vers la fenêtre, qui était ouverte, et qu'elle essaya d'escalader.

— Malheureuse! dit André en la prenant à bras-le-corps et en la ramenant dans la chambre, vous voulez mourir?

— De quel droit prétendriez-vous m'en empêcher? répliqua Isabelle avec l'accent

de l'égarement ; laissez-moi, monsieur, laissez-moi, vous me faites horreur !

— Décidément, s'écria André avec le ton du dépit, tout le monde est devenu fou dans cette maison.

— Parce qu'on ne partage pas vos idées et qu'on refuse de souscrire à vos projets, on est insensé ! dit Isabelle en s'animant ; ah ! monsieur André, c'est vous qui êtes fou d'avoir pensé un seul instant que vos maîtres s'abaisseraient jusqu'à vous, pauvre laquais depuis votre naissance, et qu'ils seraient fiers de l'alliance que vous voulez leur imposer..... Quant à moi, je trouve étrange l'obstination avec laquelle vous demandez à M. le marquis de Longpont une réparation que je n'exige pas, moi, sa victime; moi, qui suis juge de sa conduite à mon égard !

— Une mère n'a pas le droit d'être

égoïste; songez à votre enfant, Isabelle; à votre enfant qui, un jour, vous maudirait peut-être de l'avoir privé des embrassemens de son père, et de l'avoir jeté, bâtard et sans fortune, dans la société qui, à défaut de nom, demande à ceux qu'elle reçoit dans son sein ce qui fait obtenir de la considération : de l'argent! quel sera son patrimoine cependant : la misère, le désespoir, le crime!

— Malheureux! vous feriez douter de la clémence divine qui n'abandonne pas ainsi ses créatures.

— Eh! ma pauvre Isabelle, le laquais de vingt-huit ans a beaucoup vécu; il a vu si souvent que l'homme riche avait toujours raison du malheureux, soit par son influence, soit par son or, qu'il n'a appris qu'à estimer une chose ici-bas : la fortune! Et quand une occasion de s'enrichir s'offre à

nous, vous voudriez la laisser échapper?..
Mais si aujourd'hui, vous et moi, ne nous emparons pas de la fortune des Longpont, demain, un autre aussi hardi, mais plus adroit, mettra la main sur cette riche proie. L'émigré est une pâture pour la république; elle livre sa personne au bourreau et ses biens à l'avidité des acheteurs nationaux, honnêtes spéculateurs qui paient un peu moins du quart de leur valeur des domaines dont la vente sert à équiper des soldats et à fortifier des places fortes..... Et croyez-vous, Isabelle, que je ne m'expose pas pour arrêter votre Frédéric de Longpont au bord de l'abîme qui s'ouvre béant pour l'engloutir?... L'imprudent! il a donc perdu le souvenir du passé et le nom de Verdun? d'une ville française prise d'assaut par des troupes prussiennes au milieu desquelles il a marché au feu; ce nom ne

résonne donc pas à son oreille comme un tintement lugubre, comme un glas de mort? Verdun! mais c'est devant les murs de cette ville que le comte de Beaulieu est tombé criblé de balles! et que lui, un gentilhomme français, a tiré son épée pour guider des bandes prussiennes et les encourager à exterminer des citoyens français! Oh! alors, Isabelle, le laquais a pris son maître en pitié; et si à Dammartin il ne l'a pas dénoncé, c'est qu'il ne le jugeait pas digne d'être le héros de la tragédie qui se préparait. Il ne résistera pas à ma volonté, je le savais, car d'un mot je puis le perdre, et le marquis n'est pas homme à lutter sans espoir. L'hymen que je lui impose peut le réhabiliter aux yeux des membres du comité des recherches, et du moins, s'il n'assure pas son repos, il lui facilitera les moyens d'émigrer une seconde fois, mais plus sagement toutefois; vous le

suivrez en exil, Isabelle, c'est votre devoir d'épouse et de mère; et si le souvenir de ce que je fais pour vous aujourd'hui se présentait à votre mémoire, ne le repoussez pas par une pensée injurieuse, et dites-vous : si ma mère avait eu un ami semblable, mon pauvre père ne se serait pas tué en voulant se sauver de la Bastille, et j'aurais un nom qui vaudrait mieux que celui d'être la fille d'une maîtresse du marquis de Longpont!

— Quoi! vous connaissez ce fatal secret! dit Isabelle en rougissant de honte.

— Je le connaissais, répliqua André; et maintenant, Isabelle, croyez-vous qu'il soit nécessaire de se précipiter par une fenêtre du troisième étage pour se soustraire à un hymen auquel vous pouvez justement prétendre et d'écrire à votre séducteur trois pages d'adieux dont il aurait peut-être ri avec

ses amis de l'émigration....Vous vous dites que je le calomnie? je le souhaite; vous n'en serez que plus heureuse en mariage..... Allons, jeune folle qui méditez toute une nuit un projet qui n'aurait remédié à rien, et qui peut-être aurait tout compromis en attirant ici des agens de l'autorité, devenez raisonnable, et persuadez-vous bien que le laquais n'a que de l'ambition.

— Trop d'ambition! dit Isabelle en soupirant.

— Ne vous en plaignez pas, car je suis le premier ambitieux qui aie des entrailles pour un autre...

On voit qu'André qualifiait, le plus honnêtement qu'il lui était possible de le faire, la spoliation qui allait peut-être s'accomplir, en dépit des efforts du marquis et des répugnances de la veuve du comte de Beaulieu.

L'ambitieux laquais, — puisqu'il s'appelait ainsi, — n'était pas au-dessous du rôle qu'il jouait depuis la veille au soir ; la nécessité lui avait donné une sorte d'éloquence, qui avait fini par persuader Isabelle, et cette même nécessité, le plus puissant aiguillon ! avait fait de l'homme violent, emporté, querelleur même, un logicien raisonnant froidement, ne donnant rien au hasard, et sachant frapper juste l'esprit ou le cœur de la personne qu'il voulait convaincre.

A Isabelle, il lui avait fait entendre les mots magiques de *tendresse maternelle*, de *devoirs d'une mère;* il lui avait rappelé les cuisantes douleurs de sa mère, qui s'était prostituée à un amant, elle, mariée à un homme qui l'aimait, et qui avait péri pour revoir la malheureuse, dont le déshonneur rejaillissait sur lui !

Et Isabelle avait senti faiblir sa résolution, et elle avait suivi André qui la conduisait auprès du marquis et de sa sœur, qu'ils trouvèrent, s'occupant tous deux, comme de simples roturiers, à se frayer un passage à travers les meubles amoncelés devant la porte du boudoir, ouverte violemment par Frédéric, qui en avait brisé les panneaux.

André ne se récria point, à la vue de cette tentative d'évasion, que sa présence faisait avorter; il ne fit aucun reproche au marquis, et ce fut le sourire sur les lèvres et la joie au front qu'il aborda Frédéric.

— Monsieur Longpont, dit-il en appuyant avec intention sur cette dénomination, qui fit sourciller Frédéric, le notaire est arrivé, il nous attend.

La comtesse tressaillit, et répéta sourdement.

— Le notaire! mon Dieu! faudra-t-il donc céder?

— Que m'importe la venue de cet homme, dit Frédéric avec hauteur; je ne veux point le voir, il peut se retirer.

— Quand nos deux contrats de mariage seront signés, on pourra le congédier, reprit André; il dépend donc de vous, monsieur Longpont, d'abréger le temps que le notaire doit rester à l'hôtel... Je vous ai dit qu'il nous attendait.

Frédéric hésitait à suivre André, qui l'invitait de descendre au petit salon, où le notaire grossoyait avec son clerc, mais sur un signe que lui fit sa sœur, il se décida.

— Allons! dit-il en ricanant, voyons ce notaire!

André poussa Isabelle devant lui en disant à Frédéric :

— Monsieur Longpont, offrez donc la main à votre femme!

— Le marquis de Longpont sait ce qu'il doit faire, répliqua fièrement Frédéric, en prenant le bras de sa sœur.

— Il le sait, sans doute, reprit André d'un ton moqueur, mais il ne le fait pas!

Pauline serra convulsivement le bras de son frère.

— Soyez prudent, Frédéric, lui dit-elle d'une voix suppliante, songez que cette Isabelle peut vous sauver!

— Je ne l'ai pas oublié, répondit Frédéric.

Et le jeune marquis et sa sœur passèrent devant Isabelle et André, qui leur dit qu'il avait choisi le petit salon du rez-de-chaussée pour y installer le notaire.

— Le dénouement approche, murmura André ; jusqu'ici j'ai bien conduit ma barque, ne faisons pas naufrage au moment d'entrer dans le port.

Le notaire achevait de dicter à son clerc la teneur du contrat de Frédéric, quand il vit entrer André, précédant trois personnes, qui s'assirent silencieusement autour du guéridon. Il y eut un moment de silence pendant lequel monsieur Maréchal prit des notes pour la rédaction du contrat, dans lequel il voulait introduire deux ou trois bonnes nullités, dont une seule devait suffire pour le rendre nul ; c'était se venger en légiste d'une violence brutale.

Au moment où il s'apprêtait à donner lecture du contrat, que son clerc venait de mettre au net, Frédéric se leva, et, s'adressant à Isabelle, il dit :

— Mademoiselle, vous savez qu'il n'a

jamais été question, entre nous, d'un mariage, que nos situations respectives rendent impossible ; partant, point d'hymen, point de contrat.

André se pencha à l'oreille d'Isabelle.

— Rappelez-vous votre mère, lui dit-il d'un ton solennel.

— Ainsi donc, mademoiselle, poursuivit Frédéric, déclarez à monsieur que votre volonté n'est pas de me prendre pour époux...

— Vous vous trompez, Frédéric, répliqua Isabelle, ce mariage est devenu nécessaire, indispensable... Vous devez un nom à l'enfant que je porte dans mon sein.

— Et vous comptiez sur le dévoûment de cette fille pour vous sortir d'embarras ! s'écria la comtesse, avec l'accent du dédain.

— Cette fille est la fiancée de votre frère, madame, dit Isabelle, en élevant la

voix, et vous ne craignez pas de l'affliger en m'humiliant comme vous le faites en ce moment.

— De mieux en mieux, dit Frédéric, je serai obligé de signer le contrat!

— Et d'épouser civilement la demoiselle Isabelle Parent, ajouta André, qui avait entendu l'exclamation de Frédéric.

— Drôle! murmura le marquis, en regardant André de travers.

« Pardevant maître Maréchal, et son collègue, notaires à Paris, ont comparu... »

Et le notaire, qui s'était levé, fit lecture du contrat de Frédéric et d'Isabelle, avec cette volubilité de langage, qui semble ne pas admettre une seule objection; aussi n'entendit-on distinctement que cette dernière phrase :

« Lesquels ont signé, après lecture. »

— André vint offrir la main à Isabelle,

et la conduisit auprès du notaire, qui lui désigna, avec le doigt, les endroits où elle devait signer et parapher; quand vint le tour de Frédéric, il refusa net d'abord, puis, sur un geste suppliant de sa sœur, il s'approcha du guéridon, en disant :

— Je proteste...

— Que vous êtes l'homme le plus heureux, le plus fortuné, dit André, qui suivait avec inquiétude tous les mouvemens de Frédéric; et, en lui serrant la main, comme pour le féliciter, il ajouta, d'un ton confidentiel : pas un mot, vainqueur de Verdun; pas une phrase imprudente, si vous tenez à conserver votre tête.

— Heim! fit le marquis.

— Mais signez donc, mon cher beau-frère, continua André en lui présentant une plume.

Frédéric s'exécuta d'assez bonne grâce;

mais en revenant s'asseoir aux côtés de sa sœur, il laissa tomber, sur Isabelle, un regard foudroyant; la pauvre fille en fut épouvantée, et se repentit d'avoir cédé aux suggestions d'André; l'impertinence de la comtesse dissipa promptement ses innocens remords.

André dictait au notaire les noms de la comtesse et les siens, quand Pauline, qui jusqu'alors avait semblé accepter, avec une sorte de résignation, la situation bizarre que les événemens lui avaient faite, Pauline, si prudente pour son frère, interpella le notaire avec une vivacité toute féminine et des expressions dont l'honnête garde-notes parut se formaliser, car non seulement il dédaignait d'y répondre, mais encore haussa-t-il les épaules en murmurant :

— Je pardonne tout à la colère d'une femme !

Mais Pauline fut moins indulgente que lui, et le silence dédaigneux, qu'il gardait avec elle, acheva de l'irriter.

— Monsieur le notaire! s'écria-t-elle, vous vous rendez le complice d'un misérable dont l'effronterie ne connaît point de bornes, maintenant qu'il croit avoir fiancée ma femme de chambre au marquis de Longpont, et non au sieur Longpont, comme vous l'avez écrit dans cet acte, dont nous attaquerons la validité devant les tribunaux.

— Comtesse de Beaulieu, dit André d'un ton sévère, suivez l'exemple que votre frère vient de vous donner ; l'hymen que je vous impose, et auquel vous saurez vous soustraire... je m'y attends... cet hymen me rendra riche, de pauvre que je suis, oh bien, vous aurez fait un heureux, et acquitté la dette que votre frère a contractée

envers moi... hier, vous m'offriez de l'or pour récompenser mon dévoûment ; j'ai refusé, aujourd'hui j'accepte... mais j'accepte avec le don de votre main.

— Jamais! jamais! dit énergiquement la comtesse.

— Finissons ces fâcheux débats, articula gravement le notaire, qui avait hâte de se retirer. — Et M. Maréchal lut rapidement les premières lignes du contrat, et arriva aux conditions stipulées entre les deux époux. — Madame apporte en dot audit sieur André, une habitation, qu'elle possède à la Guadeloupe, évaluée, d'aprés les baux authentiques, à cinquante mille écus. De son côté, ledit sieur André apporte à la communauté, cent mille livres de revenus en contrats, baux, pensions...

— Vous en avez les titres entre les mains, madame la comtesse, dit André en se pen-

chantà son oreille, et vous comprenez qu'il eût été imprudent à moi de ne pas prendre mes précautions, en présence d'une loi de divorce qui nous permet à tous deux d'être, dans quelques jours, étrangers l'un à l'autre... Votre intendant vous épargnera l'ennui de me faire connaître les bicoques que feu le comte de Beaulieu vous a apportées en dot... Je ne suis pas bien exigeant : les dépouilles du défunt suffisent à mon ambition.

Pauline venait de prendre une résolution que les paroles imprudentes avaient fait naitre ; le mot *divorce* s'était présenté à son ame attristée comme un rayon d'espoir , une planche de salut dans cette effroyable tempête; l'idée qu'elle pouvait briser des liens odieux , qu'elle ne contractait que pour se soustraire à l'échafaud, cette idée ramena le calme dans son cœur,

toutefois, avant de signer, elle voulut que le notaire confirmât, par ses paroles, la vérité de ce qu'André avait eu l'imprudence de lui révéler; M. Maréchal comprit, à la joie mal déguisée que la comtesse laissait paraître en l'interrogeant, qu'André ne goûterait pas long-temps les douceurs de l'hymenée, et par un de ces caprices, auxquels on obéit souvent sans se les expliquer, le notaire, en répondant à la comtesse qu'en effet il existait un décret autorisant le divorce entre époux, effaçait d'un trait de plume la phrase tortueuse, énigmatique, dont le sens présentait une ambiguité qui devait servir à annuler le contrat dont André croyait se faire une arme contre son impérieuse fiancée.

La dernière scène de cette comédie était jouée; le notaire et son clerc s'étaient retirés; et André, en les reconduisant, avait

promis à M. Maréchal qu'avant la fin de la journée, il passerait à son étude pour lui compter les cent louis, qui étaient le prix de ses honoraires; le notaire ne lui avait pas répondu : « vous êtes le bien venu! » Mais cette phrase était présente à sa pensée, quand il engagea son nouveau client à ne pas se presser d'acquitter la promesse qu'il lui faisait.

Pendant qu'André congédiait M. Maréchal, une courte et vive explication avait lieu dans le petit salon entre le frère et la sœur, en présence d'Isabelle.

— Je divorcerai, disait la comtesse, et j'espère que vous suivrez mon exemple en abandonnant cette femme.

— Le divorce! le divorce! répéta Frédéric d'un air ennuyé, qu'est-ce que cela? des formalités à remplir, du scandale à provoquer, des tourmens à endurer... Ma foi!

petite sœur, ma situation est bizarre, je l'avoue, mais dans les circonstances où nous nous trouvons, ce serait une folie que de lutter... J'ai fait de sérieuses réflexions.

— Est-ce bien vous que j'entends, Frédéric; quoi! vous acceptez gaîment une alliance qui vous couvrira de ridicule, et dont il vous faudra rougir!

— Eh! madame, dit Isabelle avec le ton de l'ironie, vos nobles amis, vos grandes dames du faubourg Saint-Germain ne pourront donner à M. le marquis de Longpont l'extrême déplaisir de se voir humilié dans la femme à laquelle il a donné son nom, et qui ne se montrera jamais indigne de cet honneur; le temps des fêtes et des réunions joyeuses n'est plus, madame la comtesse; et ce n'est pas quand un deuil général afflige toutes les familles que mon

époux pourrait songer à réunir chez lui ces personnes charitables et indulgentes devant lesquelles il me faudra rougir ; je m'efforcerai d'oublier que j'ai été votre femme de chambre, à la prière de votre frère, et pour ne point me séparer de lui. Cette domesticité, pour laquelle je n'étais point faite, et qui m'a été imposée, est mon plus grand, mon unique tort, peut-être! Mais j'avais perdu ma mère, Frédéric était là, près de moi, me répétant qu'il m'aimait, que je devais avoir toute confiance dans ses paroles; je n'ai pas douté de sa sincérité, madame, continua Isabelle avec une indicible expression de tristesse, et il eut été bien cruel de m'en faire repentir : il n'y a pas de gloire à tromper une pauvre fille abandonnée à elle-même.

— La leçon est complète, dit amère-

ment la comtesse, et je ferai en sorte de me la rappeler.

André, qui rentrait, interrompit cette conversation.

— Les instans sont précieux, dit-il, et j'avais raison de hâter la conclusion de nos deux mariages; votre livrée, monsieur de Longpont, votre livée, que j'avais mise sous clé et au frais dans une des caves de l'hôtel, afin de me débarrasser des curieux et des importuns qui la composent, votre livrée n'a pas attendu que je lui rende sa liberté; dix heures de captivité lui ont paru trop longues, et elle a prise la fuite abandonnant l'instigateur du complot que j'avais déjoué, l'honnête Renaudin que j'a trouvé étendu sur les marches de la cave, rêvant à ses chiffres et à un pot-de-vin qu'il n'a pu sans doute obtenir d'un fermier; je l'ai réveillé, et cet homme, hon-

teux de son état d'ivresse, qu'une bouteille de Chambertin placée près de lui m'expliquait, cet homme m'a révélé les honnêtes projets auxquels il n'a pu prendre part, et qui avaient été longuement débattus en fraternisant avec vos meilleurs vins ; si l'ivresse n'a pas clouée la langue de ces misérables, à l'heure qu'il est, vous avez été dénoncé... oh! rassurez-vous ; le marquis s'est fait homme du peuple et citoyen français en épousant une fille aux gages de sa noble sœur, qui, elle-même, n'a pas dédaigné de prendre pour époux un valet d'écurie, un pauvre piqueur, dont on ne pouvait que vanter l'adresse à dompter un cheval ; ce double mariage est une garantie qui sera acceptée. Toutefois n'attendons pas les officiers municipaux... On ne marie plus les gens à domicile, allons nous faire inscrire comme de simples bour-

geois, et dans quelques jours, l'officier civil aura consacré des liens que la religion ne peut plus bénir, proscrite qu'elle est par décret national.

Et l'entreprenant André, auquel le succès donnait une sorte de confiance en lui-même qui perçait dans ses discours et ses manières, qu'il s'essayait de rendre polies, affectueuses, afin de les mettre en rapport avec la situation que son habileté lui avait faite, André, qui se voyait possesseur de cent mille livres de revenus, car son ambition n'allait pas jusqu'à prétendre exercer ses droits d'époux, André emmena son futur beau-frère, Isabelle et la comtesse, les conduisit à la municipalité de la section Honoré.

Cette prompte résolution prévint l'effet des dénonciations auxquelles André s'attendait, et la preuve de civisme, donnée

par l'ex-marquis de Longpont, suffit pour le soustraire au trop fameux *hors la loi!* véritable épée de Damoclès suspendue sur la tête des suspects qu'on envoyait à l'échafaud, après avoir reconnu leur identité.

Le même jour vit la célébration du mariage de Frédéric et d'Isabelle, et d'André avec Pauline.

L'intendant Renaudin, qui avait été obligé de rendre ses comptes au méticuleux André, fut chassé avec une gratification de cinquante louis.

Quant à Jacquemin, André le plaça chez son beau-frère, en qualité de cuisinier et d'espion; le premier emploi était peu rétribué; le second devait lui rapporter douze cents livres par année, aussi Jac-

quemin s'engagea-t-il à ne rien laisser ignorer de ce qui se passerait dans l'intérieur de Frédéric.

VI.

Le 13 mai de l'année 1803, lord Withworth, ambassadeur d'Angleterre près la République Française, reçut du Premier Consul Bonaparte l'ordre de quitter immédiatement Paris.

« Chaque vent qui souffle de votre pays,
» écrivait-il au noble Anglais, n'apporte

» que haine et inimitié contre ma per-
» sonne. Je suis las d'être en butte aux
» calomnies et aux invectives de vos jour-
» naux de Londres, et désormais les rap-
» ports entre la France et l'Angleterre sont
» rompus. »

Lord Withworth n'attendit pas ses passeports; après avoir lu la lettre que Bonaparte lui écrivait, il donna l'ordre de mettre six chevaux à sa chaise de poste, et, vingt minutes après, il prenait la route de Calais.

Neuf jours après, *le Moniteur* contenait, dans sa partie officielle, une déclaration de guerre de la France à l'Angleterre; et, tandis que les oisifs des cafés et des jardins publics commentaient, discutaient et critiquaient, mais à voix basse seulement, le manifeste du Premier Consul, une nuée d'agens de police s'abattait sur les hôtels

garnis, et en vertu de mandats d'amener, arrêtait les Anglais qui s'y trouvaient logés.

Cette mesure était, le soir, le sujet de toutes les conversations; pauvres et riches raisonnèrent, ce jour-là, *droit des gens*, *hospitalité violée*, et chacun fit de la générosité et de la grandeur d'âme tout à son aise : le blâme fut général parmi les personnes que l'esprit de parti n'aveuglait point, ou qui ne tenaient pas leur existence du gouvernement consulaire; jamais question politique n'avait mis tant d'âmes généreuses en émoi; les femmes surtout s'indignèrent de l'extrême rigueur déployée contre les insulaires de la Grande-Bretagne, et plus d'un mari eut à souffrir les doléances de sa moitié transformée subitement en un sentimental orateur.

Le salon d'une des notabilités finan-

cières de l'époque, de M. de l'Archeville, fournisseur des armées de la république, était aussi le théâtre d'une de ces discussions matrimoniales, où l'on soutenait le décret du premier consul, tandis que l'autre le blâmait avec toute la vivacité que le beau sexe met d'ordinaire à soutenir ses droits, à défendre ses goûts et ses sympathies.

Le fournisseur, homme positif, connaissait bien mieux le prix de l'argent que d'une bonne action; aussi se récria-t-il hautement quand madame de l'Archeville, sa très honorée femme, après avoir flétri la mesure qui portait atteinte à la liberté des Anglais, résidant à Paris, fit la proposition de donner asyle au baronnet Francis Darnley, commensal assidu de la maison, afin de le soustraire aux ennuis d'une captivité

que le bon plaisir du premier consul pouvait prolonger indéfiniment.

— Cacher un proscrit chez moi ! s'écria M. de l'Archeville en s'agitant sur son fauteuil; mais vous oubliez donc, madame, qui je suis ?

— Vous êtes fournisseur, munitionnaire, spéculateur, que sais-je, moi ! répliqua madame de l'Archeville avec le ton du dédain ; vos marchés avec la république vous défendent-ils d'avoir de l'humanité ?

— Ils me font une loi de ne point me mettre en opposition avec le chef de la république. Bien certainement, madame, je ne me compromettrai point pour être agréable à votre baronnet anglais, dont les opinions choquent les miennes, qui n'ouvre la bouche, en ma présence, que pour boire mon meilleur vin ou me contrarier; qui trouve charmant, ce que tout le monde

a jugé détestable; et enfin, cette dernière observation ne vient pas de moi, je vous en avertis, qui n'enveloppe pas, dans sa haine pour la France, les femmes qu'elle produit et auxquelles il rend un hommage dont les maris les moins susceptibles pourraient s'offenser..... Je vous répète, madame, que ce n'est pas moi qui ai eu l'occasion de faire cette observation fort peu charitable..... d'autres personnes.....

— Que m'importent leurs insipides calomnies, reprit madame de l'Archeville ; elles ne me feront pas renoncer à mes idées, et je vous avoue, monsieur, que je n'avais point attendu un consentement, que vous me refusez, pour écrire au baronnet que votre maison lui était ouverte.....

— Quoi ! madame, vous avez osé... vous avez écrit une semblable lettre ? Si votre baronnet est homme d'honneur, il n'accep-

tera pas la dangereuse hospitalité que vous lui offrez, sans doute, en mon nom ?

— Eût-il été convenable que ce fût au mien ?

— Il eût été plus convenable de ne pas écrire, vous ne m'auriez point compromis... Cacher un Anglais ! le dérober à la colère du premier consul ! moi ! un fournisseur de la république ! mais c'est plus qu'il n'en faut pour faire annuler tous mes marchés, pour me ruiner... Avez-vous réfléchi à cela, madame de l'Archeville ! Il y va de notre fortune et de ma liberté !

— Ma dot me reste, monsieur de l'Archeville ; quant à vous, votre génie financier saura vous tirer promptement d'embarras.

— Mais, madame, ce langage semblerait annoncer des projets...

— Qui n'ont pu se réaliser jusqu'ici; la faute n'en est pas à moi, monsieur de l'Archeville, j'attendais une occasion...

— Je crains de vous comprendre! s'écria le fournisseur en pâlissant de colère, et je commence à croire que la réputation du baronnet Francis Darnley n'est point usurpée... Cet homme venait bien souvent chez moi!

— Ah! de grâce, monsieur, quittez ce ton tragique, cette attitude menaçante et ne me regardez pas, comme vous le faites en ce moment, si vous ne voulez me voir rire aux éclats... Vous! jaloux, et depuis quand?

— Madame, un mari a toujours le droit de défendre son honneur!

— Ah! finissons! vous me donneriez la migraine! Spéculez, agiotez à votre fantaisie, je vous en laisse le maître... Mais ne

venez point blâmer ma conduite, alors qu'elle est irréprochable, et ne donnez pas à un acte d'humanité le caractère d'une action coupable. J'ai offert un asile au baronnet Francis Darnley; s'il l'accepte, vous le recevrez!

Et madame de l'Archeville sortit du salon en lançant à son époux un regard qui n'avait rien de bienveillant.

— Je devais m'y attendre, murmura le fournisseur d'un air contrit, ma sotte complaisance porte aujourd'hui ses fruits, et ce maudit baronnet, que le ciel confonde! va achever, par sa présence, de porter le trouble et la désunion dans mon intérieur... S'il n'était pas sous le poids d'un décret exécuté avec une vigueur toute républicaine, je pourrais peut-être tolérer... Je ne le dois pas! s'écria monsieur de l'Archeville en marchant à pas pressés dans son

salon ; mon intérêt personnel serait compromis, et je dois...

Un domestique ouvrit la porte du salon, et annonça :

— M. Darnley !

Le baronnet entra précipitamment ; ses vêtemens étaient en désordre, et à la pâleur de son visage, à son agitation, qui ne lui permit pas d'articuler une seule parole, il était aisé de deviner que le noble Anglais venait d'échapper à un danger dont le souvenir bouleversait encore sa raison ; il se laissa tomber sur un fauteuil, et ce ne fut qu'après quelques instans de silence qu'un profond soupir s'échappa de sa poitrine, et qu'il aperçut M. de l'Archeville, debout, à dix pas de lui, et dans l'attitude d'un homme qui réfléchit profondément.

— Croyez à ma reconnaissance, monsieur, dit le baronnet avec un air flegma-

tique, qui donnait à ses paroles une gravité empreinte de tristesse ; l hospitalité, que vous m'offrez avec tant de générosité, épargnera bien des pleurs aux personnes qui me sont chères.

— Certainement, monsieur, balbutia le fournisseur avec embarras, s'il m'était permis de suivre l'élan de mon cœur, j'aurais, peut-être... mais les circonstances, ma position sociale... mes opinions...

Le baronnet, en remerciant monsieur de l'Archeville, avait fait violence à ses sentimens, car il n'avait pas habitué le fournisseur à recevoir de lui des complimens ; ami intime de madame de l'Archeville, le jeune Francis Darnley traitait fort lestement l'homme qu'il eût dû respecter, ne fut-ce que par égard pour l'imprudente jeune femme qui portait son nom ; la morgue du jeune Anglais ne pouvait s'accommoder de

traiter d'égal à égal avec un parvenu, à la table duquel il s'asseyait volontiers, et dont il crevait les chevaux, pour accompagner madame de l'Archeville, dans ses excursions en calèche aux environs de Paris; le baronnet ne laissait jamais échapper l'occasion de décocher quelques traits piquans, au pauvre fournisseur, touchant les gains illicites que celui-ci faisait sur ses marchés de fournitures, mais l'Archeville n'y répondait que par un mouvement d'épaules très prononcé, habitude qui chez lui pouvait se traduire ainsi : « Vous ne dites que des sottises! » Et comme le baronnet ne restait auprès du fournisseur que le temps strictement nécessaire pour lui débiter ces lieux communs de la politesse, que les personnes les plus indifférentes se prodiguent, ses sarcasmes ne provoquaient jamais d'amères discussions; seulement, ils

entretenaient entre eux cette froideur cérémonieuse, la dissimulation des gens qui ont reçu de l'éducation.

L'Archeville allait peut-être profiter du tête-à-tête qui lui livrait le jeune Anglais dans une situation d'esprit qui ne permettait pas à celui-ci d'attaquer, ainsi qu'il en avait contracté l'habitude ; le rôle d'auditeur, et d'auditeur muet était le seul qu'il put remplir, exténué qu'il était par l'exercice violent auquel il avait dû se livrer pour échapper aux agens de la police consulaire qui le poursuivaient ; déjà, le fournisseur avait médité son foudroyant exorde quand la femme-de-chambre vint chercher le baronnet, de la part de Madame de l'Archeville.

— Permettez, dit le mari en retenant Francis Darnley, j'ai quelques mots à vous dire, il s'agit...

— De ne pas faire attendre une dame, reprit le baronnet, et je me rends aux ordres de madame de l'Archeville.

Et le baronnet sortit avec empressement.

— Je ne suis plus le maître chez moi! s'écria le fournisseur avec l'accent de la colère, on me brave ouvertement, et on croit, sans doute, que je supporterai bénévolement des caprices qui me déshonorent? On se trompe, et avant la fin de cette journée, on aura la preuve que je ne me laisse pas impunément bafouer... Six heures vont sonner, dit-il en consultant la pendule, le ministre de la police ne se met à table qu'à sept heures; je pourrai le voir avant son dîner... Quelqu'un!

Il agita, d'une main convulsive, le cordon de sonnette placé près de la cheminée. Ce fut la femme de chambre de madame de l'Archeville qui répondit à cet appel.

— Le cheval à mon cabriolet! s'écria le fournisseur sans regarder qui venait prendre ses ordres; dans cinq minutes je veux sortir.

— Pas en cabriolet, répliqua malicieusement la femme de chambre, car madame l'a prêté à son médecin pour faire plusieurs courses.

— Son médecin! son médecin! grommela le fournisseur, un petit fat qui chante mieux une romance qu'il ne donne une consultation... Esculape de boudoir! que j'aurais déjà prié de rester chez lui, si... — Il s'interrompit. — Eh bien! qu'on attèle mes alezans à la calèche!

— Madame va sortir, et elle a donné le même ordre au cocher : les alezans à la calèche, pour six heures et demie.

— J'irai à pied, se dit le fournisseur d'un

ton concentré, j'irai, dussé-je en gagner une courbature.

Il enfonça son chapeau sur ses yeux et sortit du salon en murmurant entre ses dents ; comme il s'apprêtait à franchir le seuil de la porte cochère, un homme, qui venait en courant, le heurta, et dans ce choc, faillit le renverser.

— Peste soit du butor! dit le fournisseur en reprenant son equilibre ; êtes-vous donc aveugle? malôtru !

L'homme qu'il interpellait ainsi fit quelques pas en arrière, se frappa le front, et s'écria, avec l'accent de la plus vive surprise :

— Monsieur André! est-ce bien vous que je retrouve?

— Dites : de Saint-André, mon cher ami, répliqua le fournisseur en examinant l'homme que son aspect semblait avoir stu-

péfié; eh! c'est ce mauvais garnement de Jacquemin, dit-il en grimaçant.

— Lui-même, monsieur André, répliqua l'ancien cuisinier du marquis de Longpont; c'est Jacquemin, auquel vous devez encore deux années de gratification pour les renseignemens qu'il vous donnait sur monsieur Frédéric et sa bonne petite femme.

— Tes renseignemens étaient sans intérêts, et puis tu n'étais pas exact dans tes rapports; tu y faisais faire bon ménage à l'ex-marquis et à sa douce Isabelle, quand je savais pertinemment, par ma très honorée femme, que leur intérieur ressemblait à un petit enfer... Je me proposais de te demander les motifs qui te déterminaient à me céler la vérité; mais tu n'as pas jugé prudent de revenir réclamer le prix de tes impudens mensonges...

— Parce que vous avez changé de demeure, M. André.

— De Saint-André, répéta le fournisseur en regardant fixement Jacquemin.

— Je ne savais pas que vous aviez aussi changé de nom...

— Tu pouvais l'ignorer, car maintenant on m'appelle de l'Archeville ; un nom de terre! j'en possède plusieurs.

— Vous ne pouviez pas manquer de prospérer avec la fortune que vous aviez entre les mains ; tandis que moi, la chance m'a toujours tourné ; je n'ai pas eu un seul instant de bonheur...

— Ni d'intelligence ; tu as eu tort de quitter tes fourneaux, tu étais là dans ta sphère ; il ne suffit pas toujours d'avoir de l'ambition, maître Jacquemin, il faut encore l'esprit nécessaire pour mettre à exécution les projets qu'on a conçus, pour atteindre le

but qu'on s'est proposé... Monsieur Jacquemin voulait s'enrichir! pauvre sot!

Et le fournisseur allait s'éloigner, quand Jacquemin lui barra le passage en disant :

— Puisque vous vous nommez monsieur de l'Archeville, je peux vous demander si le baronnet Francis Darnley est chez vous.

— Tu connais cet Anglais?

— Il loge dans l'hôtel où j'exerce mes humbles fonctions.

— De cuisinier, dit l'Archeville en riant du ton piteux de Jacquemin.

— De portier, monsieur André, répliqua Jacquemin, et un gros soupir s'échappa de sa poitrine ; dans mes voyages je me suis rouillé, et puis la cuisine s'est perdue pendant la révolution ; on mange peu aujourd'hui, et on dîne mal...

— Et puis, tu n'as jamais été un talent culinaire!

— Si vous étiez obligé de reprendre votre ancien métier de piqueur, on vous dirait comme à moi : vous ne savez pas monter à cheval! c'est de l'ancien régime que vos ragoûts ! m'a dit mon dernier maître ; et de désespoir, je me suis raccroché à un cordon qui me fait vivoter... quand l'étranger donne à Paris ; mais aujourd'hui qu'on nous prend nos Anglais, nos meilleures pratiques !... Vous êtes bien sûr que le baronnet est chez vous! monsieur de l'Archeville!

— Cet imbécile avec ses bavardages, me fera manquer l'audience du ministre, et... — Une idée subite se présenta à l'esprit du fournisseur; il prit le bras de Jacquemin, et l'emmena en lui disant : — Je vais te conduire auprès du baronnet Fran-

cis Darnley, pour lequel tu as une lettre, sans doute.

— Oui, monsieur André...

— Jacquemin, fais-moi le plaisir de te graver dans la mémoire que je me nomme Saint-André de l'Archeville !.... de..... l'Ar..... che..... ville! accentua fortement le fournisseur.

— J'aurais dû me le rappeler, puisque c'est le piqueur de votre femme, de madame de l'Archeville, qui m'a remis cette lettre en me recommandant de la donner immédiatement au baronnet. J'allais m'acquitter de ce soin quand des agens de police ont envahi l'hôtel en demandant à parler à monsieur Francis Darnley; mon maître leur a indiqué la chambre occupée par ce jeune Anglais, car il n'était pas encore sorti; les agens se frottaient joyeusement les mains en montant l'escalier,

mais en le descendant, quelques minutes après, ils avaient la mine longue et la tête basse; ils venaient d'acquérir la certitude que leur futur prisonnier avait gagné le toit de la maison voisine, d'où il s'était facilement enfui.

— Comment! ce cher baronnet a grimpé sur les toits! dit le fournisseur en accompagnant cette exclamation d'un sourire forcé; mais c'est très ingénieux, très bien imaginé pour échapper à un mandat d'amener.

— C'est ce que je me suis dit, ajouta Jacquemin d'un ton de bonhomie, et comme je sais que le baronnet vient tous les jours chez vous... le piqueur de madame de l'Archeville, de votre femme, cause volontiers avec moi... Ah! je sais bien des choses sur votre maison, continua Jacquemin en ricanant, mais j'étais loin de penser que

c'était de vous qu'on me parlait quand on me disait : M. de l'Archeville par ci... M. de l'Archeville par là....

— Tu as toujours été mauvaise langue, dit le fournisseur avec le ton de la contrariété, tu aimais médire, calomnier tes maîtres...

— Ce n'est pas ce que vous disiez tout-à-l'heure, reprit Jacquemin; quand vous me promettiez douze cents livres par année, afin que je vienne vous raconter ce qu'on faisait et disait chez mon maître, monsieur Longpont, démarquisé par cette révolution qni a tout remué, changé, bouleversé... Je savais que vous portiez beaucoup d'intérêt à madame Longpont, et pour ne point vous affliger... le mal était sans remède... je vous faisais des mensonges bien innocens...

— Et tu me volais mon argent, car je ne te payais que pour savoir la vérité.

— J'espérais toujours que monsieur Frédéric reconnaîtrait ses torts, et se conduirait avec sa femme, si bonne, si dévouée, si indulgente, comme il aurait dû le faire dès le premier jour de son mariage; j'ai eu cet espoir pendant dix-huit mois, mais quand monsieur Frédéric a annoncé qu'il allait passer six mois en Angleterre, et qu'il partirait seul, je me suis dit : c'est une séparation adroitement dissimulée.

— Ah ! le cher beau-frère avait la même pensée, le même projet que ma très honorée femme, sa jolie et fort impérieuse sœur.

— Madame devina le malheur qui allait la frapper, et pour se soustraire à un humiliant abandon, elle eut la fermeté de

contraindre son épouse à l'emmener avec lui.

— Le cher Frédéric promit, et ne tint pas parole, dit l'Archeville en riant aux éclats.

— Monsieur Frédéric fut obligé de remplir la promesse qu'il avait faite à sa femme, mais en cédant à ses désirs, à ses prières, il voulut qu'elle fût bien persuadée que son refus ne prenait sa source que dans des motifs d'économie; des pertes énormes faites au jeu, des dépenses folles, dont madame ignorait la cause, mettaient monsieur Frédéric dans la nécessité de se soustraire aux poursuites dirigées contre lui à la requête d'un usurier auquel il s'était adressé dans plusieurs occasions... Nous quittâmes Paris après le 9 thermidor..

— Tu me conteras tes malheurs et tes voyages plus tard, dit l'Archeville qui ve-

nait de s'arrêter devant la porte cochère de l'hôtel du ministre de la police... Attends-moi là, dit-il à Jacquemin, en lui prenant des mains la lettre destinée au baronnet Francis Darnley; dans une heure, je suis à toi... peut-être avant.

Et le fournisseur des armées de la république passa fièrement devant le concierge, auquel il jeta négligemment son nom, et d'un air qui voulait dire : « J'ai mes entrées libres chez le ministre! » Il traversa la cour, pénétra sous le vestibule; mais dans la première antichambre, il trouva un valet qui lui barra le passage.

— Je vais au cabinet du ministre, dit fièrement de l'Archeville.

— Le citoyen-ministre vient de monter en voiture pour se rendre à Saint-Cloud, répliqua le valet en faisant rétrograder le malencontreux visiteur jusqu'à la porte

de l'antichambre qu'il referma bruyamment.

— J'écrirai à Fouché, murmura le fournisseur en brisant le cachet de la lettre que sa femme avait envoyée au baronnet. J'use de mes droits de mari, dit-il en déployant le papier dont la lecture allait peut-être lui révéler d'indiscrètes vérités... Voyons le style de ma très honorée femme... de la sensiblerie, sans doute, du pathos... « Mon cher Francis. » C'est familier; le nom de baptême précédé de l'épithète de *cher;* enfin! « Le gouvernement consulaire vient d'ac» quérir de nouveaux titres à ma haine. » Madame de l'Archeville, avec ses imprudentes déclamations, m'enverra finir mes jours dans une prison d'état; Bonaparte est violent, emporté.... ah! les femmes! les femmes! « A ma haine. Votre proscription » est un acte que l'histoire flétrira. » Des

phrases et de l'exagération. « Mais tout en
» déplorant amèrement le malheur qui vous
» atteint aujourd'hui, je ne puis m'empê-
» cher de croire qu'il va me fournir une
» preuve de votre amour ou de votre per-
» fidie. » Les grands mots! dit de l'Ar-
cheville en s'essuyant le front; et il conti-
nua sa lecture d'une voix atterée. « Pour
» vous soustraire aux recherches de la po-
» lice, aux ennuis d'une captivité sans
» terme, je vous offre un asile chez moi,
» Francis, un asile impénétrable à tous les
» regards, où vous ne vivrez que pour moi,
» où vous m'aurez toujours près de vous,
» à vos côtés, vous obsédant de mon amour,
» vous demandant pardon de mes injustes
» soupçons et des bouderies qui en étaient
» l'inévitable suite; dites, Francis, vous
» sentez-vous le courage d'accepter la dan-
» gereuse hospitalité que je vous offre? Si

» vous m'aimez sincèrement, vous vien-
» drez... Je suis ingénieuse à me créer
» des tourmens, car dans ce moment, je
» ne sais si je dois prévenir M. de l'Ar-
» cheville que vous habiterez secrètement
» notre hôtel; il me semble que vous ne
» répondrez pas à cette lettre, et qu'hier
» soir, je vous ai vu pour la dernière fois.
» Je désire me tromper. Si vous venez, re-
» merciez l'Archeville, comme si l'offre ve-
» nait de lui. Il est convenable qu'il ne se
» doute de rien.

» PAULINE DE LONGPONT. »

Le fournisseur remit tranquillement cette lettre dans sa poche en se disant.

— Il y a des maris qui peuvent douter de leur malheur, quant à moi, j'ai le plaisir d'en être bien convaincu... Je devais m'y

attendre... L'ex-comtesse m'avait gardé rancune, et elle se venge... C'est une revanche, mais cette fois, elle ne sera pas aussi belle qu'elle l'espérait... Je ne donnerai pas au cher Francis le plaisir de rire à mes dépens, sans avoir la peine de jouer son rôle d'amant... de se mouiller pour venir chez moi, et de passer deux heures à sa toilette, afin de paraître avec tous ses avantages; sous le même toit il se négligerait... Je lui procurerai les honneurs du martyre, et quand il sortira de prison, toutes les femmes qui trompent leurs maris voudront consoler le pauvre prisonnier... Je vais faire de lui un homme à bonnes fortunes... quand il plaira au premier consul de le rendre à la liberté.

L'Archeville entra chez le concierge, et écrivit le billet suivant :

« Citoyen ministre,

» Un Anglais, le baronnet Francis
» Darnley, a eu l'audace, connaissant mes
» opinions et mon attachement à la per-
» sonne du premier consul, de venir se ré-
» fugier chez moi, dans l'espérance que je
» transgresserais les ordres du gouverne-
» ment en le dérobant à la sage mesure dont
» vous êtes l'instigateur. Je ne veux pas être
» le complice d'un ennemi de mon pays, et
» je vous le dénonce.

» SAINT-ANDRÉ DE L'ARCHEVILLE,
« *Fournisseur et munitionnaire.* »

— Ce billet au citoyen-ministre, quand il reviendra de Saint-Cloud, dit-il au concierge en jetant une pièce de cinq francs qui alla rouler sur le parquet.

Puis il sortit en fredonnant.

Jacquemin l'attendait dans la rue.

— J'écouterai volontiers l'histoire de tes infortunes, dit-il à Jacquemin.

— Et ma lettre? vous l'avez donnée au baronnet?

— Elle est maintenant à son adresse, répondit négligemment le malin fournisseur; parle, Jacquemin, je t'écoute.

Le pauvre portier, qui comptait sur une récompense pécuniaire, soupira, mais ne se repentit pas d'avoir confié à un autre la lettre qu'il devait remettre lui-même au baronnet; il toussa légèrement, et après un long préambule, auquel de l'Archeville ne comprit rien, voici ce qu'il lui raconta.

VII.

Frédéric n'avait pu pardonner à Isabelle d'avoir donné son consentement à une mésalliance qui choquait ses idées et son amour-propre, et en dépit de sa résignation, qui n'était que feinte, l'ex-marquis se trouvait très malheureux d'être obligé de vivre maritalement avec une femme qu'il

avait adorée, alors qu'elle était sa maîtresse, et qu'il détestait parce qu'un officier municipal avait consacré, par cinq ou six phrases à l'usage de tous, des liens qui s'étaient changés pour lui en lourdes chaînes.

Le divorce, cette grande et déshonnête spéculation des plus mauvais jours de la république, le divorce pour lequel la loi n'exigeait point de motif, de cause, le divorce, dont tant de gens firent usage, restait à l'ex-marquis pour rompre un mariage qu'il regrettait dix foix dans la même journée; mais soit qu'il craignît le ressentiment d'Isabelle, soit qu'il éprouvât de la répugnance pour ce scandale public, il n'eut point recours au divorce; il fit de son intérieur un enfer en raccourci, espérant, sans doute, que ses désordres, ses caprices, ses emportemens, son ton hautain et

les principes immoraux qu'il affectait de professer, dont il faisait parade , détermi-naient Isabelle à demander elle - même la cassation du mariage qui la rendait si mal-heureuse.

Vain espoir ! Isabelle opposait, aux emportemens de Frédéric , son angélique douceur, à ses soupçons, aussi odieux qu'ils étaient injustes, la conduite la plus irréprochable; ses caprices ne faisaient jamais naître un murmure, une seule plainte! Isabelle les supportait, non avec cet air de résignation, plus insupportable que d'amers reproches , mais comme autant de boutades de caractère , et elle essayait de s'y habituer, certaine que son humeur docile suffirait pour faire repentir Frédéric de ses mauvais traitemens envers elle.

Quand il rentrait, bien souvent après minuit sonné, et qu'il disait, avec les ter-

ue de désespoir empruntés au vocabulaire des joueurs malheureux :

— J'ai perdu six mille francs au wisk !

Isabelle lui répondait en souriant :

— Vous avez une grande fortune, mon ami, vous êtes le maître d'en disposer à votre fantaisie.

Frédéric maudissait la résignation toute naturelle de sa femme, et pour l'en punir il partait le lendemain, sans lui avoir parlé, — ils avaient un appartement fort vaste, et les deux chambres à coucher etaient aux extrémités, — et restait absent pendant deux ou trois jours.

Oh! alors, ce n'était pas un visage riant, un gai sourire, d'affectueuses manières qui l'accueillaient à son retour, Isabelle avait pleuré, ses yeux étaient gonflés, son visage pâle, abattu, et une indicible langueur se trahissait dans tous ses mouve-

mens; l'âme seulement n'avait pas souffert, le corps avait veillé, et durant ces longues nuits d'attente, pendant lesquelles Isabelle comptait les minutes et les heures, que de fois elle s'était levée pour courir à la fenêtre, qu'elle laissait ouverte, pour épier le retour de son époux dont elle avait cru entendre la voix fredonner au loin un gai refrain; le chanteur nocturne se rapprochait, passait devant la maison, s'éloignait, et Isabelle revenait s'asseoir dans sa bergère en se disant tristement : « Ce n'est pas encore lui ! »

Et la pauvre femme était réduite à répéter bien souvent cette phrase-là, car les absences de Frédéric se renouvelaient fréquemment; mais Isabelle ne désespérait pas de ramener son mari; elle allait être mère, et déjà elle pouvait en prévoir le moment qu'elle appelait de tous ses vœux,

car il lui semblait que la naissance de l'innocente créature ferait cesser tous ses chagrins, et qu'elle éveillerait dans l'âme de Frédéric des sentimens qui lui étaient encore inconnus.

Isabelle se plaisait à l'idée d'être mère, et les charmans projets, qu'elle formait pour l'avenir de son enfant, la faisaient rêver pendant des heures entières ; elle avait une fille, elle était blonde avec de grands yeux noirs ; une petite bouche mutine, un air espiègle, beaucoup de vivacité dans les manières, d'abandon et de franchise dans le caractère, voici telle que la jeune mère désirait que sa fille fût un jour ; et comme elle s'était dit : « Mon enfant ne me quittera pas pour recevoir des soins étrangers ; je formerai, moi-même, son caractère et son esprit, » il lui semblait tout naturel de dé-

sirer à sa fille des qualités qu'elle possédait.

Frédéric n'avait point les mèmes idées, les mêmes goûts; la paternité lui paraissait à lui une charge onéreuse, ennuyeuse souvent, dangereuse quelquefois. mais toujours embarrassante; aussi quand Isabelle lui avait dit d'un ton joyeux :

— Frédéric, vous allez être père..... quelques jours encore, et si Dieu exauce mes prières, vous presserez sur votre cœur l'innocente créature, dont la naissance ramènera la paix et le bonheur au foyer domestique.

A cela, Frédéric avait répondu d'un air distrait :

— Ah! vraiment! j'en suis enchanté.

Mais au fond de l'âme, le gentilhomme maudissait une fécondité qui allait lui imposer de nouveaux devoirs, et quand ce

moment, si désiré par Isabelle, si redouté par lui, arriva, et qu'un fils vint au monde accueilli par les transports d'amour et de joie de sa tendre mère, Frédéric, ému d'abord, s'endurcit bien vite contre les douleurs que sa résolution devait provoquer; et après le baptême de son fils, pieuse cérémonie qui eut lieu secrètement, et pendant la nuit, car Robespierre était alors tout-puissant, Frédéric annonça à sa femme qu'il ne voulait pas avoir la tête brisée par les vagissemens de son héritier, et que pendant deux ou trois ans, il se priverait de voir ses enfantines caresses, dans l'intérêt de son repos et de sa santé.

— Mais vous n'y songez pas! monsieur, s'était écriée Isabelle avec l'accent d'une douloureuse surprise; quoi! vous voudriez me priver du plaisir d'élever, moi-même,

votre fils? vous voulez confier cet enfant aux soins d'une étrangère?

— Les nourrices sont de très bonnes mères, avait répondu Frédéric, et quand on les paie bien, elles élèvent fort convenablement vos enfans.

— Eh! monsieur, sont-ce les soins d'une mère qu'ils reçoivent, et ne comprenez-vous pas que ces femmes, qui font un métier de la maternité, cherchent avant tout à le rendre productif... Je ne sais si vous avez voulu éprouver mon cœur en m'apprenant une détermination, que je qualifierais de barbare, si elle n'était insensée, mais n'espérez pas me séparer de notre fils; mon devoir est de le garder près de moi, et je le remplirai, en dépit de vous-même.

— Je m'attendais à de la résistance, madame; je devais m'y attendre, puisque

je vous demandais de souscrire à une volonté raisonnable ; je ne discuterai pas plus long-temps ; notre fils sera élevé loin de moi, j'ai décidé qu'il en serait ainsi... Je ne veux pas avoir pour femme une nourrice, ajouta-t-il avec l'accent du dédain, et si vous tenez à ramener la tranquillité et le bonheur dans votre ménage, vous ne résisterez pas à mes désirs.

Isabelle consentit au pénible sacrifice qui lui était imposé; au moment de se séparer de son fils, de son petit Frédéric, elle essaya d'intéresser la nourrice par l'espoir d'une récompense qui, en flattant la cupidité de cette femme, lui suggéra deux ou trois phrases touchantes et de ces élans de tendresse qui peuvent faire croire à un bon cœur; Isabelle se persuada que cette nourrice ne ressemblait pas à ces trafiquantes de soins maternels, dont la civilisation a

fait fructifier l'industrie anti-naturelle ; elle crut que cette femme serait, pour son fils, une seconde mère aussi attentive, aussi vigilante qu'elle l'aurait été elle-même ; et puis, une pensée consolante était venue la rassurer : tous les mois, Isabelle se promettait d'aller voir son fils, et cette surveillance qu'elle exercerait était encore une garantie pour sa tranquillité.

Quand son fils fut parti, Frédéric se dit, en se frottant les mains :

— Je savais bien qu'on finirait par m'obéir ; mais il a fallu se plaindre, crier, pleurer, m'accuser de dureté... Avant quinze jours, Isabelle me remerciera de ma fermeté ; quant à moi, je vois maintenant qu'avec les femmes, on peut tout ce qu'on veut, quand on le veut réellement ; il ne faut que de la persévérance.

Et Frédéric mit en pratique ce système

des esprits avantageux et des gens qui ne doutent de rien; mais il ne lui servit qu'à tourmenter sa femme qui dévorait ses larmes et courait chercher des consolations auprès de son fils, dont les innocentes caresses achevaient de dissiper les sombres nuages que les tempêtes conjugales amassaient sur son front.

L'ex-marquis ne se contentait pas d'apporter le trouble dans son intérieur et d'y perpétuer une espèce de désordre moral, il le mit encore dans ses affaires en empruntant de toutes mains, et toujours à l'avance, sur les revenus de ses terres et de ses fermes; mais les temps étaient difficiles, l'agriculture languissait, et les paysans laissaient reposer la charrue et la faulx pour prendre le mousquet et voler aux frontières, incessamment sillonnées par quatorze armées qui y faisaient des prodiges de

valeur; l'ortie croissait librement dans des terres généreuses, et les fermages ne se payaient plus exactement; aussi les hommes d'argent, les tripoteurs d'affaires, la providence ruineuse des gens qui sont dans l'embarras, s'engraissaient-ils sans peine aux dépens de leurs cliens, et Frédéric de Longpont était un de ceux-là, le meilleur de tous peut-être, car il ne comptait jamais avec lui-même et ne regardait pas à l'énormité des intérêts qu'on exigeait alors qu'il lui fallait de l'argent. Il se savait possesseur d'une fort belle fortune, et c'était sans nul remords qu'il anticipait sur l'avenir.

— Il m'en restera toujours assez, disait-il avec ce ton de l'égoïsme qui se personnifie dans le *moi*.

Aussi Frédéric agissait-il comme s'il eût été seul au monde; sa femme et son fils

n'occupaient pas même sa pensée, et dans ses emprunts, véritables dilapidations auxquelles il se livrait avec insouciance, l'ex-marquis n'était animé d'aucun sentiment de haine contre sa malheureuse famille qu'il dépouillait pour satisfaire ses passions et enrichir les honorables usuriers avec lesquels il était en relation.

Mais la tourmente révolutionnaire, qui ne cessait de gronder depuis le 10 août, atteignit enfin le trop fortuné gentilhomme, qui avait conservé sa tête en épousant une femme de chambre et en se faisant homme du peuple, deux preuves de civisme dans ce temps de périls quotidiens. L'heureux Frédéric paya son tribut aux fureurs des niveleurs de la Convention; sa terre du Languedoc, son château seigneurial, ses bois de haute futaie, sa meute et son parc dessiné à l'anglaise avec des rivières aux

eaux limpides, des ponts hardis, des grottes coquettement décorées, la terre dont il portait le nom, ce qui avait eu, sous les rois chrétiens, le droit de haute et basse justice, son domaine, oublié jusqu'alors par les terroristes en mission, devint, en quelques heures, la proie d'une nuée de pillards et d'incendiaires, coquins éhontés qui s'intitulaient *citoyens*, et qui traînaient à leur suite des niais fanatisés par de vigoureuses motions, bonnes gens pour la plupart, mais qui, à l'endroit du patriotisme, se montraient fort peu accommodans.

Le château fut pillé, et les meubles qu'on ne put emporter livrées aux flammes qui dévoraient trois corps de bâtimens et de vastes dépendances, magnifique incendie qui dura deux jours et qu'on aperçut de quatre lieues à la ronde.

Les paysans se partagèrent les chiens de chasse.

Le représentant du peuple fit abattre les arbres du parc et des bois qui l'environnaient, les vendit comme *bien national*, et envoya l'argent à Paris.

Et ce domaine seigneurial ainsi dépouillé, couvert de décombres, trouva encore des acquéreurs qui se proposaient d'y faire bâtir une manufacture, mais le propriétaire intervint, et devant un acte judiciaire, signifié au nom du sieur Frédéric Longpont, ex-marquis de Longpont, et actuellement citoyen français, les acquéreurs se virent forcés de renoncer aux projets qu'ils avaient formés.

C'est à ce moment de décadence que Frédéric, vivement harcelé par ses deux ou trois créanciers, qui, dans la terre de Longpont, avaient perdu leur plus bel hy-

pothèque, c'est pour échapper aux poursuites qu'ils allaient diriger contre lui, que Frédéric résolut de passer en Angleterre; et la chute inespérée des membres de l'ombrageuse commune et de son chef, l'inexplicable Robespierre, vint rendre ce projet aussi facile que peu dangereux; seulement il ne voulait point s'embarrasser de sa femme, et quand, après avoir été contraint de revenir sur sa détermination, et de lui dire : « Tu partiras avec moi! » il lui fallut encore voir à ses côtés l'enfant pour lequel il n'éprouvait ni amitié ni aversion, mais qui lui était indifférent quand il ne l'avait pas sous les yeux, ce fut pour Frédéric un nouveau sujet de déplaisir et d'ennui.

— Résignons-nous, se dit-il nonchalamment, mais vienne une occasion...

L'ex-marquis voyageait en chaise de poste, et à petites journées; Jacquemin, son

cuisinier, et un valet-de-chambre occupaient, le premier, le siége réservé au cocher, le second, la place ménagée derrière la voiture, stalle commode et bien suspendue, observatoire aérien d'où il pouvait causer librement avec Jacquemin et le postillon, quand les chevaux atteignaient une rude montée.

Dans la voiture. Frédéric, nonchalamment étendu dans son coin, ne portait que fort peu d'attention aux discours de sa femme et aux bégaiemens de son fils, qui l'appelait *papa*, en frappant ses deux petites mains pour attirer son attention, mais Frédéric tenait constamment ses yeux fermés, et gardait la même attitude, quelquefois des heures entières, au point que cette immobilité l'endormait réellement; alors, Isabelle, qui avait encouragé son fils à tourmenter Frédéric, pour obliger celui-ci à le

caresser, Isabelle prenait son enfant dans ses bras, le couvrait de baisers, et lui disait à voix basse :

— Tais-toi, cher enfant, tais-toi, ton père repose!

Et quand la chaise de poste arrivait à l'auberge désignée d'avance pour y passer la nuit, Frédéric descendait de voiture le premier, entrait dans la salle des voyageurs, et demandait toujours deux chambres séparées.

— A quoi bon? mon ami, lui disait Isabelle avec le ton du reproche, notre fils sera bien sage, il ne t'empêchera pas de dormir. Frédéric pirouettait sur le talon, et s'éloignait en sifflant un air de chasse. Isabelle s'asseyait tristement dans un coin de la salle, en attendant qu'on eût préparé sa chambre, et les regards fixés sur son fils, qui jouait sur ses genoux, elle se disait :

— Pauvre enfant ! ton père ne t'aime pas !

Nos voyageurs arrivèrent à Boulogne, qui n'était pas encore une ville bâtie à l'anglaise, peuplée d'Anglais et ne vivant que de l'argent que nos riches voisins d'Outre-Manche y dépensent maintenant ; Boulogne, que Bonaparte devait rendre fameuse dans l'Histoire par l'établissement d'un camp dont les troupes menaçaient l'Angleterre, Boulogne était une ville assez triste, où les hôtels garnis abondaient, où les pêcheurs de morue et de harengs avaient leurs comptoirs, où des patrons de barques ou de petits navires guettaient les voyageurs, quand ceux-ci descendaient de voiture, pour savoir s'ils allaient à Douvres, à Jersey, à Gravesend ; et des offres de service accompagnaient ces demandes, et bien souvent on se voyait tiraillé, ennuyé, assourdi par les voix rauques

de ces marins à demi-civilisés qui finissaient par se disputer entre eux quand, pour échapper à leurs criailleries, vous aviez témoigné votre préférence.

Frédéric qui ouvrait toujours la portière en même temps que le postillon arrêtait ses chevaux, se vit appréhendé au corps, à son arrivée à Boulogne, par deux grands drôles aux favoris roux, à l'épaisse chevelure, aux membres robustes, qui tous deux lui offrirent de le conduire à Douvres; un peu étourdi de cette brusque manière d'accoster les gens, l'ex-marquis essaya d'abord de dégager les revers de son habit que les patrons de barque retenaient dans leurs doigts nerveux, et quand il fut parvenu à leur faire lâcher prise, ce qu'ils firent pour lui laisser la liberté de s'expliquer, Frédéric s'écria, en grossissant sa voix :

— Allez au diable, vous et vos coquilles

de noix ! Je ne suis pas un marsouin pour m'exposer à boire impunément plus ou moins d'eau salée.

— Vous n'allez donc pas en Angleterre? dit l'un des patrons en se rapprochant de Frédéric.

— Vous n'avez donc pas envie de filer de l'autre côté de la Manche? ajouta son confrère en toisant l'ex-marquis d'un air menaçant ; quand on émigre, il ne faut pas se montrer aussi difficile sur le choix des moyens..... N'est-ce pas, Cossard, que le ci-devant est tout-à-fait dans son tort, et qu'on peut le lui prouver.

— Ne répondez-pas à ces brutes, dit un capitaine de cabotage qui était témoin de l'entretien pendant lequel il avait vu pâlir Frédéric ; laissez-les se disputer entre eux, ajouta-t-il en prenant le bras du gentilhom-

me; je vais à Douvres, et vous trouverez sur mon navire protection et sûreté.

Les deux patrons de barque n'osèrent suivre Frédéric et le capitaine dans l'intérieur de l'auberge; ils restèrent à quelques pas de la porte et causèrent à voix basse; pendant qu'ils ourdissaient peut-être un petit complot dans leur intérêt personnel, la chaise de poste était placée sous la remise, le postillon donnait l'avoine à ses chevaux, Jacquemin s'occupait de faire servir le dîner, et le valet-de-chambre transportait les sacs de nuits, le nécessaire de voyage, la cassette renfermant les bijoux et les diamans que Frédéric avait eu en partage à la mort de sa mère, et qu'il n'avait pas jugé convenable de donner à sa femme; son valet portait tous ces objets dans la chambre où il devait passer la nuit.

Depuis quatre jours qu'ils avaient quitté

Paris, et quand on atteignait l'auberge où on devait passer la nuit, et qui était choisie d'avance sur les renseignemens fournis par les postillons, ces gazettes vivantes des grands chemins, le service, réglé par Frédéric, s'exécutait avec la même ponctualité que dans son hôtel de Paris. Jacquemin dressait le couvert, le valet-de-chambre servait à table, et, après dîner, Frédéric s'amusait à fumer deux ou trois pipes avec toute la gravité d'un Hollandais; sa femme, que l'odeur du tabac incommodait, se retirait dans sa chambre, et seule avec son fils, elle pleurait en toute liberté et regrettait amèrement d'avoir consenti à porter un nom, qui était pour elle le plus pesant fardeau; mais en songeant que son enfant eût tout perdu, avenir, fortune, situation dans le monde, par un refus généreux, dont Frédéric ne lui aurait peut-être pas su le moin-

dre gré, Isabelle se roidissait contre sa destinée, et elle se disait avec le ton de la résolution :

— J'aurai du courage ! j'en aurai pour ce cher enfant, qui sera plus heureux que sa pauvre mère qui ne cesse d'appeler sur sa tête les bénédictions du ciel.

L'auberge de Boulogne, où la chaise de poste s'était arrêtée, jouissait d'une certaine réputation dans la ville ; la cave était bien montée, les chambres élégamment meublées, le service fait d'une manière fort convenable, et l'hôte de cette maison, ouverte aux voyageurs, avait cette rondeur, cette apparente bonhomie qui plaisent au premier abord ; toujours gai, prévenant, poli envers ses clients, cet aubergiste voyait descendre chez lui bon nombre de voyageurs qu'il écorchait bien un peu quand ceux-ci en sortaient, mais c'était toujours avec le

sourire sur les lèvres que M. Leblanc défendait les totaux de ses cartes à payer, et puis, il avait toujours une histoire facétieuse à vous raconter pendant qu'on scrutait ses mémoires, et M. Leblanc narrait avec beaucoup de facilité, aussi disait-il avec cet orgueil de l'homme qui ne doit son bien-être qu'à lui-même : « Quand j'aurai passé encore quelques années dans cette maison, elle rapportera de l'or à mon successeur. »

En attendant le moment de son abdication volontaire, Leblanc continuait, comme par le passé, à bien recevoir les personnes qui lui faisaient l'honneur de donner la préférence à sa maison : « La première, en entrant dans Boulogne, comme il le disait avec un sourire, la première de fait et de droit. » Et vraiment, on était d'accord avec l'orgueilleux aubergiste jusqu'au moment

où il vous présentait sa carte à payer; la mauvaise humeur et le dépit succédaient à votre contentement, et vous lui gardiez rancune, souvent l'espace de quelques heures, tant la gaieté et les prévenances de M. Leblanc plaidaient en faveur de ses additions!

Frédéric avait invité le capitaine du navire l'*Hercule,* en charge dans le port de Boulogne, à le suivre dans un petit salon que M. Leblanc s'était empressé d'ouvrir en suppliant ses nouveaux cliens de s'y reposer quelques instans; ceux-ci avaient accepté, et Leblanc refermait la porte avec la vivacité qui lui était naturelle quand en se retournant, pour courir inspecter les casseroles de ses fourneaux, il se trouva face à face avec madame de Longpont, tenant son enfant sur ses bras, et qui semblait vouloir entrer dans le petit salon

dont lui, Leblanc, venait de refermer la porte.

— J'en ai disposé en faveur d'un voyageur qui s'arrête toujours ici, dit-il avec aplomb, mais j'ai quelque chose de mieux pour madame... qui arrive de Paris, sans doute, et par la diligence... voiture incommode... qui a beaucoup d'avance aujourd'hui... vous me direz, les chemins sont magnifiques, et la route... oh! la route!...

— Je suis venue en chaise de poste, dit Isabelle en souriant.

— J'avais donc l'honneur d'offrir à madame quelque chose de plus gai que ce petit salon... un appartement au premier étage; de la fenêtre du balcon on découvre la mer... C'est un fort beau spectacle, un spectacle majestueux pour les personnes qui ne le voyent pas toute la journée... L'appartement est

gai, aéré... quatre croisées sur la rue... madame ne s'y ennuiera pas... j'ose m'en flatter.

— Je le crois, monsieur l'aubergiste, mais en attendant, je me contenterai du petit salon dans lequel vous venez d'enfermer mon mari en compagnie d'une personne qu'il ne connait pas.

— Votre mari! et Leblanc proféra cette exclamation avec l'accent de la surprise et du dépit, mais rendu à lui-même, il essaya un gracieux sourire, et dit : — Le capitaine Roland est un homme fort estimable, sans doute, mais il exhale une odeur de tabac qui ne plait pas à toutes les dames... La vue de mon appartement est une agréable distraction que j'offre à madame, en attendant le diner.

Et monsieur Leblanc avait des manières si engageantes, il savait si bien vous faire

faire ce qu'il voulait, que madame de Longpont ne résista pas plus long-temps au désir que son hôte venait de lui exprimer; elle le suivit docilement pour aller admirer le majestueux spectacle qui lui était annoncé avec tant d'emphase.

Pendant qu'Isabelle, accoudée sur le balcon, contemplait cet horizon bleuâtre qui bordait l'immense plage de Boulogne, Jacquemin dressait le couvert dans une salle à manger contiguë au petit salon, où Frédéric causait avec un capitaine de la marine marchande, et, bien malgré lui, car les paroles lui arrivaient fort distinctement aux oreilles, il entendit la conversation suivante :

— Mon intention est de passer en Angleterre, disait Frédéric, mais ce prompt départ me contrarie... ne pouvez-vous retarder de deux ou trois jours le moment où vous mettrez à la voile ?

— Je le voudrais, mon cher monsieur, répliquait le capitaine, ne fut-ce que pour vous faire plaisir, je voudrais pouvoir retarder mon départ, mais cela m'est impossible, et à deux heures du matin, après la marée montante, nous leverons l'ancre, et si le vent ne change pas, avant demain, midi, vous et votre famille aurez mis le pied sur le sol Anglais.

— Je pars seul ! répondit Frédéric en dirigeant un regard scrutateur sur le capitaine.

Celui-ci avait fait un mouvement qui exprimait sa surprise, mais comme il pouvait être indiscret, en cherchant à savoir les motifs d'une détermination qui l'étonnait, il se contenta de dire en riant :

— Vous êtes le maître de partir seul, mon cher monsieur, pour vous ou votre famille, le prix est le même. Je mets ma

cabine à votre disposition, c'est à vous de l'utiliser... si vous le jugez convenable.

— Je partirai seul, reprit Frédéric, à minuit, envoyez-moi un de vos matelots, le plus robuste, car la charge sera lourde... je le dédommagerai de ses peines... A minuit, je serai prêt.

— Et à deux heures nous quitterons les côtes de France, dit le capitaine; c'est une affaire conclue; je retourne à mon bord; je vous choisirai le plus solide de mes matelots... un garçon qui porte cinq cents pesant sur ses épaules... véritable bête de somme! ajouta-t-il en se dirigeant vers la porte.

— A minuit! répéta Frédéric, en congédiant le capitaine.

Jacquemin qui était resté debout, près de la mince cloison qui séparait les deux

pièces, Jacquemin laissa tomber une pile d'assiettes, qu'il tenait dans ses bras, et cette exclamation s'échappa involontairement de ses lèvres :

— J'en apprends de belles !

Frédéric entra, attiré par le bruit.

— Que faites-vous là ? Jacquemin, demanda-t-il brusquement au valet qui le regardait d'un œil hagard.

— Vous le voyez, monsieur, balbutia Jacquemin en montrant les débris de la porcelaine gisant çà et là, j'en fais de belles dans cette maison.

— Maladroit ! dit Frédéric en haussant les épaules.

Il sortit et se dirigea vers sa chambre, pour y faire lui-même ses préparatifs de fuite nocturne.

— Bien ! bien ! se disait Jacquemin en poussant avec le pied les débris de la vais-

selle qu'il entassa dans un coin ; la désunion est tout-à-fait dans le ménage... on veut nous abandonner dans une auberge, comme de pauvres créatures sur la voie publique, à la commisération du premier venu ! C'est mal, monsieur le marquis de Longpont, et tout noble et tout grand seigneur que vous êtes, je me sens le courage de vous dire en face : « Votre conduite est blâmable ! » Je ferai mieux que de le lui dire, je lui prouverai qu'il n'agit pas bien... A minuit un grand drôle doit venir enlever ses bagages... Qu'il vienne, je l'attendrai à quelques pas de cette auberge, et...

M. Leblanc vint interrompre le soliloque de Jacquemin auquel il se garda bien de reprocher son insigne maladresse.

— Les maîtres paieront les sottises de leur valet, s'était-il dit en apercevant les débris de sa porcelaine amoncelés près de

la cheminée. Et tout en estimant le dommage, Leblanc mettait la dernière main au couvert, plaçait les hors-d'œuvre, disposait les carafes dans de petits seaux de bois vernissé au fond desquels il venait de mettre de la glace. On était au mois de juillet, en thermidor, comme on disait alors, et la chaleur accablante de la journée n'était que faiblement combattue par la brise tiède de la soirée, aussi, tous les vins que Leblanc servait à ses cliens étaient-ils frappé de glace.

— On dîne chez moi à l'instar de Paris, et comme dans les premiers restaurans de la capitale, disait l'aubergiste avec une sorte d'orgueil.

Frédéric fut de son avis, et en quittant la table, il lui témoigna sa satisfaction par deux ou trois complimens que Leblanc reçut avec cet aplomb de l'homme qui prend

des éloges pour un juste tribut payé à son talent.

Au moment d'abandonner sa femme et son enfant, Frédéric se montra presque galant pour Isabelle, et à peu près bon père envers son fils qu'il prit dans ses bras en l'appelant : « Méchant marmot ! » L'enfant ne comprit pas ce que Frédéric lui disait, mais en regardant sa mère, qui lui faisait des signes, il enlaça de ses deux petits bras le cou de son père, et l'embrassa sur les joues en répétant à plusieurs reprises : « Bonjour, papa! tu aimes bien ton petit Frédéric! »

C'était sa leçon de tous les jours que l'innocente créature réitérait, en ne quittant pas les yeux de dessus sa mère, qui l'encourageait par ses sourires; Frédéric avait senti une larme rouler dans ses yeux, et un frémissement involontaire avait répondu

aux caresses de son enfant ; il allait avouer à Isabelle son détestable projet, quand en levant la tête, il aperçut dans une glace, qui reflétait la figure d'Isabelle, la pantomime animée, les gestes qu'elle faisait à son fils ; cette vue détruisit l'ouvrage d'Isabelle.

Frédéric lui rendit son fils en disant sèchement :

— Cet enfant a besoin de repos, ne voyez-vous pas qu'il vous demande son lit !

— Quel brusque changement dans ses manières et dans son langage, murmura doucement Isabelle ; tout-à-l'heure, aimable et prévenant, et maintenant...

Frédéric avait ouvert une croisée, et penché sur le balcon, il regardait dans la rue.

Isabelle s'était assise sur une ottomane

placée en face de la cheminée; derrière elle s'élevait la glace révélatrice à laquelle, et sans le savoir, elle allait peut-être devoir son abandon; son fils s'endormit bientôt sur ses genoux, un silence absolu s'établit dans la chambre, au point que Jacquemin, qui depuis le dîner rôdait à travers les escaliers pour rencontrer Isabelle, afin de lui apprendre la détermination prise par son mari de partir seul, au milieu de la nuit, Jacquemin, qui était sur le palier depuis un quart-d'heure environ, après avoir cherché dans son imagination un moyen spécieux, pour justifier sa présence au salon, ne le trouvant pas, il mit bravement la main sur la clé, la fit jouer dans la serrure, et entra avec précaution.

— Que voulez-vous? Jacquemin, lui demanda Isabelle.

Le valet ne pouvait apercevoir Frédéric,

accoudé sur le balcon de la croisée qui était garnie de rideaux de mousseline et de soyeuses draperies retombant sur les côtés ; aussi il se sentit plus à son aise ; et put s'acquitter de sa délicate mission.

— Monsieur le marquis nous quitte cette nuit, dit-il à Isabelle ; le capitaine d'un petit navire à l'ancre dans le port, doit envoyer ici un de ses matelots pour...

Frédéric entendit un bourdonnement sourd qui lui arrivait aux oreilles ; il voulut en connaître la cause, et comme la rue était déserte en ce moment, il entr'ouvrit doucement la fenêtre, écarta les rideaux qui l'empêchaient de voir dans la chambre, et empêcha, par son apparition, le pauvre Jacquemin d'achever sa phrase.

— Je n'aime pas les espions ! s'écria Frédéric d'une voix tonnante, et puisque M. Jacquemin veut remplir cet ignoble em-

ploi auprès de ma personne, dès ce moment, il ne fait plus parti de ma maison : je le chasse !

— Vous pardonnerez à cet homme un excès de zèle mal entendu, dit Isabelle en s'approchant de Frédéric ; Jacquemin n'a point compris son devoir, s'il a pensé que j'écouterais ses rapports...

— Eh ! que faisiez-vous donc là, madame, reprit Frédéric en souriant amèrement ; vous écoutiez ce que Jacquemin vous racontait avec tant de mystère !

— Je vous avoue, Frédéric, que je n'ai pas compris ce qu'il m'a dit : votre brusque départ au milieu de la nuit, l'abandon dans lequel vous me laissiez, ce capitaine, qui doit vous emmener secrètement, tout cela se heurte et se confond dans mon esprit ; je ne puis croire que vous ayez eu un seul instant la pensée de m'abandonner avec

notre fils dans une ville où je ne connais personne... ce serait une lâcheté!

— Madame! dit Frédéric en pâlissant, vous vous oubliez!

— Ce serait une insigne lâcheté, répéta Isabelle avec le ton de l'énergie, et vous en êtes incapable, monsieur le marquis de Longpont!

— Vous m'avez bien jugé, madame, reprit Frédéric en affectant une tranquillité que son agitation et sa pâleur démentaient; des motifs, que je ne puis vous faire connaître, sans compromettre un ami qui m'est bien cher, m'obligeaient de partir secrètement cette nuit.

Isabelle tressaillit et fit un mouvement. Frédéric lui imposa silence du geste et continua d'un ton dégagé:

— Ce départ, que je vous avais caché, est impossible maintenant; j'ai réfléchi;

je ne me compromettrai pas ; et puisque M. Jacquemin vous a inspiré de ridicules soupçons, c'est à lui de les détruire. Je vais écrire au capitaine du navire l'*Hercule*, pour le remercier de ses bienveillantes offres, et Jacquemin lui portera la lettre... Vous voyez, madame, que je ne dissimule point avec vous quand la nécessité ne m'en fait une loi..... Quelques mots suffiront, dit Frédéric en déchirant un feuillet blanc de son agenda sur lequel il écrivit au crayon.

Quand il eut fini, il ploya son billet d'une manière toute particulière, et le remit à Jacquemin qui lui demanda s'il pouvait revenir.

— Vous en êtes le maître, répliqua Frédéric, mais que désormais je ne vous trouve pas espionnant mes paroles et mes actions.

— C'est bien involontairement, balbutia Jacquemin ; à l'avenir, je me boucherai les oreilles, afin de ne pas entendre ce qu'on dira devant moi.

Jacquemin partit pour le port, sa lettre à la main, le sourire sur les lèvres, la joie au fond du cœur.

A minuit, il n'était pas encore de retour à l'hôtel.

Un matelot de l'*Hercule* rôdait dans la rue en sifflant entre ses dents; au douzième coup de l'horloge, il vint se placer à quelques pas du balcon, le nez au vent, les yeux fixés sur les croisées du premier étage; dix minutes s'écoulèrent ; le matelot, impatienté d'attendre, fit entendre un sourd grognement, et cria d'une voix rauque : « Oh! hé! camarade! minuit! » Le bruit produit par une croisée, qu'on ouvre avec précaution, vint lui apprendre qu'il avait été entendu.

— A la bonne heure! s'écria le matelot, il y a déjà long-temps que j'étais en panne; j'ai hâte de voguer au large!

Frédéric parut sur le balcon, une valise d'une main, un sac de nuit de l'autre; il avait une cassette sous son bras droit, et un coffret en bois d'aloës sous le bras gauche; il fit passer son bagage du balcon dans la rue, et lui-même, s'aidant des rideaux de la croisée, fortement noués entre eux, il atteignit facilement le sol de la rue.

— Virons de bord! dit impérieusement le matelot; le vent s'élève, et je sens la marée qui entre dans le port.

Frédéric jeta un coup-d'œil autour de lui, pour s'assurer que son commissionnaire n'oubliait rien; puis, se mettant à sa suite, il parcourut, d'un pas pressé, le chemin suivi par le matelot qui, en dépit des ba-

gages dont il était chargé, courait plutôt qu'il ne marchait.

Une chaloupe montée par trois matelots, était amarrée au quai; Frédéric s'y précipita avec tant d'empressement qu'il faillit faire chavirer l'embarcation ; fort heureusement pour lui, qui ne savait pas nager, que le matelot qui l'accompagnait vint faire contre-poids et rétablit l'équilibre.

Quelques instans après huit bras vigoureux ramaient en cadence, et la chaloupe, habilement dirigée, fendait l'eau et approchait l'*Hercule* qui était à l'ancre à l'entrée de la jetée.

Pendant que le capitaine donnait ses ordres pour appareiller, on descendait à fond de cale un homme arrivé à bord le soir même, et qui, en apprenant que le bâtiment allait quitter les côtes de France, s'était mis à vociférer, à injurier l'équipage.

— C'est un mousse rebelle? demanda Frédéric en s'approchant du capitaine.

— C'est votre valet, le sieur Jacquemin, que je fais descendre à fond de cale, afin qu'il ne nous gêne point pendant les manœuvres.

— Ha! ha! c'est charmant! le tour est délicieux!

Et Frédéric riait aux éclats.

— Vous m'obligerez de prendre possession de votre cabine, mon cher monsieur, continua le capitaine en s'armant de son porte-voix, vous n'avez pas le pied marin, à ce que je vois... — On était encore dans le port, et Frédéric trébuchait déjà. — Vous serez parfaitement dans ma cabine.

— Je crois qu'il a raison, disait Frédéric en suivant le matelot chargé de lui montrer la chambre qu'il devait occuper pendant la traversée.

Il commençait à faire un inventaire critique des objets qui s'y trouvaient rassemblés, quand le capitaine de l'*Hercule* fit lever l'ancre ; le navire louvoya quelques instans, puis, à un coup de sifflet, se couvrit de voiles, le vent était favorable, et quelques minutes suffirent à l'*Hercule* pour gagner le large.

VIII.

Le fournisseur des armées de la république interrompit Jacquemin pour lui demander si c'est pendant son voyage en Angleterre qu'il avait fait la connaissance du baronnet Francis Darnley.

— Non, monsieur André, non, je n'ai

pas eu ce bonheur, répondit Jacquemin d'un ton dolent.

— Tu ne le méritais pas, murmura sourdement le fournisseur; comprend-on un imbécile qui ne peut retenir le nom des gens! qui vous estropie avec un malin plaisir!

— Si j'eusse rencontré le baronnet à Douvres, où on me débarqua comme marchandise prohibée, continua Jacquemin en s'animant, je n'aurais pas connu la misère et ses privations; je ne me serais pas vu contraint d'entrer au service d'un spéculateur sur la marée salée, un homme qui portait avec lui une odeur de morue et de hareng à le faire deviner à trente pas; il me prit en qualité de cuisinier, et quelle cuisine il ma fallu lui faire pendant six semaines! J'ai imaginé plus de trente sauces pour la morue, et une vingtaine environ, pour lui faire man-

ger une cargaison de harengs qu'il n'avait pu parvenir à placer. Un beau jour, je me dégoûtai du métier, et je demandai mon compte. Ma juste réclamation fut fort mal accueillie, et je vis le moment où le spéculateur me liquiderait avec ce qu'il appelait ingénuement: « Une tout petite boxe! » C'était du baragouin, mais je le compris parfaitement, et pour ne pas m'exposer à la petite boxe, je courus au premier bureau de police que je trouvai sur mon chemin. J'exposai le sujet de ma plainte avec une éloquence qui fit impression sur l'esprit du juge, car il envoya aussitôt chercher mon indélicat débiteur, et après l'avoir tancé en anglais, il lui ordonna, en fort bon français, de me payer mes gages; mon ex-maître obéit en soupirant, et moi, je palpai, en souriant de plaisir, les guinées anglaises, dont j'igno-

rais encore la forme, après six mois d'un séjour forcé.

Le même jour, je m'embarquai pour revenir en France.

Je n'étais pas assez riche pour voyager en voiture, et quoique pressé d'arriver à Paris, où je comptais bien trouver des ressources pour vivre, je m'arrêtai, en traversant Boulogne, et je pris des informations sur la femme et le fils du marquis de Longpont, que celui-ci avait abandonné dans un des hôtels de la ville.

Voici ce que je parvins à savoir.

La pauvre petite femme ne connut que le lendemain matin la triste vérité; l'aubergiste Leblanc vint lui raconter les circonstances présumables d'une fuite opérée par la fenêtre, car la porte était restée fermée en dedans; Isabelle écouta silencieusement les divagations de l'aubergiste qui termina

son insipide bavardage en lui offrant un petit appartement, situé au quatrième étage de son hôtel, et où elle pourrait attendre patiemment le retour de son mari.

— Car il reviendra, dit Leblanc avec ce ton de confiance qui ne l'abandonnait jamais; votre chaise de poste est encore sous la remise... une belle voiture... fort bien établie... avec des double-fonds... je vous conseille de visiter les double-fonds... on y cache ordinairement ce qu'on emporte de plus précieux... des diamans, de l'or..... Comme vous allez quitter cette chambre, vous trouverez tout naturel que je vous envoie le total, que je me suis amusé à relever avant de monter. C'est une bagatelle, une misère!

Le ton d'insistance de Leblanc, la singulière proposition qu'il venait de faire pour obtenir un déplacement, avantageux à ses

intérêts, la légèreté avec laquelle il parlait du retour probable de M. de Longpont inspirèrent à Isabelle un sentiment de mépris et de répugnance pour l'homme qui osait s'initier dans ses secrets, et semblait lui dicter la conduite qu'elle devait avoir pendant l'absence de son époux. Silencieuse et attentive jusqu'alors, Isabelle se révolta contre cette tyrannie subalterne qui froissait son amour-propre, et après avoir congédié fort sèchement l'hôte malencontreux, qui était venu faire parade de ses bons offices, elle réfléchit au parti qu'elle devait prendre pour sortir de la situation pénible dans laquelle l'ingrat Frédéric l'avait placée.

Proposer à Leblanc de prendre en paiement la chaise de poste, dont il avait fait l'éloge; obtenir de lui, à titre de balance de compte, une vingtaine de louis avec lesquels elle pour-

rait indemniser le valet-de-chambre dont les services n'étaient plus nécessaires, et avec ce qui lui resterait, payer son passage à bord du premier bâtiment qui ferait voile pour l'Angleterre ; telles furent les résolutions de la jeune femme, et sans tarder davantage, elle descendit trouver Leblanc, lui exposer franchemeht sa situation et le moyen qu'elle voulait employer pour sortir d'embarras; le loquace aubergiste ne fut pas tenté de l'interrompre ; pendant qu'elle parlait, son esprit mercantile calculait, supputait, estimait, et pour résultat, trouvait que deux cents francs , moitié assignat, moitié numéraire, étaient un fort honnête appoint; et pour s'affermir dans l'idée qu'il ne faisait qu'une affaire dont les bénéfices étaient plus que douteux, le très scrupuleux Leblanc fit un pompeux étalage de sa bonne foi , il vanta son humanité , son extrême

obligeance, bien connues de ses compatriotes, et termina ce long préambule en disant qu'il aimerait beaucoup mieux toucher de l'argent que d'en sortir de sa poche.

Isabelle n'avait pas le choix des moyens; elle accepta ce que Leblanc voulait bien lui donner; et en le quittant, elle alla trouver le valet-de-chambre de son mari; mais celui-ci n'avait pas attendu qu'on l'indemnisât, il était parti, le matin même, dans la diligence de Paris, et on assurait qu'il avait emporté de volumineux bagages.

Leblanc, auquel cette particularité fut rapportée, ne manqua pas de s'écrier avec l'accent du dépit :

— Vous verrez que ce drôle-là aura visité les double-fonds de ma chaise de poste.

Et afin de s'en assurer la propriété, Leblanc alla porter à Isabelle cent francs en

mauvais écus rognés, et cent autres francs en fort beaux assignats qui n'avaient point encore circulé, et qui, hélas! ne devaient jamais servir à d'autres transactions!

— Je ne pars pas aujourd'hui! monsieur, s'écria la jeune femme qui était agenouillée auprès de l'ottomane sur laquelle son fils se débattait en poussant de plaintifs gémissemens.

— Est-ce que cet enfant serait...

Le mot *empoisonné* expira sur les lèvres de Leblanc.

— Cet enfant est en proie à d'horribles convulsions, dit Isabelle en essayant d'adoucir, par ses embrassemens, les souffrances de cette innocente créature. Par pitié, monsieur, continua-t-elle et se levant avec égarement, faites-moi venir un médecin... Je lui donnerai ce qu'il voudra...

entendez-vous, monsieur, mais qu'il se hâte!

— Pauvre petite femme! murmurait Leblanc en sortant de la chambre, allons! elle n'a pas de bonheur! hier, son mari la quitte pour aller courir les aventures, et aujourd'hui, c'est le tour de son enfant... qui n'ira pas loin, car le cimetière n'est qu'à une portée de fusil... C'est égal, je vais faire prévenir le meilleur médecin de la ville, celui qui jouit de la vogue... Il n'y a pas de semaine qu'il n'en finisse avec l'un de ses cliens; il vous guérit ou il vous tue! Je crois même qu'il en enterre plus qu'il n'en ressuscite, mais comme il a la vogue...

Fort heureusement que cet Esculape n'était pas chez lui, et qu'Isabelle, dont l'inquiétude augmentait de minute en minute, ne voyant pas arriver le médecin qu'elle attendait, en envoya chercher un autre,

qui enterrait bien aussi quelques-uns de ses malades, mais qui s'efforçait toujours de prolonger leur souffreteuse existence; la nature venait parfois à son aide, et diminuait sa clientelle, ce dont il était loin de se plaindre.

— J'aime mieux les voir sur terre que dessous, se disait-il; tôt ou tard, ils me reviendront.

Ce docteur, homme positif s'il en fut jamais, se montrait très empressé la première fois qu'il était appelé auprès d'un malade, aussi négligea-t-il une fluxion de poitrine et deux fièvres cérébrales qui l'attendaient, pour courir donner ses soins au jeune enfant pour les jours duquel une mère, et la plus tendre des mères, formait les vœux les plus ardens, les plus sincères!

A son arrivée, le docteur trouva la pau-

vre femme en proie au plus violent désespoir; un sommeil léthargique s'était emparé de son enfant, et ce sommeil, qu'elle prenait pour le précurseur d'une lente agonie, était venu lui ravir sa dernière espérance, son unique consolation.

Le docteur examina l'enfant avec cette scrupuleuse attention, ce bienveillant intérêt qui ne dénotent peut-être pas un grand praticien, mais qui annoncent un bon médecin, un homme qui comprend sa mission ici-bas; Isabelle suivait, d'un œil avide, les mouvemens et la pantomime muette d'une physionomie extrêmement expressive, qui tour-à-tour était grave et sévère, puis rieuse et presque de bonne humeur.

Isabelle s'enhardit et demanda d'une voix émue :

— Conserverai-je mon fils, monsieur, puis-je espérer?

— Demain, madame, et quand la potion que je vais ordonner, aura été administrée, je pourrai répondre à votre question. Je n'ai pas pour habitude de faire naitre un espoir qui ne serait point justifié par un prompt rétablissement.

Le docteur revint le lendemain, parut satisfait, ordonna quelques calmans; et se retira en annonçant qu'il reviendrait dans la soirée.

Un mois après, il présentait son mémoire à Isabelle en lui disant :

— Désormais, votre fils peut se passer de mes soins, sa guérison est complette, mais sa convalescence sera longue; votre sollicitude me répond de mon petit malade; je vous ai fait trente-deux visites à trente sous, total quarante-huit francs, que je

vous prie de me solder en numéraire, attendu que les assignats sont en baisse à Paris, et qu'ici on ne veut plus les recevoir, même en perdant moitié.

Isabelle paya le ponctuel docteur en numéraire, et comme son hôte, l'exacte Leblanc lui avait fait monter sa carte du mois, elle la lui envoya avec le paquet d'assignats que lui-même lui avait donné en paiement dans la vente de la chaise de poste.

Leblanc refusa de recevoir les assignats qui n'avaient plus cours à Boulogne.

Isabelle ne possédait plus que deux ou trois pièces d'or avec lesquelles elle espérait pouvoir retourner à Paris, car toutes les lettres qu'elle avait écrites à son mari étaient restées sans réponse; on ne connaissait pas, à Douvres, d'émigré français portant le nom de Frédéric de Longpont; aussi, quand le maître de l'hô-

tel lui fit savoir, par l'un de ses aides de cuisine, qu'il entendait formellement être payé en numéraire, Isabelle répondit avec fermeté qu'elle ne possédait pas d'argent, et qu'elle saurait bien contraindre un fripon à reprendre une valeur qu'il avait donnée en paiement.

Leblanc trouva la réponse hardie, et la laissa sans réplique; seulement, il envoya prévenir la jeune femme que la chambre qu'elle occupait était louée pour le soir même.

Isabelle n'attendit pas qu'on vînt l'en expulser; la diligence de Paris passait à deux heures; elle fit retenir une place, et partit avec joie d'une ville témoin de ses malheurs et d'un abandon qu'elle ne méritait pas.

Leblanc se vengea des dédains d'Isabelle, en racontant, à qui voulait l'entendre, les

infortunes de la femme de l'émigré, histoire touchante dans laquelle il se donna un beau rôle que ses habitudes d'ordre, d'économie, de rapacité démentaient hautement; aussi les oisifs des cafés de Boulogne et les ennemis de Leblanc, — la prospérité de son établissement lui en avait créé un bon nombre, — les médisans de Boulogne-sur-Mer embellirent considérablement le texte imaginé par le plus humain des maîtres d'hôtel, à ce qu'il prétendait, et Jacquemin n'eut que fort peu de questions à faire pour apprendre ce qui s'était passé après son enlèvement, qui lui avait valu de connaître l'un des ports de la vieille Angleterre.

— Ainsi, mon pauvre Jacquemin, dit M. de l'Archeville avec un ton de protection, tu as végété dans la capitale depuis ton retour d'Angleterre.

— Hélas! oui, et après avoir couru

vainement les rues de Paris, pour vous rencontrer, je suis tombé sur un Hollandais, un marchand de fromages, qui m'a pris à son service pour voyager; ma condition devint si dure avec mon nouveau maître, que je rompis avec lui sans le prévenir, et quoique éloigné de ma ville natale, de mon Paris, je laissai dans une auberge de Strasbourg l'honnête Hollandais avec lequel il était impossible de dormir plus de deux heures par nuit. J'ai revu Paris, mais il n'y avait plus de Directoire, de fêtes à l'instar des Athéniens qui dînaient mollement couchés sur des coussins; des trois consuls, un seul était resté debout, et celui-là n'a pas relevé l'art culinaire, car on dit qu'il dîne en dix minutes, et que c'est toujours avec le même plat, un poulet rôti qu'on pourrait croire éternel, tant celui du jour ressemble à celui de la veille ou ressem-

blera à celui du lendemain. Nous retombons dans l'anarchie, continua Jacquemin ; les bavards de la Convention ont fait place aux traîneurs de sabres du premier consul Bonaparte, et cela ne va pas mieux que du temps de M. de Robespierre, qui n'a jamais fait emprisonner les Anglais, à propos de rien, et ruiné les pauvres portiers qui font les ménages de garçon!

— Allons! console-toi, lui dit l'Archeville, je songerai à toi pour une place de concierge ; j'ai des propriétés qui exigent des gardiens fidèles, et à la première vacance, je t'enverrai chercher.

Et le fournisseur, qui n'avait plus rien à apprendre de Jacquemin, laissa, au milieu de la rue du Mont-Blanc, son ancien camarade de livrée, et pressant le pas, il arriva à son hôtel, haletant, couvert de sueur, la menace à la bouche, et l'esprit préoccupé

des événemens domestiques qui allaient s'accomplir dans son intérieur.

Son concierge, en le voyant passer, ne put retenir un violent éclat de rire qu'il s'efforçait de comprimer en s'exténuant de tousser, car le fournisseur s'était retourné pour connaître la cause d'une hilarité aussi déplacée.

— C'est ma femme qui me fait de drôles de mines, dit le concierge en saluant humblement son maître.

L'épithète de *drôle!* vint expirer sur les lèvres du fournisseur qui se dirigea vers son appartement en disant avec un grand sang-froid :

— Cette valetaille est aujourd'hui d'une insolence qui n'a pas d'exemple!

Et il n'ajouta pas mentalement : « De mon temps, nous étions plus respectueux! » Cette pensée ne se présenta même pas à

son esprit ; riche depuis dix années, André croyait l'avoir toujours été, car son passé s'était effacé de sa mémoire; et ses souvenirs ne dataient que de la fin de 92 ; alors, seulement, André avait vécu fastueusement, mais pas toujours heureusement dans cette intimité qu'il s'était donnée sans consulter les goûts et l'humeur de Pauline qui lui faisait chèrement payer, par ses sarcasmes et ses dédains, les jouissances luxueuses qu'il avait voulu connaître.

Néanmoins, André s'était peu à peu habitué à cette petite guerre intestine, aux mouvemens hautains, aux paroles amères de sa chère moitié; et pour se distraire des tracasseries qu'on lui suscitait quotidiennement, il s'était mis en tête de gagner de l'argent, de spéculer, et comme les fournitures, pour les quatorze armées de la République, offraient de sûrs moyens

de s'enrichir en peu de temps, André, qui déjà se faisait appeler M. de Saint-André, devint bientôt le munitionnaire obligé, l'homme du gouvernement, quel qu'il fût; tour-à-tour Robespierriste, Thermidorien, admirateur de Barras, partisan des trois consuls, ami dévoué du premier consul Bonaparte, M. de Saint-André avait trouvé le secret d'être bien vu de tout le monde, et en attendant qu'on eût décrété le rétablissement d'une noblesse, dont on sentait le besoin, M. de Saint-André s'était rendu acquéreur d'une terre, naguère seigneuriale, et en avait pris le nom, qu'il signait plus volontiers que le sien, aussi ne se faisait-il appeler que de l'Archeville.

Malgré toutes ces transformations, ces métamorphoses, le fournisseur n'avait pu obtenir de sa femme ce qu'il exigeait de ses valets : d'être appelé par son dernier nom!

Pauline ne lui disait jamais que celui d'André, et c'était avec une sorte d'emphase qu'elle articulait le nom de son époux, qu'elle trouvait commun, ridicule, et qui froissait son orgueil de grande dame.

Ce mépris pour des liens, qu'elle aussi n'avait osé briser, ce mépris devait la conduire loin, une fois engagée dans l'inextricable labyrinthe de l'intrigue !

M. [de l'Archeville était rentré chez lui en méditant un de ces coups d'état conjugaux qui ne remédient à rien et livrent au ridicule et à la risée publique l'infortuné mari ; exemples inutiles ! qui ne corrigent personne, mais qu'on est tenté de donner à la société, alors qu'un de ces larrons d'honneur, forbans en gants jaunes, en frac ou en veste, s'est introduit dans votre intérieur pour troubler les joies du foyer domestique, et désunir deux cœurs qui

sympathisaient, deux caractères qui s'entendaient et vivaient d'accord. M. l'Archeville céda, comme tant d'autres, à cette tentation, et pour s'affermir dans la résolution qu'il avait prise de traiter fort bourgeoisement la noble dame qui le déshonorait, il lui avait suffi d'articuler le nom de Francis Darnley et de jeter les yeux sur la lettre que sa femme avait envoyée au jeune baronnet.

— Je me vengerai! s'était-il écrié en prenant des pistolets placés dans un des tiroirs de son bureau.

Mais au moment où il allait sortir de son cabinet, la femme de chambre, qui guettait son retour, se présenta inopinément à ses regards, et lui remit une lettre sur laquelle on lisait en gros caractères : « *A M. André, ancien piqueur.* »

— C'est bien pour vous? n'est-ce pas?

dit la jeune fille, en accompagnant cette demande d'un sourire malin.

— Péronnelle! murmura l'Archeville en lui faisant signe de sortir.

Quand il fut seul, il ouvrit précipitamment l'impertinente missive et lut :

« Mon cher André.

« Vous n'avez jamais dû croire que je » vous pardonnerais la violence dont j'ai » été victime; le mariage qui m'enchaînait » à votre destinée m'a toujours été odieux, » et vous avez pu vous convaincre que je » ne laisserais pas échapper les occasions » de vous le témoigner.

» Vous avez froissé mon ame en m'obli- » geant de vivre avec vous, l'ancien pi- » queur de notre maison, le valet d'écurie ; » votre audace et votre habileté n'ont pu » faire oublier la distance qui nous sépa- » rait ; j'ai toujours vu en vous un homme

» que je ne pouvais m'habituer à res-
» pecter.

» Ma haine s'est trouvée impuissante
» pour vous frapper, et une pitié dédai-
» gneuse, un profond mépris sont venus
» remplacer dans mon ame un sentiment
» que la bassesse de votre origine ne de-
» vait pas m'inspirer.

» Aujourd'hui que les lois protègent
» réellement les personnes qui implorent
» leur appui, aujourd'hui que le divorce,
» ce honteux moyen de faire fortune, em-
» ployé avec tant de succès par les enri-
» chis du jour, le divorce légitimé par des
» motifs graves, spécieux, peut être in-
» voqué par les honnêtes gens, je n'hésite
» plus à rompre des liens qui me pesaient.

» Je quitte votre hôtel, monsieur An-
» dré, puissiez-vous y vivre heureux et
» sans remords, maintenant que vous ne

» m'aurez plus devant les yeux, comme
» un reproche vivant de la plus mauvaise
» action que vous ayez jamais faite !

» Je ne vous demande pas le secret,
» touchant le baronnet Francis Darnley;
» votre visite à Fouché en dit plus que dix
» pages de grandes phrases.

» L'homme qui dénonce son prochain
» est capable de tout.

» Je ne vous suis rien.

» PAULINE DE BEAULIEU,

» née de Longpont. »

— Allons ! s'écria le fournisseur, moitié riant, moitié fâché, je marche de surprise en surprise. On me menace d'un divorce ! Il y a du baronnet dans ce conseil insensé... après tout, que m'importe ! Si j'ai touché du doigt cette famille des marquis de Longpont, c'est pour sortir de mon obscurité, pour m'enrichir... Aujourd'hui que

mon but est atteint, que ma fortune est considérable, dois-je craindre de rendre une dot qui constitue à peine le quart de mon avoir?..... Non, la femme et l'argent, je rendrai tout à qui voudra le prendre... excepté toutefois, à ce baronnet qui s'amuserait trop à mes dépens si je lui faisais la partie aussi belle... A la veuve du comte de Beaulieu, à la femme de l'ex-garçon d'écurie, comme elle me l'a écrit avec tant d'impudence, à elle seule une liberté à laquelle je ne porterai jamais atteinte; à elle toute une fortune qu'elle dissipera bien vite avec ses caprices et ses goûts inconstans, mais au baronnet, un cachot à Bicêtre ou une chambre dans le donjon de Vincennes; prisonnier d'état ou suspect, il subira la captivité infligée à tous ses compatriotes... Ah! vous me faisiez espionner quand je sortais, ma très honorée femme! vous met

tiez sur mes pas un laquais, votre confident, un laquais à mes gages... Eh bien ! je suivrai l'exemple que vous me donnez ; moi, aussi j'aurai ma police particulière; je vous ferai surveiller dès demain ; et si les agens de Fouché et du préfet de police Dubois ne parviennent pas à trouver le noble Francis Darnley, ce sera moi qui leur livrerai..... Un homme qui veut une vengeance emploie tous les moyens pour l'obtenir, et je suis cet homme-là !

M. Saint-André de l'Archeville avait une activité d'esprit qui lui faisait mettre promptement à exécution ce qu'il avait résolu, et comme le départ de sa femme allait être le sujet de toutes les conversations de ses domestiques, il se décida à renvoyer en masse toute cette domesticité curieuse, bavarde et médisante; il fit maison nette, depuis le marmiton jusqu'au

concierge, depuis le garçon de bureau jusqu'au caissier.

Ce fut un désespoir général, un cri d'indignation, une espèce d'émeute à domicile que ce déplacement imprévu auquel la volonté du maître n'accordait pas même huit jours de répit, vingt-quatre heures de délai ! c'était le soir même, et en quelques minutes, que de l'Archeville exigeait que chacun fît ses paquets et franchît le seuil de son hôtel.

— Je ne sais où aller coucher? disait l'un.

— Voici une pièce d'or, reprenait l'irrité fournisseur, à Paris il ne manque pas de maisons garnies, tu pourras y payer ton gîte.

— Vous devez me garder huit jours! criait un autre!

— Je t'en paie quinze, et je te renvoie sur-le-champ.

Que répondre à de semblables argumens? Obéir et se taire ; c'est ce que tous ces valets sans place firent en maudissant l'inconcevable caprice qui les mettait sur le pavé à sept heures du soir, heureusement qu'on était au mois de mai.

Le caissier, les commis et le garçon de bureau n'apprirent que le lendemain la détermination de leur patron, et celui-ci en les congédiant, leur dit d'un ton solennel :

— Messieurs, je renonce aux affaires ; il n'entre plus dans mes idées de soumissionner des fournitures de vivres et d'habillemens ; le premier consul se mêle de tout contrôler, et cette manie ne me convient pas, elle ne peut me convenir !

IX.

Dans une petite chambre, modestement meublée, d'une maison de la rue de Vaugirard, une jeune femme était assise auprès de la fenêtre ; un tambour de brodeuse était sur ses genoux, et elle y fixait une magnifique dentelle, à l'aide d'une multitude de petites épingles qu'elle piquait sur

la serge verte avec une dextérité qui annonçait une certaine habileté.

Au milieu de la chambre, un enfant, de dix ans environ, était accroupi devant un jeu de quilles qu'il venait d'abattre à coups de pied, car deux fois, sa boule mal dirigée était venue frapper dans la porte, après avoir traversé les quilles sans en toucher une seule; aussi, un mouvement de dépit s'était emparé de l'enfant qui avait gagné sa partie avec deux coups de pied; son amour-propre était satisfait, et il rassemblait ses quilles pour recommencer quand un foudroyant: « Je ne le veux pas! » s'échappa des lèvres de la jeune femme; l'enfant resta d'abord immobile, les yeux baissés sur ses quilles, qu'il n'osait ramasser, puis, comme s'il n'eût pas compris la défense qui lui était faite, il dit d'un ton boudeur.

— Tiens! pourquoi m'empêches-tu de

jouer aux quilles quand tu me l'as permis tout-à-l'heure ?

— Parce que maintenant tu fais trop de bruit; nous avons des voisins qui n'aiment pas les enfans, toi, surtout, Frédéric; ils disent que tu es bruyant, taquin, et que tu montres ta langue quand on te réprimande.

— Ce sont tous des menteurs, maman, quand tu me dis : « Frédéric, tu as bien fait tes devoirs aujourd'hui, je te permets de descendre jouer dans la cour! » Je dégringole gaiement l'escalier, et une fois dans la cour, je m'amuse comme on s'amuse à mon âge; je saute, je crie, je jette ma balle aussi haut que mon bras peut la lancer, et quand par hasard le petit du second, et le fils de la bouchère se trouvent dans la cour avec moi, nous jouons au cheval fondu ou à cache-cache; c'est bien naturel, la récréation a été faite pour s'amuser; mais le

vieux sournois de portier, qui ne sait pas seulement épeler de l'écriture, et qui appelle sa femme quand le facteur apporte des lettres, ce vieil ignorant veut nous empêcher de jouer; et c'est toujours à moi qu'il adresse ses reproches, qu'il traite de petit vaurien! Mais qu'il ne recommence pas, ou tout vieux qu'il est!...

— Tu dois le respecter, Frédéric, et obéir, ajouta la jeune femme en étouffant un soupir, si tu ne veux me faire donner congé; le propriétaire n'habite pas cette maison, où son portier est le maître absolu.

— Il ne m'empêchera jamais de jouer quand tu me l'auras permis, dit l'enfant avec fermeté; tiens! les entends-tu crier! C'est le petit du second et le fils du boucher; il ne leur dit rien à eux; il les laisse courir et sauter tout à leur aise!

— Si tu n'étais un enfant, tu comprendrais, Frédéric, que le portier, comme beaucoup de gens, n'a d'égards envers les personnes qu'en raison de leur position sociale; je ne suis qu'une ouvrière en dentelles, tandis que le locataire du second a une fort belle place, et de gros appointemens qui lui permettent d'avoir un loyer de douze cents francs; le boucher loue sa boutique à peu près autant, ce qui fait qu'ils obtiennent du portier douze fois plus de considérations que nous, et qu'il permettra à tes petits camarades, ce qu'il te défendra à toi, mon Frédéric.

— Ce n'est pas juste, cela! s'écria l'enfant en frappant du pied.

Et pour se consoler d'une injustice, que sa précoce intelligence ne lui présentait que du côté qui le froissait le plus vivement : celui de restreindre ses jeux; le

petit Frédéric releva ses quilles, les aligna sur deux rangs, et se mettant à quelques pas, il lança sa boule avec force; le ravage fut grand, mais le bruit qu'il produisit lui attira une nouvelle réprimande.

— Oh! le petit entêté! dit la mère en prenant un visage maussade; le vilain enfant qui ne tient pas compte des observations qu'on lui fait!

— Tiens! elles m'empêchent de m'amuser, tes observations; je ne fais aucun mal!

— Oui, sans doute, mais tu fais du bruit, sans égard pour les locataires qui logent au-dessous de nous, et qui déjà se sont formalisés de t'entendre courir et sauter dans la chambre. Hier matin, la cuisinière faisait ses plaintes au portier; comme je traversais la cour, je l'ai entendu qui répondait: « Soyez tranquille, je parlerai à la mère du petit Frédéric. »

— Alors, il ne faut pas remuer à présent?

— Il faut être sage, Frédéric, et savoir s'imposer des privations quand nos amusemens peuvent troubler la tranquillité des personnes qui nous entourent. La dame qui occupe l'appartement du troisième a justement sa chambre à coucher sous la nôtre, comme elle garde le lit depuis quelques jours, tu comprends, cher enfant, qu'elle a besoin de calme, de silence... les malades ont le droit de l'exiger de leurs voisins.

— Oui, maman, j'ai tort, je ne jouerai plus dans la chambre pendant tout le temps que cette dame sera malade; mais aussi, tu m'accorderas une permission que jusqu'à présent tu m'as toujours refusée : tu me laisseras aller seul au Luxembourg?

— Non, Frédéric, non ; vous n'irez point seul au Luxembourg.

— Et pourquoi? tu ne diras pas que tu as peur des voitures; il n'y a que la rue de Vaugirard à traverser.

— Je vous ai déjà dit, Frédéric, que je ne voulais pas que vous allassiez, seul, vous promener dans ce jardin public, cela doit suffire, je pense.

L'enfant ne partagea pas l'avis de sa mère, car il se retira dans un coin de la chambre, poussa deux ou trois gros soupirs et se mit à pleurer, et comme elle ne faisait aucune attention à son chagrin, ses sanglots devinrent si bruyants qu'on frappa à la porte du carré sans qu'il fut possible de l'entendre.

C'était le portier, accompagné d'un homme de quarante-cinq ans, ridiculeusement habillé à la mode des muscadins du

Directoire, un vieux fat, qui exhalait une odeur d'ambre et de musc, et semblait très amoureux de sa personne, car en mettant le pied sur le palier, il avait dit :

— En vérité, Michel, vous eussiez dû me prévenir que cette femme demeurait au quatrième, je vous aurais laissé le soin de la réprimander, et au besoin, de l'expulser de chez moi... Je suis sûr que j'ai le visage pourpre. — Il se décoiffa soigneusement et s'examina au moyen d'une petite glace placée au fond de son chapeau. Ces gens du peuple s'imaginent que nous avons des jambes comme eux, continua le propriétaire en murmurant sourdement : mon catarrhe est capable de me jouer un mauvais tour aujourd'hui, que j'ai tant besoin de mes avantages personnels... Mais frappez donc à cette porte, Michel, vous voyez bien qu'on n'ouvre pas.

— Parce que le petit vaurien pleure et se lamente, répondit le portier qui écoutait à l'orifice de la serrure; c'est un bien grand mauvais sujet que ce petit bonhomme-là !

— Frappez, Michel, frappez, je me charge de le tancer d'importance, lui et sa mère..... Comment nommez-vous ces gens-là.

— La locataire se fait appeler madame Parent; c'est plus décent que mademoiselle, surtout quand on a un fils en état de faire sa communion; le petit bonhomme se nomme Frédéric.

— Taisez-vous, mauvaise langue! on vient nous ouvrir.

En effet, la jeune femme s'était levée de sa chaise, avait embrassé tendrement son fils en lui disant, pour le consoler, qu'après le diner, ils iraient promener en-

semble au Luxembourg, puis elle avait ouvert la porte. A la vue de Michel, dont le visage rayonnait de satisfaction, madame Parent devina la qualité de la personne qui était entrée chez elle, le chapeau sur la tête, le menton enfoncé dans la cravate, la main dans le gousset de sa culotte de daim, et qui se mit à tournoyer sur le talon à la manière des danseurs de l'Opéra, non pour faire preuve de légèreté, mais pour inventorier le mobilier qui garnissait la chambre.

— C'est tout simplement une grisette vertueuse qui a eu une faiblesse, deux faiblesses, peut-être! murmura le vieux fat en examinant sa locataire; rien n'indique ici une opulence passée..... — Madame, s'écria-t-il d'une voix de fausset qui fit tressaillir la jeune femme, des plaintes, et des plaintes graves m'ont été faites, relative-

ment à un petit bonhomme, votre fils, à ce qu'on dit.

Nouveau mouvement de la jeune femme qui, à son tour, examina le vieux fat en se disant :

— Oh! non, c'est impossible!

— Le petit bonhomme, qu'on présume être votre fils, est extrêmement bruyant.

— Ceux qui disent cela ont menti! dit l'enfant avec l'accent de l'énergie.

— Frédéric! je vous ordonne de vous taire et d'écouter monsieur.

— Votre mère a parfaitement raison dans ce moment, reprend le vieux fat; car, en ma qualité de propriétaire, j'ai le droit de parler et d'exposer mes griefs; vous êtes bruyant, mon petit bonhomme, vous faites du tapage dans ma cour, dans mon escalier, dans cette chambre, dans cette chambre surtout, aussi la locataire du troisième,

emménagée depuis un mois seulement, m'a fait dire qu'elle me donnerait congé si je n'avisais au moyen de faire cesser le vacarme dont elle s'est plaint... sa mère est gravement malade...

— Je ne le sais que depuis hier, monsieur, et j'avais interdis à mon fils des jeux qui pouvaient gêner nos voisins; la situation de cette dame est assez pénible sans l'aggraver encore...

— Cette voix! s'écria involontairement le vieux fat en reculant en arrière, si je n'avais été le témoin, la victime d'un mariage... mais c'est elle! c'est...

— Vous connaissiez madame Parent? dit le vieux Michel d'un ton goguenard; oh! oh! fit-il en ricanant, oh! oh! c'est drôle!

Le vieux fat cherchait à constater l'identité de la personne qu'il croyait reconnaître;

l'examen auquel il se livra fit cesser toutes ses incertitudes, et il se pencha du côté de la jeune femme en disant :

— Je présente mes respectueux hommages à madame la marquise de Longpont !

— Renvoyez cet homme ! dit Isabelle en montrant le portier.

— Allez donc à votre loge! monsieur Michel, s'écria le vieux muscadin avec l'accent impératif; je n'ai pas besoin de vous avoir sur mes talons pour parler à madame.

— On s'en va, monsieur Renaudin, on s'en va, répliqua Michel en clignant les yeux; il ne faut pas gêner les reconnaissances, ajouta-t-il en refermant la porte derrière lui... Ah! oui, mais il y a le petit bonhomme..... Je parierais qu'on va l'envoyer jouer dans la cour, ce petit vau-

rien... Juste! on le met dehors... Eh bien! qu'il s'avise de faire les cent coups, comme à son ordinaire, et je lui caresserai les jambes avec le fouet de Phanor..... v'là une bête qui me donne du mal! mais il est dans les affections de madame Michel..... je remarque même qu'il est beaucoup trop dans ses affections... Ma tasse de café n'est jamais pleine, parce que monsieur Phanor me rogne ma part... Ah! madame Michel! cet animal-là est une de vos faiblesses!

Tout en discourant, le portier descendait lentement, s'arrêtait souvent pour obliger le petit Frédéric à lui dire : « Excusez! » quand il passait devant lui, mais l'enfant ne se montra pas impatient, comme à l'ordinaire, il réglait son pas sur celui du vieux portier, et en arrivant dans la cour, au lieu de se mettre à courir et gambader,

il alla s'asseoir sur un banc de pierre qui était ombragé par un tilleul.

— C'est très drôle! se dit Michel en regardant Frédéric, qui paraissait pensif et soucieux, c'est très drôle! répéta le vieux portier.

Et il rentra dans sa loge.

L'ex-intendant de la comtesse de Beaulieu et du marquis de Longpont, Renaudin, chassé honteusement de l'hôtel par André, Renaudin avait prospéré avec le fruit des économies qu'il avait sû faire au service de ses nobles maîtres; et après dix années de laborieuses spéculations sur les biens des émigrés, il s'était trouvé propriétaire de quatre maisons qui lui constituaient un revenu de vingt-cinq mille francs environ; sa propriété de la rue de Vaugirard était regardée par lui comme une bicoque, néanmoins, il tenait singulièrement

à ne point y avoir de vacances, et au mot de *congé*, fort lisiblement écrit en tête de la lettre que sa locataire du troisième lui avait fait parvenir par l'entremise de Michel, Renaudin était accouru à sa bicoque, bien décidé à sacrifier le faible au fort, le loyer de cent francs à celui de six cents; mais il ne s'attendait pas à trouver dans la modeste ouvrière en dentelles, signalée à son courroux de propriétaire, l'ancienne femme de chambre de la comtesse, cette Isabelle qu'un mariage forcé avait fait marquise, et marquise à deux cent mille livres de revenu; sa surprise était si grande qu'il ne pouvait l'exprimer; les expressions lui manquaient.

— Vous êtes étonné de me retrouver dans une situation aussi précaire, lui dit Isabelle.

— Étonné! s'écria Renaudin, dites que

je suis confondu, stupéfié! Comment cela s'est-il fait? par quel concours de circonstances malheureuses êtes-vous tombée si bas ?

— Sont-ce des confidences que monsieur Renaudin me demande? dit fièrement Isabelle en dirigéant un regard scrutateur sur la figure pâle et mobile du vieux fat.

— Allons! il y a toujours de la marquise dans vos manières, reprit Renaudin en ricanant, et je devine une partie de la vérité; le cher Frédéric n'a pu s'accoutumer à vous traiter en grande dame, habitué qu'il était à ne voir en vous que la femme de chambre de sa sœur ; et franchement, il a eu tort; vous valez beaucoup mieux que certaines comtesses de ma connaissance ; mais les préjugés! le sot orgueil du sang !

Et Renaudin s'interrompit pour se bour-

rer le nez de tabac, qu'il prit délicatement dans une boîte de vermeil.

— Enfin, continua Renaudin, vous êtes réduite à chercher des ressources dans un travail peu lucratif, et il vous faut encore trouver de quoi subvenir à l'entretien de son fils... car, je suppose que le petit bonhomme...

— Vous aviez à me parler, monsieur, dit Isabelle en interrompant Renaudin dont les insidieuses questions l'embarrassaient.

— Justement, c'est du petit bonhomme qu'il s'agissait; un enfant charmant, espiègle, un démon, si j'en crois les rapports de Michel, mon portier; il paraît que vos voisines ne sont pas contentes de lui, au point qu'elles m'ont menacé d'un congé que je n'ai pas accepté parce que ce sont des locataires fort estimables, aussi, me suis-

je engagé, verbalement, il est vrai, à vous renvoyer...

— Quoi! monsieur, vous auriez promis...

— De vous expulser, oui, madame, mais je ne savais pas avoir affaire à une ancienne connaissance..... On doit des égards à ses amis quand ils sont dans le malheur, c'est mon système, et si vous voulez me promettre de faire agréer vos excuses... les excuses du petit bonhomme, bien entendu, à notre locataire du troisième, de mon côté, je m'engage à vous conserver cette chambre aussi long-temps qu'il vous plaira de végéter, et si vous m'en croyez, cela ne durera pas... Vous avez une belle-sœur qui jouit d'une fortune considérable, et qui ne demandera pas mieux de pérarer envers vous les torts de son frère... Je me chargerai de cette négociation, ajouta

Renaudin, et je réussirai, je vous en donne ma parole d'honneur.

— Je vous remercie de l'intérêt que vous me témoignez, monsieur Renaudin, répliqua froidement Isabelle, mais il ne me convient pas d'implorer la fastueuse pitié de ma belle-sœur; il est des bienfaits qui humilient!

— Mais entre parens doit-on se gêner? je vous le demande, est-il nécessaire de vivre de privations quand on peut faire autrement... Laissez-moi faire, et si je ne réussis pas, si mon projet échoue contre une mauvaise volonté que je ne soupçonne même pas, eh bien! je vous en communiquerai un autre, projet, qui aura votre approbation... — Et le vieux fat souriait, ses yeux étincelaient, et un tremblement nerveux agitait tous ses membres. — C'est qu'elle est charmante! murmura-t-il sour-

dement, et si quelques muscadins de mes amis me connaissaient cette conquête...

— Je ferai la démarche que vous m'imposez, dit Isabelle en s'avançant vers la porte pour congédier Renaudin, je la ferai aujourd'hui même, non pour prévenir l'effet d'une menace que vous êtes le maître d'exécuter, mais pour prouver à cette dame que l'espiéglerie d'un enfant ne saurait avoir le caractère d'une mauvaise action.

— Cette démarche n'est pas absolument nécessaire, reprit Renaudin d'un air indécis, et pour peu qu'elle vous contrarie, ne la faites pas... j'ai mon idée! Je reviendrai demain, et nous causerons..... nous causerons amicalement.

En disant ceci, Renaudin sortit en sautillant, et se précipita dans l'escalier comme s'il n'eût eu que vingt ans, un catarrhe et des rhumatismes de moins.

— Il est fou, se dit Isabelle, mais c'est un fou qui a su faire fortune en dépit de tout ; le voilà propriétaire... il est toujours aussi laid et beaucoup plus ridicule avec ses prétentions de jouer le rôle de médiateur... Non, non, je n'irai pas mendier les bienfaits de mon orgueilleuse belle-sœur, de cette Pauline qui me renierait peut-être! J'ai supporté, sans me plaindre, le lâche abandon dont j'ai été victime : résignée à mon sort, je n'irai pas chercher des humiliations qui r'ouvriraient des blessures à peine cicatrisées... qui abattraient mon courage... Oh! Frédéric, ce n'est pas pour moi que je regrette cette opulence, pour laquelle je n'avais pas été élevée..... mais nous avons un fils, et ce fils a le droit de porter votre nom, de réclamer une part dans votre héritage..... Je ne demande rien pour moi, je ne vous fatiguerais pas

de mes plaintes et de mes reproches si vous reveniez à moi; l'avenir de mon enfant me commanderait cette indulgence, alors même qu'elle ne serait pas dans ma pensée... Qu'est-il devenu? on l'ignore; tous les jours, des émigrés rentrent en France, et les journaux publient les noms de ceux qui obtiennent, du premier consul, cette précieuse faveur; j'y cherche vainement le nom du marquis de Longpont, de mon époux, mais il ne se hâte pas de profiter de l'amnistie qui lui est offerte..... Reviendra-t-il seulement!

Son fils entra en courant et se jeta à son cou et dit en l'embrassant :

— Tu sais bien, ce vilain monsieur que le père Michel avait fait venir pour me gronder, eh bien! en s'en allant, il m'a appelé; je faisais la sourde oreille, et tu devines pourquoi; alors il s'est approché de

moi, m'a donné des pastilles, qu'il avait dans une belle bonbonnière, en me demandant si je t'aimais bien, si tu étais contente de moi; je répondais toujours oui; j'avais raison, n'est-ce pas? maman; quand il a eu vidé sa bonbonnière dans mes deux mains..... c'était lui qui voulait toujours me donner des pastilles, et moi qui le refusais... mais il est si entêté qu'il m'a fallu tout accepter pour ne point le fâcher. « Vous remettrez ce billet à votre maman, a-t-il ajouté en me le présentant; on reviendra chercher la réponse ce soir. » Puis, en voulant m'embrasser au front, il m'a serré la tête et tiré les cheveux; c'est que j'ai cru un moment que c'était pour me faire du mal, car il riait en me regardant. J'allais me plaindre de ces vilains procédés, mais il ne m'en a pas donné le temps et s'est éloigné en disant à haute voix :

« Cet enfant est tout le portrait de son père ! »

Frédéric avait articulé ces derniers mots avec une expression de sensibilité qui fit tressaillir Isabelle; c'était la première fois que son fils évoquait un pareil souvenir, qu'il semblait lui demander un compte sévère de sa conduite, si pure, si irréprochable, et qu'il lui faudrait cependant justifier, car la précoce raison de Frédéric avait été frappée de ce nom de père, qui n'avait pas résonné à son oreille depuis qu'il était en âge de comprendre la valeur des expressions dont il se servait.

Isabelle était tremblante devant son fils, pauvre enfant de dix ans qu'elle regardait comme un juge de ses actions, et qui s'amusait à faire sauter le billet que Renaudin lui avait remis, non sans avoir auparavant regardé l'écriture de la suscription,

examen critique qui lui avait fait dire à voix basse : « Le vieux monsieur écrit presque aussi bien que moi ! »

La missive de Renaudin était déplacée, et cependant, Isabelle décacheta le billet qu'il lui faisait remettre par son fils, afin d'empêcher celui-ci de lui adresser des questions auxquelles elle craignait de répondre.

Elle lut des yeux le billet de Renaudin qui lui offrait, avec un laisser-aller d'expressions, une liberté de langage qu'un fat, seul, pouvait employer, son amour, sa protection et un logement à son choix dans la maison qu'elle habitait. Le dernier alinéa de cet insolent billet était ainsi conçu :

« Je descends mon escalier et je réflé-
» chis à ce que vous m'avez dit, touchant
» votre belle-sœur ; je crois que vous avez
» raison, il est des bienfaits qu'on doit re-
» pousser avec indignation; je veux vous

» épargner des humiliations que vous ne » méritez pas; vous êtes libre, maîtresse de » vos actions; je suis célibataire et d'humeur » joyeuse; formons le couple le plus uni, » et vivons en meilleure intelligence que » bien des époux qui doivent s'aimer et » être fidèles de par le code civil et le prê- » tre de leur paroisse. »

— Ah! monsieur Renaudin, se dit Isabelle en froissant avec dépit le billet qu'elle venait de lire, vous avez pu croire que je serais trop heureuse d'échanger ma misère contre l'aisance que vous m'offrez... la pauvre marquise, déchue d'un rang qu'elle ne désirait pas, vous a parue une conquête qui pouvait flatter votre amour-propre de fat... Je vous ferai revenir de votre erreur!

Frédéric observait sa mère, et quand il la vit mettre en morceaux le billet de Renaudin, il ne put s'empêcher de s'écrier :

— Tiens! est-ce que le vilain monsieur, qui m'a donné tant de pastilles, voudrait encore te faire de la peine?

— Non, Frédéric, non, ce monsieur m'apprend qu'il a disposé de notre logement en faveur d'un de ses amis...

— Il nous renvoie!

— C'est un droit que sa qualité de propriétaire lui donne, et devant lequel nous devons nous soumettre... Je descends chez cette dame pour lui faire agréer nos excuses et lui promettre qu'à l'avenir tu seras sage; n'est-ce pas, Frédéric, que je puis m'engager pour toi, et répondre de ta docilité?

L'enfant rougit, baissa les yeux, et répondit en balbutiant :

— Je le crois, maman.

— Et puisque me voilà dérangée, j'irai reporter ma broderie chez la lingère de la rue de Seine; je trouverai, peut-être, sur

mon chemin une chambre qui pourra nous convenir..... Pendant mon absence, Frédéric, ne fais pas de bruit et apprends-moi ta leçon *d'Histoire de France*, les exploits du vaillant Du Guesclin.

— Un fameux général! N'est-ce pas? maman; les ennemis l'avaient surnommé *le Diable*.

Et Frédéric prit son livre, et alla s'asseoir devant une table sur laquelle étaient symétriquement alignés des cahiers, des plumes, des crayons et des petites cartes de géographie grossièrement coloriées.

Isabelle jeta un châle sur ses épaules, fit un petit paquet de sa broderie, et après avoir embrassé son fils, en lui recommandant encore d'être sage et d'apprendre sa leçon, elle sortit, le cœur serré, les yeux humides de pleurs, qu'elle s'efforçait de re-

tenir, et l'âme en proie à de vagues pressentimens.

Ce n'était pas cependant la visite qu'elle allait faire à sa susceptible voisine, la dame du troisième, qui l'impressionnait aussi vivement d'avance, car en trouvant la porte du carré entr'ouverte, elle heurta légèrement avec le doigt l'un des panneaux, et pénétra dans l'antichambre en disant :

— Je désirerais parler à madame Nierville.

La bonne, ce type du domestique femelle qui participe à la fois, de la cuisinière et de la femme de chambre, la bonne Parisienne, qui fait sa toilette à midi, après avoir habillé sa maîtresse, était dans un cabinet voisin, d'où elle sortit en nouant les cordons d'un tablier de perkale, éclatant de blancheur; elle reconnut l'ouvrière en dentelles,

lui fit un petit salut protecteur, en lui montrant une chaise:

— Attendez un moment, ma chère, dit-elle, je vais savoir si madame est visible.

FIN DU PREMIER VOLUME.

NOUVELLES PUBLICATIONS EN VENTE.

ÉTIENNE SAULNIER, par madame d'Abrantès, 2 vol. 10 f.

LES DEUX SŒURS, par madame d'Abrantès, 2 vol. 10

BLANCHE, par madame d'Abrantès 2 vol. 10

LA VALLÉE DES PYRÉNÉES, par madame d'Abrantès, 2 vol. 10

LA DUCHESSE DE VALOMBRAY, par madame d'Abrantès, 2 vol. 10

RAPHAEL, par le duc d'Abrantès, 2 volumes. 10

CHRONIQUES DES TUILERIES ET DU LUXEMBOURG, par Touchard Lafosse, 6 vol. 18

LES REVERBÈRES, chroniques de nuits du vieux et du nouveau Paris, par Touchard Lafosse, 6 vol. in-8. 21

MARTHE LA LIVONNIENNE, par Touchard Lafosse, 2 vol. in-8. 6

LE BOSQUET DE ROMAINVILLE, par Touchard Lafosse, 2 vol. 10

DEUX FACES DE LA VIE, par Touchard Lafosse, 2 vol. 6

RODOLPHE OU A MOI LA FORTUNE, par Touchard Lafosse, 2 vol. 6

LE CAPORAL VERNET, par Touchard Lafosse, 2 vol. 6

LA CHAUSSÉE D'ANTIN, par Ricard, 2 vol. 6

NI L'UN NI L'AUTRE, par Ricard, 2 volumes. 6

LA STATUE DE LA VIERGE, par Ricard, 2 vol. 6

MA PETITE SŒUR, par Ricard, 2 volumes. 6

LES VIEUX PÉCHÉS, par Ricard et Perrin, 2 vol. 6

JADIS ET AUJOURD'HUI, par Ricard, 2 vol. 6

L'AMANT DE MA FEMME, par Perrin, 2 vol. 6

LE MARI DE LA COMÉDIENNE, par Perrin, 3 vol. 9

L'AMOUR ET LA FAIM, par Perrin, 2 vol. 6

LA FILLE DE L'INVALIDE, par Perrin, 2 vol. 6

LA SERVANTE MAITRESSE, par Perrin, 2 vol. 6

LA DEMOISELLE DE LA CONFRÈRIE, par Perrin, 2 vol. 6

LES MAUVAISES TÊTES, par Perrin, 2 vol. 6

LA DAME DE L'OPÉRA, par Guérin, 2 vol. 6

LE MARQUIS DE BRUNOY, par Guérin, 2 vo. 6

LE SERGENT DE VILLE, par Guérin, 2 vol. 6

MAGDELEINE LA REPENTIE, par Guérin, 2 vol. 6

LE MARI DE LA REINE, par Guérin, 2 vol. 6

LA PRINCESSE LAMBALLE, par Guérin, 2 vol. 6

LES DAMES DE LA COUR, par Guérin, 2 vol. 6

LE TESTAMENT D'UN GUEUX, par Guérin, 2 vol. 6

LA FILLE DU PEUPLE, par Guérin, 2 vol. 6

LA FLEURISTE, par Guérin, 2 vol. 6

UNE ACTRICE, par Guérin, 2 vol. 6

MÉMOIRES DE LA MORT, par Ledhuy, 4 vol. 12

GEORGES DE ROSIÈRES, par Ledhuy, 2 vol. 6

LA LOGE ET LE SALON, par Guérin, 2 vol. 6

LE BOUDOIR ET LA MANSARDE, par Michel Raymond, 2 vol. 6

LES PAGES DU ROI D'ARMÉNIE, par Amédée de Bast, 2 vol. 6

LE PETIT ET LE GRAND MONDE, par madame Paunay, 2 vol. 6

MA VIEILLE TANTE, par Perrin, 2 volumes. 10

VIERGE ET MODISTE, par Perrin, 2 volumes. 10

LA GRANDE DAME ET LA JEUNE FILLE, par Perrin, 2 vol. 10

ROI ET GRISETTE, par Lamothe Langon, 2 vol. 6

REINE ET SOLDAT, par Lamothe Langon, 2 vol. 6

BONAPARTE ET LE DOGE, par Lamothe Langon, 2 vol. 6

LE BOUQUET DE LA REINE, par Amédée de Bast, 2 vol. 6

LA NIÈCE DU CURÉ, par Lamothe Langon, 2 vol. 6

MONSIEUR ET MADAME, par Lamothe Langon, 2 vol. 6

Fontainebleau, imprimerie de E. Jacquin.